ON05751

DOCUMENTS DE TRAVAIL PLANIFICATION ET RECHERCHE EN DÉVELOPPEMENT

90-1

À L'ÉCOUTE DE LA JEUNESSE :
ÉTUDE DE LA SITUATION DES ADOLESCENTES ET DES ADOLESCENTS EN ONTARIO FRANCOPHONE

Coordinatrice du projet :
Élaine Legault
Collaboratrice : Janet Stern

Juillet 1990

TVOntario

Planning and Development Research
Planification et recherche en développement

Document de travail 90-1

À L'ÉCOUTE DE LA JEUNESSE :
ÉTUDE DE LA SITUATION DES ADOLESCENTES ET DES ADOLESCENTS EN ONTARIO FRANCOPHONE

Coordinatrice du projet :
Élaine Legault

Section intitulée «La jeunesse franco-ontarienne aux études»
par Janet Stern

Juillet 1990

Directrice, Planification et recherche en développement : Judith Tobin
© Office de la télécommunication éducative de l'Ontario 1990

92-07710/

TABLE DES MATIÈRES

I. RÉSUMÉ iii

II. SUMMARY vii

III. INTRODUCTION 1

IV. LE CONCEPT DE L'ADOLESCENCE : TÂCHES ET PROBLÉMATIQUES DE DÉVELOPPEMENT PSYCHOSOCIAL 5

i. Le concept de l'adolescence 5
ii. L'adolescence : de 11 à 13 ans 9
iii. L'adolescence : de 13 à 16 ans 10
iv. L'adolescence : de 16 à 18 ans 11
v. Les compétences cognitives et les messages télévisuels 13

RECOMMANDATIONS 15

V. LE CONTEXTE FAMILIAL 17

i. Vivre au domicile des parents 18
ii. La situation matrimoniale des parents 19
iii. La famille éclatée 20
iv. La relation avec les parents 22
v. L'influence de l'environnement familial : occupation et revenu 23
vi. L'état matrimonial et la fécondité chez les jeunes 27

RECOMMANDATIONS 29

VI. LA JEUNESSE FRANCO-ONTARIENNE AUX ÉTUDES 31

i. Le degré de scolarisation 32
ii. Les activités scolaires au palier secondaire 40
iii. Les activités scolaires au palier collégial 44
iv. Les activités scolaires au palier universitaire 51

POINTS SAILLANTS 56

VII. LE TEMPS DES «MONTAGNES RUSSES» 58

i. La centralité de l'amitié 59
ii. Les loisirs des jeunes 61
iii. Les attitudes face à l'école 63
iv. La toxicomanie chez les jeunes 65
v. Le suicide 67
vi. La sexualité et l'aventure amoureuse 69

RECOMMANDATIONS 72

VIII. PREMIERS PAS DANS LE MONDE DES ADULTES : LE MONDE DU TRAVAIL 75

i. Les attitudes face au monde du travail 75
ii. Les habitudes de travail des jeunes 76
iii. La répartition des jeunes francophones selon l'occupation 77
iv. Le chômage chez les jeunes 81
v. La formation et le recyclage 83
vi. Le bilinguisme 84
vii. Le revenu 86

RECOMMANDATIONS 87

IX. PREMIERS PAS DANS LE MONDE DES ADULTES : L'ENGAGEMENT POLITIQUE ET COMMUNAUTAIRE DES JEUNES 88

i. L'engagement politique 88
ii. L'engagement communautaire 90
iii. L'identité culturelle 92

RECOMMANDATIONS 95

X. CONCLUSION 96

XI. NOTES 97

XII. BIBLIOGRAPHIE 102

I.

RÉSUMÉ

La présente étude a été préparée suite à une demande du secteur Programmation Jeunesse de ***La Chaîne*** de TVOntario afin de l'informer sur l'auditoire jeunesse de l'Ontario francophone. Cette étude vise à faciliter le processus de planification de la programmation jeunesse par une exploration des principales tâches de développement psychosocial de l'adolescence et une présentation de la réalité quotidienne des adolescentes et adolescents francophones.

Par jeunesse francophone, nous entendons les adolescentes et les adolescents âgés de 13 à 17 ans. Cependant, l'information recueillie et présentée dans ce document extrapole la majorité des données statistiques sur la jeunesse jusqu'à l'âge de 24 ans. Il nous a paru important d'indiquer les voies que suivent les jeunes alors qu'elles et ils arrivent au stade de jeune adulte et d'approfondir l'exploration des tâches de développement psychosocial de l'adolescence en termes de préparation aux défis du monde des adultes.

Pour cette recherche, les résultats de différents sondages, études et compilations spéciales qui portent sur la jeunesse canadienne, ontarienne et, lorsque disponibles, franco-ontarienne, ont été utilisés. De plus, l'information présentée est tirée d'entrevues téléphoniques ou menées en personne auprès d'intervenantes et intervenants des organismes jeunesse de l'Ontario francophone et d'expertes et experts de la communauté.

Les sections principales du document sont décrites ci-dessous. Chacune de ces sections se termine par une série de recommandations qui visent à sensibiliser le secteur Programmation Jeunesse aux thématiques principales de l'adolescence telles qu'elles se manifestent dans les divers milieux où la jeunesse francophone de l'Ontario évolue.

Le concept de l'adolescence

Cette section explore les principales tâches et problématiques de développement psychosocial qui se manifestent durant l'adolescence. Les trois thématiques principales qui ressortent sont celles de l'*indépendance*, de l'*identité* et de l'*intimité*. Ces problématiques de l'adolescence sont vécues de façon subtilement différentes selon le groupe d'âge auquel la ou le jeune appartient. De 11 à 13 ans, 13 à 16 ans, et 16 à 18 ans, les adolescentes et les adolescents possèdent différentes compétences cognitives, intellectuelles, morales et affectives qui influencent à divers degrés leur interprétation des expériences de vie qu'ils traversent.

Le contexte familial

Une des tâches de développement psychosocial centrales à l'épanouissement des adolescentes et des adolescents est d'établir un certain degré d'autonomie et un sens de leur propre identité. Ce processus implique le besoin de se dégager de l'emprise des parents et d'entreprendre une exploration plus personnelle de ce qui entoure l'adolescente ou l'adolescent.

Une étude du contexte familial de la jeunesse ontarienne nous indique que plus de 70 % des jeunes de 15 à 24 ans vivent au domicile de leurs parents — une proportion plus grande que chez les générations précédentes. Cette cohabitation prolongée avec la famille ne se traduit pas pour autant par une meilleure communication entre les jeunes et leurs parents.

La grande majorité des adolescentes et adolescents vivent au sein de famille biparentales. Cependant, la diversification des situations d'attachements des couples et l'instabilité matrimoniale signifient que, de plus en plus fréquemment, les jeunes connaîtront un changement important au sein de leur famille avant l'âge adulte.

Quoique les jeunes se marient plus tard que par le passé, 92 % d'entre elles et eux pensent un jour se marier ou s'engager dans une relation à long terme.

La jeunesse franco-ontarienne aux études

À la lumière des données du recensement de 1986 et des données sur les inscriptions de septembre 1988 aux paliers secondaire, collégial et universitaire, cette section offre une analyse détaillée des activités scolaires de la jeunesse franco-ontarienne.

L'analyse de la fréquentation scolaire des jeunes francophones aux paliers secondaire, collégial et universitaire révèle de nouvelles tendances : la scolarisation des francophones est à la hausse suite à la plus grande disponibilité de cours en français aux trois paliers concernés.

Le temps des «montagnes russes»

Quoique l'on puisse affirmer que chez la plupart des adolescentes et adolescents les moments de bonheur l'emportent sur les moments de tristesse, la montée des pressions et l'anxiété caractérisent également la période de l'adolescence.

Les nombreuses joies qu'elles et ils connaissent leur viennent de l'amitié, des activités sportives et récréatives auxquelles ils participent, de la réussite scolaire pour certains, de la satisfaction à l'égard d'un emploi qui leur permet de s'acheter ce qu'ils désirent, et du bonheur qu'apporte une relation amoureuse.

Les éléments qui les prédisposent à une certaine fragilité affective proviennent des faiblesses que l'adolescente ou l'adolescent perçoit en elle-même ou lui-même face à l'adaptation à de nouveaux milieux, à la pression des attentes sociales, à l'adaptation à l'autre sexe, aux problèmes scolaires, aux restrictions imposées par la famille ou le manque d'argent dans les relations avec les amis, et à l'absence de conseils utiles de la part des adultes et particulièrement des parents.

Premiers pas dans le monde des adultes : le monde du travail

Une des grandes sources de satisfaction chez les adolescentes et les adolescent est l'habileté qu'ils ont de pouvoir combiner études, travail et loisirs. L'argent que donne un emploi à temps partiel est extrêmement important : il leur permet de développer leur indépendance face à la famille et d'acquérir des biens matériels convoités au sein du groupe.

Un très fort pourcentage des jeunes (83 %) s'attendent à ce que le travail occupe une partie centrale de leur vie d'adulte. Déjà, au palier secondaire, plus de 37 % des élèves travaillent à temps partiel.

Les jeunes francophones de 15 à 24 ans qui sont déjà sur le marché du travail se retrouvent dans les mêmes professions traditionnelles que leurs aînées et aînés de la population franco-ontarienne : les femmes occupent majoritairement des emplois reliés au travail de bureau et du secteur des services, tandis que la plus forte concentration de la main-d'œuvre francophone masculine se retrouve dans les industries des mines et forêts. Les jeunes francophones connaissent également des taux de chômage plus élevés que la moyenne provinciale chez les 15 à 24 ans.

Premiers pas dans le monde des adultes : engagement politique et communautaire

La tendance qui domine est celle du scepticisme politique : les jeunes s'orientent plus vers des buts personnels que vers des préoccupations collectives. Les grandes causes ne sont plus des foyers de ralliement. Les grandes questions de l'heure demeurent cependant des sujets de préoccupation.

L'aspect franco-ontarien vient au second plan des motivations des jeunes francophones quant à leur implication sociale et communautaire. Cependant, la tendance à l'assimilation n'est pas la marque d'une génération qui veuille consciemment abandonner son identité culturelle, mais seulement une indication que cette génération ne voit pas d'avantages à utiliser sa culture comme outil de promotion individuelle. Le défi qui est posé aux promoteuses et promoteurs de l'identité culturelle francophone en Ontario est de présenter les institutions de la communauté comme des outils de promotion sociale qui soient activement utilisés par tous les individus.

II.

SUMMARY

This study was prepared at the request of the Jeunesse [Youth] sector of TVOntario's ***French Programming Services*** to provide information on the youth audience in Francophone Ontario. Its purpose is to facilitate the planning of youth programming, through an exploration of the major developmental stages of adolescence and a presentation of the day-to-day life of French-speaking teenagers.

Francophone youth includes teenagers between the ages of 13 and 17. This report, however, extrapolates most of the statistical data to young people up to the age of 24, in order to point out the paths followed by young people as they arrive at the stage of young adulthood, and to explore in more depth the developmental stages of adolescence in terms of preparation for the challenges of the adult world.

In this report, research findings are based on a review of different surveys, studies and special data compilations concerning Canadian, Ontario and — when available — Franco-Ontarian youth. Information was also gathered from telephone and personal interviews with people involved in Francophone Ontario youth organizations and experts in the Franco-Ontarian community.

The major sections of the report are described below. Each section ends with a series of recommendations highlighting the major themes of adolescence as experienced by French-speaking young people and suggestions for relevant programming.

The Concept of Adolescence

This section explores the major developmental issues and tasks that appear during adolescence. The three major themes that emerge are *independence, identity,* and *intimacy,* issues which are experienced in subtly different ways depending on the age of the teenager. Between the ages of 11 and 13, 13 to 16, and 16 to 18, teenagers have different cognitive, intellectual, moral, and emotional skills which affect their interpretation of their life experiences.

The Family Context

One of the major developmental tasks in teenagers' growth is that of establishing a degree of autonomy and a sense of their own identity, This process involves the need to lessen their parents' influence on them and undertake a more personal exploration of their surroundings.

A study of family situations of Ontario young people reveals that over 70 percent of the 15-24 age group live with their parents, a higher proportion than in previous generations. This extended cohabitation with the family does not, however, translate into better communication between young people and their parents.

The large majority of teenagers live in two-parent families. However, greater diversity of family arrangements and marital instability mean that, with increasing frequency, young people experience a major change in their family situation before reaching adulthood.

Although young people are marrying later than they used to, 92 percent of them have high hopes for an enduring stable relationship with a lifetime partner.

Academic Activities of Franco-Ontarian Youth

In the light of 1986 census data and September 1988 enrollment data for secondary, college and university levels, this section offers a detailed analysis of the academic activities of Franco-Ontarian youth.

Analysis of participation by youth Francophones at secondary, college and university levels reveals new trends: educational levels among Francophone youth are rising as a result of the greater availability of courses in French at all three levels.

The Roller Coaster Years

Although it can safely be said that for most teenagers the occasions of happiness outnumber those of unhappiness, mounting pressure and anxiety can also be said to characterize the period of adolescence.

The joys that teenagers experience come from friendships, sports and recreational activities, achievements in school (for some of them), the satisfaction of a job which enables them to buy the things they want, or the happiness that comes from being in love.

The elements that predispose the teenagers to a certain emotional fragility arise out of the insecurities teenagers perceive in themselves in adapting to new surroundings, coping with the pressure of social expectations, adapting to the opposite sex, dealing with school problems, facing family and financial restrictions in their relationships with their friends, and dealing with the lack of good advice from adults, particularly their parents.

First Steps in the Adult World: Going to Work

One of the greatest sources of satisfaction among teenagers is their ability to combine school, work and leisure activities. The money earned at a part-time job enables them to develop their independence from their families and acquire material possessions coveted by their peer group.

A very high percentage of young people (83%) expect work to occupy a central part of their adult life. At the secondary level, over 37 percent of students already have part-time jobs.

Francophones in the 15-24 age group who are already in the job market find themselves in the same occupations as their elders in the Franco-Ontarian population. The majority of young women work at jobs in the office and service sectors, while the highest concentration of young male Francophone workers is to be found in the mining and forestry industries. Young Francophones between 15 and 24 years of age also experience higher unemployment rates than the provincial average.

First Steps in the Adult World: Political and Community Involvement

The predominant mood is one of political skepticism as young people are more oriented toward their personal goals than collective concerns. While great causes are no longer rallying points, the major issues of the day remain matters of concern.

Being "Franco-Ontarian" is not a primary source of motivation for social or community involvement on the part of young Francophones. The trend toward assimilation, however, is not indicative of a generation that knowingly wishes to abandon its cultural identity, but rather that this generation sees little advantage in using its culture as an instrument for social mobility. The challenge faced by those promoting the Franco-Ontarian identity in Ontario is to present the community's institutions as instruments for social promotion that will be actively used by all individuals.

III.

INTRODUCTION

À l'Écoute de la jeunesse : Étude de la situation des adolescentes et des adolescents en Ontario francophone a été produite à la suite d'une demande du secteur Programmation Jeunesse de ***La Chaîne*** de TVOntario, afin d'informer ce secteur sur la nature de son auditoire : la jeunesse francophone de l'Ontario. L'utilité première d'une telle étude est de fournir au secteur Jeunesse des pistes concrètes qui lui permettront d'orienter son offre télévisuelle et de rejoindre efficacement les jeunes francophones de l'Ontario. Les recommandations formulées dans ce rapport tiennent compte de l'environnement télévisuel actuel ainsi que du mandat spécifique de ***La Chaîne*** comme télévision éducative.

Par jeunesse francophone, nous entendons les adolescentes et les adolescents agés de 13 à 17 ans. Cependant, l'information recueillie et présentée dans ce document extrapole la majorité des données statistiques sur la jeunesse jusqu'à l'âge de 24 ans. Il nous a paru important d'indiquer les voies que suivent les jeunes alors qu'elles et ils arrivent au stade de jeune adulte et d'approfondir l'exploration des tâches de développement psychosocial de l'adolescence en termes de préparation aux défis du monde des adultes.

Il n'existe aucune étude qui traite de façon exhaustive de la réalité quotidienne de la jeunesse franco-ontarienne. Pour cette recherche, les résultats de différents sondages, études et compilations spéciales qui portent sur la jeunesse canadienne, ontarienne, et, lorsque disponibles, franco-ontarienne, ont été utilisés. De plus, l'information présentée est tirée d'entrevues téléphoniques ou menées en personne auprès d'intervenantes et intervenants des organismes jeunesse de l'Ontario francophone et d'expertes et experts de la communauté. Nous avons également profité des occasions où il fut possible de dialoguer directement avec des élèves du palier secondaire et des jeunes francophones de l'Ontario.

Une partie importante des données présentées provient des documents suivants :

- **La Fondation canadienne de la jeunesse.** ***La Jeunesse du Canada «tout à fait contemporaine» : un sondage exhaustif des 15 à 24 ans.*** **Ottawa, ministère d'État à la Jeunesse, 1988.**

  Cette étude fut préparée à partir d'un sondage effectué à l'échelle nationale par la firme Gallop entre le 26 octobre et le 22 décembre 1987. Au total, 2 033 jeunes de 15 à 24 ans ont été interviewés à partir d'un échantillon représentatif de la jeunesse canadienne.

- **A.J.C. King.** ***The Adolescent Experience.*** **Toronto, The Research Committee of the Ontario Secondary School Teachers' Federation, 1986.**

  Cette étude fut menée entre 1983 à 1985 auprès de 44 744 élèves de 60 écoles secondaires (9^{e} à la 13^{e} année) provenant de toutes les régions de l'Ontario. Ces jeunes étaient âgés de 13 à 19 ans.

- **Statistique Canada.** ***Le Canada à l'étude : Les Jeunes au Canada.*** **Ottawa, Approvisionnements et Services Canada, 1989.**

  Les données présentées dans cette étude proviennent d'analyses faites à partir des recensements de 1981 et 1986.

Pour les enquêtes portant sur la jeunesse franco-ontarienne, nous avons utilisé les études suivantes :

- **Linda Cardinal, Jean Lapointe et Jean-Yves Thériault.** ***La Jeunesse ontaroise, une jeunesse moderne? : le cas des jeunes franco-wellandais-e-s.*** **(présenté au colloque «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989 à Ottawa).**

  Cette étude, réalisée à la Faculté des sciences sociales de l'Université d'Ottawa, présente quelques données sur la vitalité et les comportements culturels des jeunes franco-ontariens de Welland, à partir d'un échantillon de 25 couples de moins de 30 ans et de rencontres avec des élèves de 11^{e}, 12^{e} et 13^{e} année de l'école secondaire La Confédération. L'étude fut menée en 1988.

- **Normand Robichaud.** ***Connaissances et attitudes sexuelles des jeunes franco-ontariens*** **(présenté au colloque «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989 à Ottawa).**

  Ce sondage, réalisé à l'École des sciences de l'éducation de l'Université Laurentienne, a été mené en 1982, auprès d'élèves francophones de 14 à 18 ans, de la 9^{e} à la 13^{e} année, de trois écoles secondaires publiques de trois centres urbains importants du Nord-Est de l'Ontario.

- **Lise Anglin, Margaret D. Canale, Edward M. Adalf. *L'Usage de la drogue parmi les étudiants francophones et non-francophones de l'Ontario : l'effet des facteurs culturels et démographiques* (présenté au colloque «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989 à Ottawa).**

  Cette étude examine le rôle de l'ascendance ethnique et de la langue en ce qui concerne l'usage de la drogue. Les données utilisées proviennent d'une enquête de la Fondation de la recherche sur la toxicomanie menée en 1983, l'année la plus récente où une question sur l'ethnie a été posée. L'échantillon était composé d'élèves du secondaire de 7^{e}, 9^{e}, 11^{e} et 13^{e} année. Des 4 737 participantes et participants, 7,6 % ont rapporté l'ascendance française, et 1,7 % ont rapporté le français comme langue parlée la plus souvent à la maison. Ces élèves ont été classés comme francophones et leurs habitudes d'usage de la drogue comparées aux non francophones.

- **Lise T. Denis. *Étude sur les besoins des jeunes de 11 à 18 ans durant leur temps libre dans la région de Hawkesbury et ses environs*, Hawkesbury, Jeunesse en mouvement, mai 1989.**

  Les données ont été recueillies auprès de 229 jeunes de 11 à 18 ans, dont 126 filles et 103 garçons, 71 % de francophones et 29 % d'anglophones, en mars 1989.

- **Collette Godin. *Étude sur les besoins des jeunes femmes francophones en Ontario.* Ottawa, Direction Jeunesse, 1990.**

  Cette étude a été réalisée à partir d'un sondage auprès de 180 jeunes femmes francophones de tout l'Ontario. 46,6 % des répondantes avaient de 15 à 18 ans, 26,7 % de 19 à 24 ans et 26,7 % de 25 à 30 ans.

La lectrice ou le lecteur doit porter une attention particulière aux titres des tableaux présentés dans le texte. Dans la mesure du possible, nous avons privilégié les données qui portent sur les adolescentes et les adolescents franco-ontariens. Cependant, une partie importante des données proviennent de compilations à partir de la population des jeunes ontariens ou des jeunes canadiens. Le titre de chaque tableau indique clairement laquelle de ces populations est le sujet des données présentées.

Les données portant sur l'ensemble de la jeunesse ontarienne ou canadienne demeurent pertinentes et permettent une compréhension accrue de la situation des adolescentes et des adolescents francophones de l'Ontario. De fait, plusieurs études comparatives concluent qu'il y a plus de similitudes que de différences entre les groupes linguistiques dans le contexte général de la vie quotidienne des jeunes, qu'elles et ils soient francophones, anglophones ou allophones. Nous traiterons dans la section IX de la question de l'identité culturelle où il existe des

différences importantes entre les jeunes francophones et les jeunes anglophones. Cependant, au niveau du contexte familial, des attitudes face à l'école, de la relation avec les amis et des activités récréatives, les adolescentes et les adolescents ontariens, quelle que soit leur langue, se ressemblent énormément : les tâches et problématiques du développement psychosocial de l'adolescence traversent les frontières culturelles et linguistiques.

La première section de ce document aborde la question du concept de l'adolescence et discute les tâches et problématiques du développement psychosocial des adolescentes et adolescents de 11 à 18 ans. La période de l'adolescence est constituée de plusieurs sous-étapes : la pré-adolescence (de 11 à 13 ans); la période centrale de l'adolescence (de 13 à 16 ans); l'adolescente ou l'adolescent en voie de devenir jeune adulte (de 16 à 18 ans). Pour chacune de ces sous-étapes, les problématiques principales de l'adolescence — indépendance, identité, intimité — sont explorées afin de détailler la progression du développement psychosocial des adolescentes et adolescents et d'en comprendre les différentes composantes.

Les problématiques et tâches du développement psychosocial de l'adolescence se manifestent dans plusieurs des milieux où les jeunes évoluent : le contexte familial, le milieu scolaire, les relations humaines, le monde du travail et le contexte communautaire. Chacune de ces composantes du vécu de l'adolescente et de l'adolescent est explorée dans une section séparée.

La nature d'une discussion portant sur l'adolescence peut parfois sembler abstraite et excessivement complexe. Cependant, les recommandations qui accompagnent chacune des sections de ce document concrétisent les thématiques développées afin de les rendre pertinentes à la planification de la programmation.

IV.

«Donner la parole aux jeunes, ce n'est pas passer le micro à un leader qui s'exprime au nom des autres, ni lui faire remplir une grille de questions conçues par des adultes, c'est laisser chacun être son propre porte-parole».
— Françoise Dolto

LE CONCEPT DE L'ADOLESCENCE
Tâches et problématiques de développement psychosocial

La présente section explore les principales tâches et problématiques de développement qui se manifestent durant l'adolescence. Les thèmes qui sont explorés ici seront réintroduits dans les sections subséquentes afin de comprendre la manière dont ils se manifestent dans le contexte familial, le milieu scolaire, les relations humaines, le monde du travail et le contexte communautaire du jeune.

i. Le concept de l'adolescence

Lorsqu'on utilise le terme «adolescence», deux sens y sont habituellement conférés : au *plan du développement physique*, l'adolescence s'étend depuis l'élan de croissance prépubertaire jusqu'à la réalisation de la pleine maturité physique; au *plan psychologique*, l'adolescence est un état d'esprit, une manière d'être qui débute à peu près avec la puberté et qui se termine lorsque la personne est affectivement et socialement mûre et qu'elle possède l'expérience, l'habileté et la motivation nécessaires à l'accomplissement de son rôle d'adulte [1].

L'agglomération de certaines problématiques et de certaines tâches de développement psychosocial durant la période de l'adolescence caractérise et distingue cette période des autres étapes de la vie. Les différentes théories de l'adolescence appuient en principe l'hypothèse que l'adolescence constitue une *période unique du développement de la personne.* Faciliter la résolution des problématiques et l'apprentissage des tâches de développement psychosocial de l'adolescence et préparer

les adolescentes et les adolescents aux tâches auxquelles elles et ils devront faire face comme jeunes adultes devraient faire partie intégrante des objectifs de toute programmation éducative adressée à ce groupe.

Les problématiques du développement psychosocial de l'adolescence s'organisent autour de trois thématiques principales [2] :

Indépendance

Identité

Intimité

Ces problématiques réapparaissent à différents moments de la vie des personnes. Cependant, durant l'adolescence, elles se vivent d'une manière toute particulière à cette période de la vie. Il est important d'être sensible au fait que nous parlons d'une progression qui se vit tour à tour avec des victoires et des défaites personnelles. De plus, différentes personnes progressent à un rythme qui leur est propre, indépendamment de l'âge.

Indépendance

Il s'agit ici du processus de «désatellisation» de la famille par lequel les jeunes remplacent leurs parents par des amis de leur âge comme agents de socialisation principaux, acquièrent progressivement des rôles et responsabilités qu'elles et ils assumeront complètement au stade adulte ou adoptent une orientation exploratoire qui peut les amener à développer de valeurs qui seront source de conflits avec leur famille.

Atteindre l'indépendance est un processus ou des besoins contradictoires se manifestent. La ou le jeune a simultanément besoin de se sentir lié aux autres (l'appui affectif que la présence des autres offre) et d'explorer, de devenir une entité séparée, indépendante des autres.

Identité

Selon Erikson, la crise de développement psychosocial principale de l'*adolescence* (de 13 à 17 ans) est celle de l'identité. Cette crise se situe au sein du conflit qui existe entre «*identité* versus *diffusion ou confusion des rôles*». Il s'agit pour l'adolescente ou l'adolescent de définir sa propre identité et d'atteindre un sens de direction qui soient stables et satisfaisants, basés sur une expérience personnelle de succès et de satisfaction, accompagnés d'une reconnaissance et d'une acceptation sociale [3]. Durant cette crise de développement, les adolescentes et adolescents entreprennent une exploration du système de valeurs qu'ils ont reçu. À mesure que la pensée formelle se développe et que leur compréhension des gens et du monde autour d'eux devient plus sophistiquée, les adolescentes et adolescents deviennent conscients de l'existence de certains conflits de valeurs qui se posent à eux. Les pratiques quotidiennes de leurs parents, du personnel enseignant, ou d'autres agents de socialisation, ne coïncident pas toujours avec les croyances et principes que ceux-ci professent. Les adolescentes et adolescents commencent pour la première fois un examen critique des valeurs reçues et découvrent que plusieurs d'entre elles ne leur conviennent pas [4].

Les adolescentes et les adolescents s'interrogent également sur leur identité : qui suis-je? qu'est-ce que je veux de la vie? quel genre de personne est-ce que je veux être? qu'est-ce que je veux faire plus tard? quelle devrait être ma place au sein de la société? Ces dilemmes de l'adolescence ne sont pas faciles à résoudre et amènent parfois les jeunes à la confusion totale. La non-résolution de ces questions peut potentiellement amener la ou le jeune à des problèmes sérieux d'ajustement social [5].

La constitution de l'identité du «moi» est la façon dont la personne rattache ses expériences cognitives, interpersonnelles et morales d'une manière cohérente et significative et constitue ses perspectives d'ensemble successives et hiérarchiques sur le monde. Pour l'adolescente et l'adolescent, il s'agit d'une étape durant laquelle elle ou il «opère, au moyen de ces nouvelles capacités d'intégration, la synthèse des connaissances acquises sur sa personne durant l'enfance; elle ou il se façonne ainsi une image de soi logique qui prolonge sa perception du soi passé tout en les préparant pour l'avenir» [6].

Intimité

À mesure qu'ils vieillissent, former une relation intime avec une ou un partenaire devient une tâche extrêmement centrale chez les adolescentes et adolescents. Selon la théorie du cycle de la vie humaine de Erikson, la crise développementale principale du stade de *jeune adulte* (de 18 à 24 ans) est celle qui confronte «*intimité* versus *isolation*» : il s'agit pour la personne de développer une relation intime stable et de la maintenir, basée sur une ouverture personnelle et une confiance en l'autre, accompagnée d'expériences intimes avec l'autre qui sont continuellement enrichissantes [7].

Ces trois thèmes de l'adolescence — *indépendance, identité, intimité* — meublent le quotidien de l'adolescente et de l'adolescent et se manifestent dans le vécu familial, les relations interpersonnelles, le contexte communautaire et l'entrée dans le monde du travail des jeunes.

L'adolescence est une période mouvementée. Les adolescentes et adolescents se retrouvent quittant une époque de leur vie, l'enfance, et devant déjà se préparer à entrer dans une autre époque, le stade adulte, sachant que les choix qu'ils exercent durant cette période peuvent avoir des conséquences indélibiles sur leur vie future. Non seulement ils ne connaissent pas les réponses face aux choix qu'ils doivent faire, mais souvent ils n'arrivent pas à formuler les questions. L'adolescence est également une période d'insouciance et de joie de vivre, où il semble encore possible d'être irresponsable et de défier le monde, de moments merveilleux passer entre amis, de rires à n'en plus finir, du premier amour, de découvertes personnelles et d'affirmation de soi. L'adolescence ressemble un peu aux émotions que l'on peut connaître durant un tour sur les «montagnes russes», passant de l'exaltation à l'anxiété et vice versa.

L'adolescence se vit comme une progression constituée de périodes de stabilité et de périodes de transition où se fait l'apprentissage de nouvelles tâches de développement psychosocial. Il est donc utile d'offrir certains repères au niveau des groupes d'âge. On peut distinguer trois différentes sous-étapes : la pré-adolescence (de 11 à 13 ans), la période centrale de l'adolescence (de 13 à 16 ans) et, finalement, la transition de l'adolescence au monde adulte (de 16 à 18 ans).

ii. La pré-adolescence : de 11 à 13 ans

De 11 à 13 ans, les jeunes franchissent le passage de l'enfance à l'adolescence. À l'entrée de l'adolescence, les éléments de la problématique du développement psychosocial des jeunes s'établissent comme suit :

- Pour la ou le jeune, les profonds changements physiologiques que subit son corps sont une source de grandes préoccupations.

- Associé à l'émergence de la puberté, le temps fort de cette période au niveau du développement affectif est la première expérience amoureuse, la plupart du temps platonique, que les jeunes vont vivre et qui va clore une époque dans leur vie, celle de l'enfance [8].

- Les prémices d'une sexualité avec une très forte composante imaginaire s'annoncent. Avant que les désirs sexuels s'actualisent, les «héros et idoles constituent [les] partenaires dans des jeux de rôles où l'imaginaire prend la place de la réalité» [9]. Dans la réalité, l'amitié prime chez les jeunes.

- Les modèles qui inspirent les jeunes proviennent de plus en plus de l'extérieur de la famille. Ceci indique le commencement d'une prise d'autonomie qui s'accentuera au cours de l'adolescence.

- Au niveau cognitif, «le fait capital qui marque la rupture avec l'état d'enfance, c'est la possibilité de dissocier la vie imaginaire et la réalité, le rêve et les relations réelles» [10]. Ce développement amène les jeunes à un éveil de l'imaginaire au-delà de la famille et vers le monde extérieur des petites bandes de jeunes :

  > Quand il arrive à l'adolescence, [...] cet imaginaire extérieur va le provoquer à dire qu'il veut sortir. Il veut aller mesurer, pour ainsi dire, cette discrimination qu'il a faite entre l'imaginaire et la réalité, en allant lui-même dans ces groupes sur lesquels il a fantasmé beaucoup d'irréalités mais qui en même temps existent puisqu'on en parle. Il est attiré par des petites bandes de jeunes plus âgés que lui et dans lesquelles il brigue de s'immiscer. Et il va ainsi entrer dans son adolescence en sortant de la famille et en se mêlant à des groupes constitués, qui vont pour lui, momentanément, avoir un rôle de soutien extra-familial [11].

Les groupes de jeunes au sein desquels les jeunes évolueront durant l'adolescence leurs fourniront des modèles de relais pour leur prise d'autonomie d'adolescentes et d'adolescents confirmés.

iii. L'adolescence de 13 à 16 ans

Les problématiques psychologiques principales des adolescentes et adolescents durant la période de 13 et 16 ans se résument comme suit [12] :

- Établir son indépendance par rapport au foyer familial, surtout au plan affectif.
- Acquérir les compétences qui leur permettront de subvenir à leurs propres besoins.
- Établir leur identité en tant que personnes.
- Construire une échelle de valeurs et développer assez de maîtrise de soi pour y être fidèles.
- Apprendre à se motiver.
- Développer de l'intérêt et de la sympathie pour les autres en tant que personnes à part entière.
- Développer des relations satisfaisantes avec leurs amis.
- Définir leur sexualité.
- Accroître leurs pouvoirs intellectuels.

Indépendance

Quoique la séparation physique de la famille puisse sembler nécessaire pour atteindre une certaine indépendance, *le processus psychologique de définition du «moi» comme entité séparée de la famille* est beaucoup plus important et ardu et constitue une tâche centrale dans le développement de l'adolescente et de l'adolescent.

Identité

Au tout début de l'adolescence, les jeunes ont tendance à expérimenter avec plusieurs identités, souvent en suivant l'exemple d'adultes qu'elles et ils admirent, et cette exploration d'identités alterne avec l'immersion totale au sein du groupe où il devient possible de ne pas être remarqué. *Le passage de l'adolescence est progressivement marqué par un processus de définition du «moi», une définition plus stable et de moins en moins influencée par des attractions temporaires telles qu'elles sont souvent définies par le groupe.*

Intimité

Une partie importante des adolescentes et adolescents au Canada commencent à avoir des relations sexuelles dès l'âge de 14 ans. Parmi celles et ceux âgés de 16 ans, 21 % des filles et 31 % des garçons ont déclaré avoir déjà eu des relations sexuelles au moins une fois [13].

iv. L'adolescence de 16 à 18 ans

L'âge du passage au stade adulte est difficile à déterminer :

> La précocité des rapports sexuels, les sources d'information extra-familiales, la télévision, la rue, les voyages à l'étranger, les stages, les moyens de locomotion individuels, remettent en question l'âge fatidique. [...] Bien des facteurs plaident en faveur de l'émancipation juvénile. Mais la sédentarisation des jeunes qui s'attardent à la maison entretient toute une génération dans un état de post-adolescence et vient contredire les partisans d'une majorité anticipée [14].

Il demeure tout de même que de 16 à 18 ans, les défis du monde des adultes se concrétisent. De 16 et 18 ans, la majorité des jeunes sont encore aux études et vivent au domicile de leurs parents. Cependant, elles et ils commencent déjà à se préparer psychologiquement à entreprendre ce processus de développement psychosocial dans un avenir de plus en plus rapproché. Les tâches de développement et les objectifs des programmes éducatifs suivants correspondent aux besoins des jeunes adultes (18-24 ans).

Tableau 1. Tâches de développement psychosocial et objectifs des programmes éducatifs pour jeunes adultes

	Tâches de développement psychosocial	Besoins des jeunes adultes	Objectifs des programmes éducatifs
1.	Briser les liens psychologiques avec la famille	Développement personnel et confiance en soi	Autonomie fortifiée
2.	Choisir une carrière	Orientation professionnelle	Décision de carrière appropriée
3.	Entrer sur le marché du travail	Éducation/préparation au travail	Succès à l'entrée
4.	Gérer son lieu de résidence	Éducation du consommateur et entretien ménager	Consommateur informé; vie saine
5.	S'ajuster à vivre de façon autonome	Comment vivre hors de la tutelle des parents	Autonomie et épanouissement

Source : McCoy (1977) cité dans Gordon C. Darkenwald, "Participation in Education by Young Adults" in Gordon C. Darkenwald et Alan B. Knox (eds) *Meeting Education Needs of Young Adults. New Directions for Continuing Education,* N° 21, mars 1984, p. 24.

Les jeunes adultes sont en général orientés vers des buts concrets plutôt que vers le plaisir d'apprendre lorsqu'ils s'inscrivent à des cours au sein d'un programme académique : l'éducation est perçue comme instrumentale à l'obtention de certaines compétences pour accomplir convenablement leurs rôles présents ou futurs reliés principalement au travail et à la vie familiale. Ainsi, les tâches de développement principales auxquelles elles et ils cherchent à se préparer se résument comme suit :

- briser les liens psychologiques avec la famille et atteindre un niveau d'indépendance affective;
- se préparer à la vie de couple ou à la vie familiale ou se préparer à vivre de façon autonome seul ou en cohabitation;
- choisir une carrière professionnelle et s'y préparer [15].

On se doit de tenir compte de certaines différences manifestes au sein de ce groupe. Par exemple, les garçons et les filles peuvent faire face à certains défis de cette période de leur vie à des rythmes différents et les interpréter avec une sensibilité qui leur est propre.

v. Les compétences cognitives et les messages télévisuels

Le développement cognitif des adolescents et adolescentes progresse suivant trois sous-étapes au cours desquelles les jeunes démontrent de plus en plus de compétences conceptuelles à penser en termes de relations abstraites [16].

- **Sous-étape 1 : de 11 à 13 ans**

De 11 à 13 ans, les jeunes peuvent arriver à un principe unificateur lorsqu'elles et ils sont présentés à une série d'événements concrets. Elles et ils peuvent utiliser ce principe unificateur à un niveau abstrait de la pensée pour évaluer et prédire d'autres événements concrets subséquents. Ainsi, dans une certaine situation, la ou le jeune peut observer une suite de comportements personnifiés par un individu et identifier un trait de personnalité qui lui permette de prédire le comportement de ce même individu dans une situation semblable.

À ce niveau, les jeunes commencent tout juste à passer du concret à l'abstrait dans leur processus de pensée intellectuel. *Il est donc primordial à cet âge de présenter aux jeunes une information qui se rapporte directement à leur expérience de vie, tout en les encourageant à développer leurs compétences cognitives.*

- **Sous-étape 2 : de 13 à 15 ans**

De 13 à 15 ans, les adolescents et adolescentes ne sont pas aussi liés au concret. Ils peuvent maintenant construire des relations abstraites entre des événements, dimensions ou principes qui sont eux-mêmes abstraits. Ils peuvent utiliser un principe abstrait afin d'évaluer ou de prédire des événements abstraits. Confronté à un individu qui se comporte d'une telle façon dans une situation et d'une façon opposée dans une autre situation, l'adolescente ou l'adolescent résoudra cette incongruité entre les traits conflictuels de la personnalité de l'individu en proposant une autre variable abstraite, telle l'humeur de la personne.

Quoique les scénarios présentés peuvent être de plus en plus sophistiqués au niveau des relations présentées, le développement des compétences cognitives commence tout juste à être apprivoisé par les adolescentes et adolescents.

- **Sous-étape 3 : de 15 à 18 ans**

De 15 à 18 ans, les adolescentes et adolescents peuvent créer des systèmes de principes abstraits à l'aide desquels ils peuvent prédire et évaluer des événements et des comportements. Elles ou ils perçoivent les individus dans différentes situations comme étant des configurations de traits de personnalité fixes ou variables qui amènent ces individus à réagir par un nombre indéterminé de comportements selon les facteurs situationnels particuliers, abstraits ou concrets, auxquels ils sont confrontées. À cet âge, le système de relations abstraites qui représente l'individu est coordonné avec le système de relations abstraites qui représente une situation afin de prédire ou d'expliquer un comportement.

Quoique les scénarios proposés aux adolescents de cet âge n'aient pas besoin d'être concrets, ils doivent cependant être pertinents dans le contexte de l'expérience de vie de ce groupe d'âge.

RECOMMANDATIONS

- La période de l'adolescence est constituée de trois étapes principales qui peuvent se définir en fonction des groupes d'âge : de 11 à 13 ans, de 13 à 15 ans, de 15 à 18 ans, l'adolescente ou l'adolescent possède différentes compétences cognitives, intellectuelles, morales et affectives. La programmation doit être sensible à ces différences : la ou le jeune de 13 ans vit les problématiques de l'adolescence d'une manière subtilement différente de la ou du jeune de 17 ans. En fait, dans leurs activités quotidiennes, il est rare qu'ils s'associent.

- En principe, une programmation éducative basée sur des principes de développement psychosocial devrait être conçue en fonction des trois sous-groupes d'âge (11-13, 13-15, 15-18), visant chacun de manière spécifique. Cependant, une émission qui s'adresserait à la jeunesse dans son ensemble a plus de chance de rejoindre son auditoire si elle vise les 15 à 17 ans plutôt que si elle offre «un peu de tout pour tous les âges». Les 15 à 17 ans sont peu attirés par les activités qui regroupent les plus jeunes avec eux. Cependant, une partie importante des 13 à 15 ans est fascinée par le monde des plus «vieux» et aspire à leur ressembler et à participer à leurs activités.

- Quoique les adolescentes et les adolescents appartenant à différents groupes d'âge possèdent différents niveaux de compétences cognitives et qu'ils apprennent progressivement à maîtriser des notions abstraites, il demeure important que toute la programmation jeunesse leur parle directement selon leurs expériences de vie. Il ne s'agit pas ici de simplifier la nature des questions abordées mais plutôt de clarifier la complexité des situations et d'ancrer les notions abstraites dans le concret de leur quotidien.

- Les trois problématiques principales de l'adolescence sont : l'indépendance, l'identité et l'intimité. Encore ici, il y a progression au cours de l'adolescence. Les adolescentes et adolescents passent d'un niveau exploratoire à celui d'une affirmation plus définie de ces composantes du développement psychosocial. La programmation doit à la fois préparer les plus jeunes à faire face aux tâches développement psychosocial qui les attendent et faciliter la résolution de ces problématiques chez les plus vieux.

- Parce que les adolescentes et les adolescents cherchent à s'affirmer comme entités séparées de la famille, les modèles qui inspirent les jeunes proviennent de plus en plus de l'extérieur de la famille.

- Le nombre important de changements que les adolescentes et les adolescents connaissent de 11 à 18 ans peut nous amener à croire que l'absence de structures concrètes caractérise l'adolescence. Il demeure que l'adolescence est constituée de périodes de stabilité ***et*** de périodes de bouleversements. La programmation devrait mettre l'accent sur les victoires personnelles que les jeunes connaissent, car ces victoires constituent des tremplins qui les aideront à surmonter les autres défis de l'adolescence.

- L'adolescence peut sembler être une période de la vie marquée par une suite interminable de défis. Cependant, la majorité des adolescentes et des adolescents se définissent comme relativement heureux, s'amusent amplement et demeurent insouciants face à leur avenir. Cette réalité devrait être présente dans la programmation du secteur Jeunesse.

V.

LE CONTEXTE FAMILIAL

Comme nous l'avons indiqué à la section précédente, une des tâches de développement centrale à l'épanouissement des adolescentes et des adolescents est d'établir un certain degré d'autonomie et un sens de leur propre identité. Ce processus implique le besoin de se dégager de l'emprise des parents et d'entreprendre une exploration plus personnelle de ce qui les entoure. Quoique chaque personne entreprenne ce cheminement de vie à son propre rythme, tous passent par ce processus de détachement de la famille.

Certaines auteures et certains auteurs suggèrent l'existence de plusieurs étapes dans la progression de la relation qui existe entre les adolescentes et adolescents et leurs parents, une *relation marquée de période d'antagonismes en alternance avec des périodes où un sentiment d'appartenance et de sécurité psychologique semble prévaloir*. Bien que le mouvement vers l'autonomie s'amorce durant la jeune adolescence (11-13 ans), durant cette première étape les jeunes ont toujours besoin de leurs parents : elles et ils continuent à dépendre d'eux et recherche leur présence dans la réduction des tensions et l'interprétation de l'expérience. La deuxième étape survient, généralement après la neuvième année (14-15 ans), lorsque l'adolescente ou l'adolescent dépasse cette dépendance parentale et substitue ses amis aux parents. L'adoption de rôles qui les préparent au stade adulte et l'émergence d'une relation intime avec un ou une partenaire constitue la troisième étape.

La présente section offre un portrait du contexte familial des adolescentes et adolescents ontariens : la vie au domicile des parents; la situation matrimoniale des parents; la famille éclatée; la relation avec les parents; l'influence du milieu familial; la situation matrimoniale chez les jeunes. Les caractéristiques principales de ce contexte se résument comme suit :

- Les jeunes de toutes les catégories (15-24 ans), et particulièrement les jeunes adultes (20-24 ans), habitent avec leurs parents plus longtemps que la génération précédente. Elles et ils vivent donc en *cohabitation prolongée avec la famille* au moment même où ils commencent à s'en détacher au niveau affectif.

- Les jeunes trouvent qu'il y a un *manque de communication*, «comme un mur», entre eux et leurs parents. Les adolescentes et les adolescents ne s'ouvrent pas facilement à leurs parents, ils s'attendent à ce que ce soit les parents qui entament le dialogue.

- Quoique près de 85 % des jeunes de 15 à 24 ans vivent au sein de familles biparentales, la *désinstitutionnalisation et la diversification des situations d'attachement des couples et l'augmentation de l'instabilité matrimoniale* signifient que, de plus en plus fréquemment, les jeunes vivront un changement important dans leur situation familiale avant l'âge adulte.

- En Ontario, on dénombre 268 700 enfants de moins de 16 ans qui vivent dans la *pauvreté*, ou 13,4 % de la population infantile.

- Une des modifications démographiques les plus importantes observées auprès de la jeunesse canadienne au cours de la période 1981-1986 a été le *report du mariage*.

i. Vivre au domicile des parents

En Ontario, 70,4 % des jeunes (15-24 ans) vivaient au domicile de leurs parents en 1986, comparativement à 67,6 % en 1981. *Les jeunes de toutes les catégories, et particulièrement les jeunes adultes (20-24 ans), habitent avec leurs parents plus longtemps* [17]. On notera, sans en connaître l'explication exacte, que parmi les jeunes vivant à la maison, les personnes du sexe masculin sont plus nombreuses que celles du sexe féminin.

Tableau 2. **Pourcentage des jeunes de 15 à 24 ans vivant au domicile de leurs parents selon l'âge et le sexe, CANADA, 1981 et 1986**

	Femmes 15-19 ans	Hommes 15-19 ans	Femmes 20-24 ans	Hommes 20-24 ans
	%	%	%	%
1981	85,2	91,1	31,6	49,6
1986	88,8	92,5	39,4	57,2

Source : Statistique Canada. *Le Canada à l'étude : Les Jeunes au Canada* (Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1989) p. 18.

Au Canada, *la majorité des jeunes restent à la maison jusqu'à ce qu'elles ou ils se marient ou aillent vivre en union libre.* Ainsi, parmi celles et ceux ayant quitté le domicile des parents en 1986, 64 % des 15 à 19 ans et 68 % des 20 à 24 ans vivaient toujours dans des ménages familiaux, que ce soit avec des personnes apparentées ou non apparentées, ou encore à titre d'épouses, d'époux, de partenaires en union libre ou de parents seuls. *Seulement 3,7 % des jeunes de 15 à 24 ans vivaient seuls* [18].

Il est trop tôt pour déterminer si l'augmentation du pourcentage de jeunes vivant au domicile de leurs parents représente une hausse permanente. En présence des taux élevés de chômage chez les jeunes, de la croissance de la proportion des jeunes qui poursuivent leurs études après le secondaire et du coût de la vie dans les centres urbains, cette tendance devrait se maintenir pendant quelque temps.

ii. La situation matrimoniale des parents

Près de 85 % des jeunes vivent dans des familles biparentales (partenaires mariés, dont 7 % le sont pour la deuxième fois) et 92 % des jeunes pensent un jour se marier ou s'engager dans une relation pour la vie. Les jeunes sont à la fois conventionnels et optimistes : «Bien que deux sur dix aient des parents qui sont séparés ou divorcés, les jeunes ont presque tous sans exception de grands espoirs quant à une relation stable et suivie... Pourtant, en réalité, *des 15 à 24 ans qui se sont mariés, un couple sur sept a déjà connu la séparation ou le divorce*» [19].

Tableau 3. Situation matrimoniale des parents de jeunes de 15 à 24 ans au CANADA, 1987

		%
Mariés	l'un à l'autre	78
Séparés	vivant seuls	4
	vivant avec quelqu'un	3
Divorcés	vivant seuls	4
	remariés	6
	pas mariés mais vivant avec quelqu'un	3
Veuvage	vivant seuls	1
	remariés	1
	pas mariés mais vivant avec quelqu'un	< 1
Total		100

Source : La Fondation canadienne de la jeunesse. *La Jeunesse du Canada « tout à fait contemporaine » : un sondage exhaustif des 15 à 24 ans* (Ottawa, ministère d'État à la Jeunesse , 1988) p. 18.

Selon l'étude de King, les élèves ontariens qui vivent avec leurs deux parents ont tendance à participer plus activement à des activités scolaires et extra-scolaires, ont des notes plus élevées, consomment moins souvent d'alcool et de drogue, et fument moins que les élèves issus de situations familiales autres que le modèle biparental [20].

iii. La famille éclatée

Les bouleversements qui ont affecté la structure traditionnelle de la famille sont nombreux : la baisse du taux de natalité; l'émergence d'un modèle de fécondité de type tardif (premier enfant après l'âge de 30 ans); la diminution de la taille des familles; l'acceptation de naissances hors de l'institution du mariage; le déclin continu du taux de nuptialité et la croissance des unions consensuelles; l'instabilité matrimoniale et la hausse du taux de divorce; l'augmentation du nombre de familles monoparentales et l'émergence de nouvelles formes de cohabitation. De plus, la participation croissante des femmes au marché du travail influe sur la situation et l'organisation de la famille [21].

Dans les années 80, 8 enfants sur 10, dont la mère était âgée de 25 à 29 ans au moment de leur naissance, sont nés de mères qui n'ont pas arrêté de travailler ni après leur mariage ni après la naissance de leur premier enfant, comparativement à 10 % des cas dans les années 60. *La présence constante de la mère au foyer familial est de plus en plus une chose du passé.*

Le nombre de familles monoparentales en Ontario est à la hausse. Pour la période de 1971 à 1986, la proportion des familles monoparentales *franco-ontariennes* a augmenté de plus de 2,5 %, pour atteindre 12,6 % de l'ensemble des familles en 1986. Les familles monoparentales dont le parent seul est une femme représentent près de 80 % de l'ensemble de ces familles [22]. Les enfants vivant au sein d'une famille monoparentale ne connaissent pas nécessairement une situation permanente : au Canada, 50 % des enfants nés entre 1971 et 1973 dont les parents étaient séparés célébraient leur dixième anniversaire au sein d'une famille reconstituée [23].

La désinstitutionnalisation et la diversification des situations d'attachement des couples et l'augmentation de l'instabilité matrimoniale signifient que, de plus en plus fréquemment, les jeunes vivront un changement important dans leur situation familiale avant la fin de l'adolescence. Ainsi, 42 % des enfants nés entre 1971 et 1973, et 45 % de ceux nés entre 1975 et 1977, verront leurs parents se séparer avant qu'elles et ils n'atteignent l'âge de 20 ans [24].

La transformation du cheminement de vie des adultes et la multiplication des itinéraires qui diffèrent des schèmes traditionnels occasionneront un changement des mentalités, mais seulement à long terme. En période d'apprentissage de nouvelles formes de vécu, les individus au sein de la famille ont besoin d'un certain temps pour s'ajuster à l'organisation interne de la famille : la préparation des repas, les tâches ménagères, la distribution des responsabilités pour le bon fonctionnement de la maison, le temps passé en famille. Pendant cette période de transition nécessaire, un vide peut parfois se créer à la maison, et les jeunes ne sont pas indifférents à ces changements.

iv. La relation avec les parents

La majorité des élèves du secondaire en Ontario disent avoir une relation positive avec leurs parents.

Tableau 4. Pourcentage d'élèves du secondaire en accord avec les énoncés suivants, selon le sexe, ONTARIO, 1986

	Filles	Garçons
	%	%
Mes parents me font confiance.	79	82
Je me dispute souvent avec mes parents.	32	26
J'ai une vie familiale heureuse.	74	78
Parfois, j'aimerais partir de chez moi.	57	49
Ce que mes parents pensent de moi est important.	88	85

Source : A.J.C. King. *The Adolescent Experience* (Toronto, The Research Committee of the Ontario Secondary School Teachers' Federation, 1986) p. 13.

Selon l'enquête de King (1986), une des sources importantes de friction est la performance des élèves à l'école lorsque celle-ci diffère des attentes des parents [25]. Selon la Fondation canadienne de la jeunesse (1988), les champs de conflit avec les parents se classent comme suit. Les pourcentages indiquent la proportion des jeunes qui ont dit avoir eu des désaccords «très souvent» et «assez souvent» au cours des derniers mois sur les sujets suivants :

Tableau 5. Champs de conflit avec les parents chez les jeunes de 15 à 24 ans, CANADA,1988

	%		%
Les tâches dans la maison	42	L'école	26
L'argent	34	Le travail	20
Les opinions	33	La tenue/l'apparence	20
La manière de passer son temps	29	Le choix des amis	18
L'heure à laquelle ont rentre le soir	27	Les sorties (sexe opposé)	15

Source : La Fondation canadienne de la jeunesse. *La Jeunesse du Canada «tout à fait contemporaine» : un sondage exhaustif des 15 à 24 ans.* (Ottawa, ministère d'État à la Jeunesse, 1988).

Les sources de conflit identifiées entre les élèves francophones du palier secondaire et leurs parents ressemblent énormément à ce que vit l'ensemble des jeunes au Canada : l'argent, les différences de génération dans la manière de penser, l'heure de la rentrée en fin de soirée, les fréquentations, la performance à l'école par rapport aux attentes des parents.

Pour ceux dont la situation familiale est plaisante, la famille représente un soutien affectif important. Cependant, les jeunes francophones ont également mentionné des sources de conflit d'un ordre différent : l'indifférence et le manque d'amour de la part des parents. Les jeunes trouvent qu'il y a un manque de communication, «comme un mur», entre eux et leurs parents. Elles et ils ne s'ouvrent pas facilement à leurs parents, et s'attendent à ce que ce soit leurs parents qui entament le dialogue. Les jeunes suggèrent de faire des sorties familiales, de passer plus de temps en famille, et même de prendre le temps de souper en famille, comme début de solution au manque de communication. *En fait, elles et ils trouvent qu'il devrait y avoir des cours sur les relations humaines et familiales à l'école, où dans leurs mots, des cours de «conversations sur la vie».* Il semblerait que les parents de jeunes adolescentes et de jeunes adolescents reconnaissent le problème. Une animatrice culturelle de l'Est ontarien soulignait que le "Cosby Show", par exemple, est considéré par de nombreux parents comme une source d'inspiration afin de les aider à améliorer leurs relations avec leurs adolescentes et adolescents.

v. L' influence du milieu familial : occupation et revenu

En Ontario, *la relation entre l'occupation des parents et plusieurs attitudes et comportements de l'élève du secondaire ontarien s'est révélée significative.* Par exemple, plus le statut professionnel du père est élevé, plus les notes qu'un ou une élève a tendance à obtenir sont élevées, et plus les chances que l'élève participe à des activités scolaires et extra-scolaires, qu'elle ou il ait une haute estime de soi et une attitude positive envers l'école, sont élevées [26].

Une étude internationale, à laquelle près de 2 000 Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens âgés de 13 ans ont participé en février 1988, a indiqué que 55 % de ces jeunes déclaraient accorder moins d'une heure par semaine aux devoirs de mathématiques et 69 % moins d'une heure par semaine aux devoirs de sciences. En fait, ces jeunes avouent consacrer

une heure ou moins chaque jour aux devoirs pour l'ensemble des matières scolaires. *L'étude a également permis d'établir que les élèves de 13 ans qui bénéficient du meilleur soutien familial sont les meilleurs en sciences.* Les parents des élèves qui obtiennent les meilleurs résultats aident leur adolescente ou leur adolescent à faire ses devoirs et discutent avec elle ou lui de divers sujets scientifiques ainsi que de ce qu'elle ou il a appris dans ses cours de sciences. De plus, ces parents regardent certaines émissions scientifiques à la télévision avec leur adolescente ou adolescent ou l'aident à réaliser une recherche ou un projet scientifique [27].

En présence de ces données, plusieurs ont tendance à répondre que le taux de sous-scolarisation élevés de la population franco-ontarienne expliquent en grande partie le manque de soutien familial à l'éducation des enfants et adolescents. Cependant, il est à noter qu'en 1986, près de 10 % des épouses avaient atteint le niveau primaire ou moins alors que 50 % d'entre elles avaient fait de 9 à 13 années d'études et 22 % avaient fait d'autres études non universitaires. Le nombre de femmes ayant obtenu un grade universitaire a augmenté de plus de 700 % entre 1971 et 1981 (410 contre 3 535) et de 68 % entre 1981 et 1986 (3 535 contre 5 950) [28]. Nous assistons donc à des changements importants et à la disparition progressive de la sous-scolarisation des Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens (voir la section VI «la Jeunesse franco-ontarienne aux études»).

Le soutien qu'offre la famille aux jeunes s'établit également au niveau du revenu. Le revenu moyen de la population masculine totale âgée de 15 ans et plus se situait à 24 829 $ en 1986 en Ontario. Celui des hommes de langue maternelle française du même âge était de 24 538 $. Chez les femmes, le revenu moyen était de 13 842 $ pour la population féminine totale et de 13 997 $ pour les femmes francophones. *Les différences entre les deux groupes linguistiques sont donc minimes. Les différences de revenu s'établissent beaucoup plus au niveau de la structure de la famille.*

Pour un enfant d'une famille monoparentale dirigée par une femme, le risque de pauvreté est cinq fois plus grand que pour un enfant d'une famille biparentale. En d'autres termes, 61,8 % des enfants de familles monoparentales dirigées par une femme grandissent dans la pauvreté comparativement à 12,2 % des enfants de familles biparentales. En Ontario, on dénombre 268 700 enfants de moins de 16 ans qui vivent dans la pauvreté, ou 13,4 % de la population infantile de la province [29].

Comme le tableau à la page 26 l'indique, le bien-être économique des enfants et adolescents est fortement influencé par la structure de la famille. Parmi tous les jeunes, 41,8 % étaient des adolescentes et adolescents (15-19 ans) vivant au domicile de leurs parents à titre d'enfants. En 1985, environ un quart de ces jeunes (25,9 %) appartenaient à des familles dont le revenu était inférieur à 25 000 $, et environ un tiers (32,4 %) à des familles dont le revenu était supérieur à 50 000 $.

Un autre 26 % de l'ensemble des jeunes étaient des jeunes adultes (20-24 ans) vivant avec leurs parents à titre d'enfants. Près de 20 % de ces jeunes (19,2 %) vivaient dans des familles dont le revenu était inférieur à 25 000 $ tandis que 43,6 % appartenaient à des familles dont le revenu était supérieur à 50 000 $.

Les jeunes vivant comme époux ou épouses constituent 16,3 % de tous les jeunes de 15 à 24 ans. Ces familles en étaient aux premières étapes de la vie familiale, ce qui explique un revenu moyen de 25 807 $, comparativement aux familles époux et épouse avec adolescentes et adolescents dont le revenu moyen s'élevait à 43 711 $ pour celles ayant des jeunes de 15 à 19 ans, et à 51 076 $ pour celles ayant des jeunes de 20 à 24 ans.

Une très faible proportion des jeunes (1,3 %), dont la plupart étaient de sexe féminin, étaient des parent seuls. Ces jeunes parents seuls étaient fortement concentrés dans les tranches de revenu inférieures. Plus de quatre sur cinq formaient des familles dont le revenu était inférieur à 10 000 $ en 1985.

De l'ensemble des jeunes de 15 à 24 ans, 14,6 % étaient des jeunes vivant seuls, ou cohabitant sans lien de filiation. Trois sur cinq de ces jeunes affichaient un revenu inférieur à 10 000 $ en 1985.

Ce sont les jeunes couples nouvellement mariés, les jeunes chefs de famille monoparentale et les jeunes qui ne bénéficient plus du soutien familial qui ont les revenus les plus bas.

Tableau 6. Répartition en pourcentage des jeunes de 15 à 24 ans selon la situation dans la famille et la taille du revenu de la famille, CANADA, 1985

	Enfants 15-19	Enfants 20-24	Familles époux et épouse	Parents seuls	Personnes hors famille
			%		
Moins de 5 000 $	3,1	1,9	5,0	37,6	37,9
5 000 - 9 999 $	4,0	2,5	7,4	40,8	23,1
10 000 - 14 999 $	5,6	4,0	11,0	13,3	16,5
15 000 - 19 999 $	6,1	4,9	13,4	4,9	11,1
20 000 - 24 999 $	7,1	5,9	14,2	1,7	5,9
25 000 - 29 999 $	7,9	6,7	13,5	0,9	3,1
30 000 - 34 999 $	8,7	7,4	11,6		
35 000 - 39 999 $	8,9	7,7	8,8		
40 000 - 44 999 $	8,6	7,8	6,2	0,8	2,4
45 000 - 49 999 $	7,6	7,6	3,7		
50 000 - 59 999 $	12,0	13,3	3,3		
60 000 $ et plus	20,4	30,3	1,8		
Total	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0
Revenu moyen de la famille en $	43 711	51 076	25 807	7 229	9 207
Pourcentage du revenu de la famille contribué par les jeunes	3,5	14,9	41,0	97,9	100,0
Répartition selon la situation dans la famille	41,8	26,0	16,3	1,3	14,6

Source : Statistique Canada. *Le Canada à l'étude : Les jeunes au Canada* (Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1989) p. 18.

vi. L'état matrimonial et la fécondité chez les jeunes

Une des modifications démographiques les plus marquées observées auprès de la jeunesse canadienne au cours de la période 1981-1986 a été le *report du mariage*. L'accroissement de la proportion des jeunes jamais mariés ou célibataires a coïncidé avec les changements qui se sont opérés dans leur mode de vie, leurs activités scolaires et leurs habitudes de travail.

Tableau 7. Répartition en pourcentage des jeunes de 15 à 24 ans selon l'âge, le sexe et l'état matrimonial, CANADA, 1981 et 1986

	1981			1986		
	Célibataires	Mariés	Autres	Célibataires	Mariés	Autres
	%	%	%	%	%	%
15-19 ans	95,9	4,0	0,1	97,1	2,8	0,1
Femmes	93,3	6,5	0,2	95,3	4,4	0,3
Hommes	98,4	1,5	0,1	98,7	1,1	0,2
20-24 ans	61,0	37,1	1,9	69,4	29,1	1,5
Femmes	50,7	46,4	2,9	60,0	37,8	2,2
Hommes	71,4	27,6	1,0	78,9	20,3	0,8

Source : Statistique Canada. *Le Canada à l'étude : Les Jeunes au Canada* (Ottawa ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1989) p. 15.

Pour la plupart des jeunes ontariennes et ontariens, le marriage et avoir une famille sont synonymes et demeurent des aspirations importantes lorsqu'elles et ils envisagent leur vie adulte. Une forte majorité, 83 % des filles et 80 % des garçons des écoles secondaires ontariennes, veulent fonder une famille et pensent une jour se marier; 32 % des filles et 26 % des garçons croient qu'ils seront mariés moins de 5 ans après avoir quitté le secondaire; 61 % des filles et 59 % des garçons disent avoir une bonne idée du genre de personne avec qui ils aimeraient se marier [30].

Tableau 8. Structure de la famille selon l'âge et le sexe pour la population de langue maternelle française de 15 à 24 ans, ONTARIO, 1986

			Enfants à la maison				Enfants à la maison		
	Familles épouse/époux sans enfants	Familles épouse/époux avec enfants	1	2	3+	Familles mono-parentales	1	2	3+
Filles									
15-19 ans	440	155	135	20	0	75	70	5	0
20-24 ans	4 815	3 285	2 110	1 025	155	660	490	140	30
Garçons									
15-19 ans	80	30	30	5	0	5	5	5	0
20-24 ans	2 805	1 450	1 005	390	55	35	25	5	0

Source : Ministère des Affaires civiques. *Cartes et statistiques démographiques pour certains groupes de langue maternelle, Données sur la population*, séries II (Toronto, Queen's Park, 1989).

En concrétisant ces données, on note que 23 % des hommes francophones de 20 à 24 ans sont mariés, tandis que cette proportion est de 42,2 % chez les femmes. Les données comparatives sont de 17,4% et de 33,2% chez les non francophones de l'Ontario et de 20,3 % et de 37,8 % pour l'ensemble des jeunes au Canada, en 1986. Il semblerait donc que les *francophones se marient relativement plus tôt* [31].

La diminution du nombre de jeunes et le fait que ces jeunes restent célibataires plus longtemps se sont traduits par une baisse de la proportion des naissances chez les 15 à 24 ans. La proportion d'adolescentes donnant naissance a décru légèrement, pour descendre de 2,6 % en 1981 à 2,3 % en 1986 [32].

Au sein de la jeunesse canadienne, les stéréotypes sexuels n'ont pas disparus. Selon la Fondation canadienne de la jeunesse, bien qu'il y ait une ouverture au sujet du partage des tâches dans la maison, 46 % des femmes engagées dans une relation suivie ou mariées s'occupent de toutes ou de presque toutes les tâches ménagères [33].

RECOMMANDATIONS

Quoique la famille demeure un des agents de socialisation principaux des adolescentes et adolescents, l'influence parentale s'amoindrit progressivement et les jeunes commencent à explorer à l'extérieur de la famille dans une recherche et un questionnement des valeurs, attitudes et croyances qu'elles et ils ont reçu au sein de la famille.

Les messages passés à la télévision, même s'ils sont présentés par des personnages ou animatrices et animateurs de leur âge, peuvent parfois être perçus par les jeunes comme provenant d'adultes. Le rôle de la télévision éducative peut facilement s'apparenter à celui des adultes qui entoure l'adolescente et l'adolescent, tels les parents et les enseignantes et enseignants. Les conclusions des études qui ont été faites sur la relation adolescentes et adolescents/parents peuvent servir de guide sur les façons dont la programmation pourrait communiquer ses messages aux jeunes afin de les rejoindre et de faciliter l'achèvement de leurs principales tâches de développement psychosocial :

- Une programmation éducative devrait tenter de favoriser chez les adolescentes et adolescents le développement de l'autonomie, de la créativité, de l'affirmation de soi et de la capacité de prendre des décisions. Dans la présentation de tout contenu il est important de reconnaître et de respecter le besoin de l'adolescente ou de l'adolescent de prendre ses propres décisions, de discuter librement des questions qui l'intéressent, de s'affirmer, d'assumer ses responsabilités et de grandir, afin de contribuer au développement de son autonomie. La ou le jeune aime qu'on lui offre des options plutôt que des solutions, des choix plutôt que des directives et aime que la conversation sur ce qui l'intéresse soit honnête et sincère [34].

- La cohabitation prolongée avec la famille redéfinit les jeunes et leur rôle dans la famille. Une dépendance continue de la famille peut avoir un effet important sur leur perception d'elles-mêmes et d'eux-mêmes et limiter leur sens d'autonomie. Il faut alors explorer avec eux les possibilités de prise d'autonomie à l'extérieur de la famille, tel que par l'organisation d'un voyage, le travail à temps partiel, l'organisation d'activités communautaires pour les jeunes.

- Une des fonctions principales de la révolte chez les adolescentes et les adolescents est d'amorcer ou de renforcer le processus d'émancipation de la dépendance ou de l'autorité parentale. Les conflits entre eux et leurs parents ont donc une dimension positive. Les parents doivent apprendre à renoncer en partie à leur autorité, à développer et à maintenir leur maîtrise de soi et s'accoutumer aux nouvelles valeurs et aux nouvelles coutumes qu'ils voient apparaître chez l'adolescente et l'adolescent. Une programmation adressée aux parents les informerait des besoins, parfois contradictoires, que leur adolescente ou adolescent espère satisfaire au sein de la famille :

  — besoin de se comprendre
  — besoin d'être écouté
  — besoin d'entrer en relation avec les autres
  — besoin d'acquérir son indépendance
  — besoin d'éducation sexuelle
  — besoin de planifier l'avenir [35].

  Il serait également intéressant d'explorer l'idée de «cours de conversation sur la vie» pour les adolescentes et adolescents et leurs parents.

- Quoique les jeunes vivent de façon quotidienne l'instabilité matrimoniale et le divorce de leurs parents ou celui des parents d'une ou d'un de leurs amis, elles et ils ont toujours l'aspiration de construire une relation intime, stable et permanente, avec une ou un même partenaire pour la vie entière. Avec la redéfinition des rôles sexuels au sein du couple, elles et ils doivent apprendre à identifier et à développer les éléments d'une relation stable et enrichissante dans le nouveau contexte social qui les attend. Les jeunes doivent également apprendre à distinguer une relation superficielle d'une relation profonde et engagée, que ce soit au niveau d'un couple ou d'une relation d'amitié.

VI.

LA JEUNESSE FRANCO-ONTARIENNE AUX ÉTUDES

Pour offrir un aperçu des activités scolaires des jeunes personnes de langue française, après avoir lu les quelques textes descriptifs disponibles, nous avons choisi de faire l'analyse de données primaires. Nous avons contacté les ministères de l'Éducation et des Collèges et Universités, et nous avons pu traiter les données sur les inscriptions de septembre 1988 aux paliers secondaire, collégial et universitaire.

Ce chapitre se propose d'offrir une description de l'envergure de ces activités par niveau d'études. On commence par une discussion de la scolarisation en général, avec quelques considérations sur la question de l'abandon scolaire. Les tableaux présentés indiquent le *plus haut niveau de scolarité* atteint par les deux groupes linguistiques, anglais et français, tel qu'indiqué lors des recensements de 1981 ou de 1986. Quand on y lit les statistiques sur une *formation primaire*, par exemple, cela dénote le pourcentage de personnes qui ont *arrêté* leurs études au palier élémentaire (avant la 9e année). Elles n'ont pas fait d'études secondaires (de la 9e à la 13e année); leur *plus haut niveau* est donc le primaire.

La section sur les études secondaires présente les données sur les inscriptions dans les écoles de langue française et indique les tendances de fréquentation dans les écoles publiques et séparées.

Les sections sur les études postsecondaires contiennent des renseignements sur les collèges et universités offrant des cours en français. On y retrouve également des détails sur les domaines d'étude de choix et sur la mobilité géographique de la clientèle étudiante au palier collégial.

C'est la combinaison des sources primaires et de la nouvelle lecture des données statistiques du recensement 1986 qui a fait émerger les nouvelles tendances : la scolarisation est à la hausse, et cette montée va de pair avec la plus grande disponibilité de cours en français aux trois paliers concernés ici.

i. Le degré de scolarisation

La communauté franco-ontarienne de 14 à 24 ans ressemble aux autres communautés ontariennes de par la place qu'occupe l'éducation parmi les activités. Les jeunes Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens vont à l'école, de langue française ou de langue anglaise; ils choisissent des chemins de carrière; et plus des trois quarts de cette population se prépare pour le marché du travail en finissant leurs études secondaires et en s'inscrivant au niveau postsecondaire.

Un tour d'horizon préliminaire de la question de la scolarisation en général nous aidera par la suite à orienter la discussion plus détaillée de la participation des jeunes francophones aux paliers secondaire, collégial et universitaire.

Une population dont la scolarisation est à la hausse

De nombreuses études sur la scolarisation de la population ontarienne de langue maternelle française ont comme point de départ le recensement de **1981** [36]. Elles soulignent les différences de niveau de scolarisation entre anglophones et francophones pour la population de 15 ans et plus, et elles indiquent un taux relativement plus faible de scolarisation chez les francophones. Mais quand on étudie les données du recensement de **1986** et qu'on se limite aux 20 à 24 ans, on découvre une population dont la scolarisation est à la hausse avec **77 % des jeunes francophones qui font des études postsecondaires** (tableau 9). Et, pour la première fois, on constate qu'une plus forte proportion de jeunes de langue maternelle *française* continuent leur scolarisation après l'école secondaire par rapport aux Ontariens et Ontariennes de langue maternelle *anglaise* qui indiquent une fréquentation postsecondaire de 75 %.

Tableau 9. Scolarité des populations francophone et anglophone, de 20 à 24 ans, Ontario, 1986

	Francophones	Anglophones
Formation universitaire, avec diplôme	08,7 %	09,2 %
Formation non universitaire, avec diplôme	25,4 %	21,0 %
Formation postsecondaire, sans diplôme	42,4 %	45,0 %
Formation secondaire, partielle ou terminée	21,4 %	23,1 %
Formation primaire, partielle ou terminée	1,8 %	1,5 %
Total	99,7 %	99,8 %

Source : Base de données ethnoculturelles, ministère des Affaires civiques, compilation à partir du recensement de 1986, Statistique Canada. Le total n'égale pas 100 % à cause des chiffres arrondis.

Selon les données du recensement de 1986, seulement 23,1 % des jeunes francophones arrêtent leurs études au palier primaire ou secondaire; environ 77 % continuent au niveau postsecondaire. On remarque une légère préférence pour les études non universitaires : environ 25 % des Ontariennes et Ontariens de langue française font des études non universitaires, alors que seulement 21 % des anglophones indiquent comme plus haut niveau de scolarité une formation non universitaire. À ce propos, René Guindon rappelle que les tendances changent d'une génération à l'autre, et que la scolarisation de la population franco-ontarienne est sur le point de se développer par voie des études collégiales : «Se pourrait-il qu'ils envisagent l'éducation collégiale comme une étape plus facile à franchir, leur ouvrant la porte de l'université? » [37]. Il se peut aussi que cette préférence trouve sa base dans la plus grande disponibilité de cours en français dans les collèges, par rapport aux universités. Cette question sera examinée un peu plus loin dans cette section.

On note dans le tableau 9 que 42,5 % de la population franco-ontarienne (ainsi que 45 % de la population anglophone) indiquent une formation postsecondaire *sans diplôme*. Comme il s'agit d'une population de 20 à 24 ans, certaines de ces personnes étaient encore aux études. D'autres avaient entamé et ensuite abandonné leurs études postsecondaires. La nature de ces études incomplètes serait un sujet à approfondir lors d'une recherche ultérieure sur l'abandon scolaire.

Une analyse des données du même recensement (de 1986), mais pour les ***15 ans et plus*** (tableau 10) met en relief la tendance à la scolarisation de la jeunesse francophone. Il est vrai qu'on y retrouve les jeunes qui n'ont pas encore eu le temps de terminer leurs études secondaires ou postsecondaires, mais on y compte également les deux ou trois générations d'Ontariennes et d'Ontariens de langue française qui *n'avaient pas accès à des études en français* et parmi lesquels on relève une scolarité moins avancée que parmi leurs cadets. Ainsi, chez les 15 ans et plus note-t-on une plus forte proportion de personnes qui indiquent une formation primaire ou secondaire comme niveau maximal de scolarité : 47,1 %, à comparer au taux de 23,1 % des 20 à 24 ans présenté au tableau 9.

Tableau 10. Scolarité des populations francophone et anglophone, 15 ans et plus, Ontario, 1986

	Francophones	Anglophones
Formation universitaire, avec diplôme	10, 6 %	12, 5 %
Formation non universitaire, avec diplôme	18, 7 %	20, 5 %
Formation postsecondaire, sans diplôme	23, 3 %	26, 1 %
Formation secondaire partielle ou terminée	25, 7 %	31, 0 %
Formation primaire partielle ou terminée	21, 5 %	9, 9 %
Total	99, 8 %	100 %

Source : Base de données ethnoculturelles, ministère des Affaires civiques, compilation à partir du recensement de 1986, Statistique Canada. Le total n'égale pas toujours 100 % à cause des chiffres arrondis.

Dans ce tableau, on relève également une proportion plus élevée de personnes ayant une formation universitaire avec diplôme (10,6 %), par rapport au groupe des 20 à 24 ans (08,7 %). Cela s'explique par le fait que l'obtention du diplôme universitaire se fait autour de l'âge de 22 ans; la moitié du groupe des 20 à 24 ans n'est pas d'âge à avoir obtenu un diplôme universitaire, alors que chez les 15 ans et plus le groupe des personnes ayant moins de 22 ans représente une petite proportion de l'ensemble.

Cette tendance à la scolarisation commence déjà à se révéler en 1981, mais à un moindre degré, ce qui se comprend à la lumière du contexte historique. Ce n'est qu'avec les lois 140 et 141 adoptées en 1968 que «l'école secondaire française voit officiellement le jour et s'implante graduellement en province, soit par la modification d'écoles privées en écoles publiques françaises, soit par la création pure et simple de nouvelles écoles»[38]. Avant 1968, l'enseignement en français se faisait dans des écoles publiques bilingues (quelques heures de français par jour) ou bien dans des écoles séparées élémentaires qui offraient parfois des classes de 9e et de 10e année. Peu d'élèves francophones fréquentaient l'école secondaire publique, et aucun n'avait l'occasion de faire ses études secondaires entièrement en français à moins d'étudier dans une école privée [39]. L'impact des lois 140 et 141 qui ouvraient la porte à l'enseignement public en français au palier secondaire ne se faisait pas encore pleinement ressentir avant le recensement de 1986.

Le tableau 11 décrit la scolarisation des 15 ans et plus en **1981**. On y note un niveau de scolarité moins élevé qu'en 1986 : en 1981, **32,9 %** de la population francophone signale des études postsecondaires par contraste avec la participation postsecondaire de **52,6 %** en 1986. Les jeunes — c'est-à-dire les personnes qui avaient fait leurs études secondaires pendant les années 70 — représentent une faible proportion de l'ensemble des 15 ans et plus. Cela se traduit par un niveau de scolarisation plus faible que celui de la population des 20 à 29 ans, ce qui sera mis en relief dans le tableau 12.

Tableau 11. ***Scolarité des populations francophone et anglophone, 15 ans et plus, Ontario 1981***

	Francophones	Anglophones
Formation universitaire * (avec ou sans diplôme)	12, 9 %	17, 4 %
Formation non universitaire (avec ou sans diplôme)	20, 0 %	23, 4.%
Formation secondaire (partielle ou terminée)	41 %	46, 7 %
Formation primaire (partielle ou terminée)	26 %	12, 5 %
Total	99, 9 %	100 %

Source : Base de données ethnoculturelles, ministère des Affaires civiques, compilation à partir du recensement de 1981, Statistique Canada. Le total n'égale pas toujours 100 % à cause des chiffres arrondis.

* Le ministère des Affaires civiques présente les catégories de scolarité de façon différente selon qu'il s'agit du recensement de 1981 ou de 1986. En 1981, sont indiquées en bloc les études non universitaires, avec ou sans diplôme; en 1986 on fait bien la distinction entre les études avec diplôme et sans diplôme.

Ce tableau montre que près de **33 %** de la population francophone de 15 ans et plus en 1981 poursuivait (ou avait poursuivi) des études postsecondaires. Mais quand on regarde les données pour les personnes âgées de 20 à 29 ans seulement (la population d'âge postsecondaire — jeunes adultes), l'image est sensiblement différente : on y décèle un taux de **45 %** de Franco-Ontariens qui poursuivaient des études postsecondaires (tableau 12).

Tableau 12. **Scolarité des populations francophone et anglophone, 20 à 29 ans, Ontario, 1981**

	Francophones	Anglophones
Formation universitaire * (avec ou sans diplôme)	18, 5 %	24, 8 %
Formation non universitaire (avec ou sans diplôme)	26, 9 %	28, 9 %
Formation secondaire (partielle ou terminée)	50, 6 %	44 %
Formation primaire (partielle ou terminée)	4 %	2, 3 %
Total	100 %	100 %

Source : Base de données ethnoculturelles, ministère des Affaires civiques, compilation à partir du recensement de 1981, Statistique Canada.

* En 1981, cette base de données regroupe les personnes de 20 à 29 ans, alors qu'en 1986 la catégorie d'âge est de 20 à 24 ans.

Cette vue d'ensemble sur la scolarisation nous permet de constater que par rapport aux années antérieures plus de jeunes — francophones et anglophones — terminent leurs études secondaires et continuent au niveau postsecondaire. On note en 1986 une tendance légèrement plus forte chez les francophones, par rapport aux anglophones, de poursuivre des études postsecondaires. Et on relève une préférence parmi les francophones pour les études de niveau collégial.

Quelques mots sur le décrochage

Le cas de ceux et de celles qui abandonnent leurs études avant la fin du palier secondaire constitue un volet distinct en matière de scolarisation. La question de la scolarisation concerne les niveaux d'études terminés; le décrochage a comme point de mire les cas d'abandon scolaire.

La question du décrochage scolaire est difficile à cerner en général, et elle l'est encore plus par rapport à la population scolaire franco-ontarienne à cause du mouvement entre écoles de langue française et de langue anglaise. Pour l'Ontario en général, Radwanski [40] parle d'un taux de décrochage de 30 à 33 %. Il définit le décrochage comme l'abandon des études avant la fin de la 12e année. Figurent dans ces statistiques

définissant le taux de décrochage les cas de celles et de ceux qui sont retournés à l'école pour terminer leurs études, ou des personnes qui ne se destinaient pas à des études d'un niveau supérieur à la 10e année.

Dans un document sur la participation franco-ontarienne aux études universitaires présentée en mai 1988, Denis Carrier explique que sur 100 élèves inscrits dans les écoles françaises en 9e année, 24 de ces élèves s'inscrivent en 13e année, et 9 s'inscrivent à l'université. (Parmi les élèves inscrits dans les écoles anglaises, 33 s'inscrivent en 13e année, et 15 à l'université) [41]. Cela suggère que la scolarisation de la population franco-ontarienne reste moins élevée que celle des non-francophones. On note une divergence entre ces chiffres et le bilan de la scolarisation présenté ci-dessus.

Plusieurs études (Quirouette, Carrier et Radwanski) examinent la scolarisation en suivant les *cohortes* d'élèves à l'intérieur des écoles françaises ou mixtes. (Les écoles mixtes regroupent des élèves des deux groupes linguistiques, dans des modules distincts). Les élèves qui se dirigent vers des écoles de langue anglaise en cours de route se séparent de leur cohorte et se joignent à une nouvelle cohorte dans leurs nouvelles écoles. Ils peuvent de par leur absence en 11e ou 12e année ressembler aux décrocheurs de leurs écoles d'origine : (ceux qui étaient là et qui n'y sont plus, et ceci avant que le groupe ne termine sa 12e année d'études). Mais on ne peut pas interpréter la mutation comme l'équivalent de l'abandon scolaire.

Quelquefois un cas contraire se présente. Dans une école donnée, on peut retrouver plus d'élèves en 11e ou 12e année qu'en 9e année. Ce phénomène prend l'aspect d'une sorte de raccrochage mystérieux. Pierre Quirouette donne la précision suivante :

> Plusieurs passent des écoles séparées catholiques en onzième et douxième années aux écoles secondaires publiques. Une autre explication fournie par les directeurs des écoles secondaires est que plusieurs vont prendre plus d'une année afin de compléter les cours nécessaires à l'obtention de leur diplôme de douzième année [42].

Les cas de mutation d'une école anglaise vers une école française ou bien d'une école séparée vers une école publique indiquent en quoi l'analyse du progrès des cohortes est insuffisante pour définir avec certitude le taux d'abandon scolaire. Les données du recensement de 1986 pour les 20 à 24 ans offrent quelques éclaircissements en ce qui concerne l'abandon scolaire avant la 11e année (tableau 13). Mais la base des données est organisée de telle sorte que les 11e, 12e et 13e années

d'études sont regroupées *dans un seul niveau* de scolarité, lequel a été indiqué par 12,5 % de cette population. Cela nous empêche de discerner *le moment exact où ont lieu les cas de décrochage vers la fin des études* secondaires.

Tout comme le laissait prévoir la discussion sur la scolarisation en général, en matière de décrochage, la différence entre les populations de langue française et de langue anglaise est minime :

Tableau 13. **Taux de décrochage avant la 11e année**
Plus haut niveau de scolarité , Ontario, 1986
Populations francophones et anglophones âgées de 20 à 24 ans

	Francophones	Anglophones
< 5e année	0, 3 %	0, 2 %
5e - 8e années	1, 5 %	1, 3 %
9e - 10e années	9, 0 %	8, 6 %
Taux de décrochage avant la 11e année :	10, 8 %	10, 1 %

Source : Base de données ethnoculturelles, ministère des Affaires civiques, compilation à partir du recensement de 1986, Statistique Canada.

On ne constate pas une très grande différence entre les deux groupes linguistiques, mais le taux global d'environ 10 ou 11 % jette de l'ombre sur la structure sociale. Ce qu'on relève d'inquiétant quand on poursuit l'analyse de l'abandon scolaire, c'est qu'il y a d'importantes divergences régionales. Dans le Nord-Est de la province, 14,2 % des francophones de 20 à 24 ans indiquent que leur plus haut niveau d'études est la 10e année ou moins. Il s'agit d'une des régions à forte population de langue maternelle française : on y compte environ 22 % de tous les élèves inscrits dans les écoles secondaires de langue française de la province. Dans le Nord-Ouest où se regroupent 8 % des étudiantes et étudiants inscrits dans les écoles françaises, le taux d'abandon atteint 23,5 %.

Les causes et conséquences de l'abandon scolaire sont le sujet de nombreuses études et initiatives du gouvernement provincial. Le défi à relever est énorme, mais il y va du rendement éventuel d'une jeune population bien nantie pour faire face aux impératifs de la société post-industrielle.

ii Les activités scolaires au palier secondaire

On retrouve plus de 95 600 élèves dans les écoles de langue française en Ontario. Mais avant de brosser le tableau des activités scolaires de la jeunesse franco-ontarienne, il est important de noter que toutes les données disponibles sur les inscriptions aux paliers élémentaire et secondaire sont classées selon la langue de l'*école* et non pas selon la *langue maternelle* des élèves [43]. Cela veut dire que nous pouvons décrire l'envergure des programmes en français dans les écoles et déterminer le nombre d'élèves inscrits dans les écoles de langue française, or un nombre indéterminé de jeunes personnes franco-ontariennes font leurs études en partie ou en entier dans les écoles de langue anglaise de la province. En outre, un certain nombre de jeunes anglophones s'inscrivent dans les écoles de langue française pour parfaire leurs connaissances linguistiques. (En 1984-1985, on relevait une moyenne de 3,76 % d'élèves en provenance des écoles d'immersion et qui étaient inscrits dans des écoles de langue française) [44]. Pour tout ce qui suit, il faut comprendre qu'on parle de la population *inscrite dans les écoles de langue française ou dans les modules français des écoles mixtes*. Les écoles d'immersion n'entrent donc pas en ligne de compte ici.

Répartition des élèves par structure scolaire

Des 1 857 921 élèves inscrits dans les écoles publiques et séparées, élémentaires et secondaires, en Ontario en septembre 1988, **5,14 %** (**95 619**) poursuivent leurs études dans des écoles de langue française ou dans les modules français des écoles mixtes (les écoles regroupant des classes de langue française et de langue anglaise, mais dans des modules distincts). Toutes les données qui suivent regroupent les élèves dans les *modules français des écoles mixtes* ainsi que les élèves dans les *écoles de langue française*.

Aux fins de comparaison, il est intéressant de noter qu'au palier élémentaire, de toutes les inscriptions, on en dénombre **5,77 %** (70 256) dans les écoles de langue française. Au palier secondaire, **25 363** élèves — soit **3,95 %** de la population secondaire globale — sont inscrits dans des écoles de langue française.

Tableau 14. Population scolaire globale (francophone et autre) : septembre 1988

	Toutes les écoles	Écoles de langue française	Pourcentage du total des effectifs
Au palier élémentaire	1 216 400	70 256	5,77 %
Au palier secondaire	641 521	25 363	3,95 %
Total	1 857 921	95 619	5,14 %

Source : Ministère de l'Éducation de l'Ontario, compilation à partir des *Rapports de septembre 1988*.

Ces données suggèrent un certain mouvement d'élèves francophones vers des écoles de langue anglaise en cours de route. Les inscriptions de 1978 et de 1983 suggèrent qu'il s'agit d'une tendance établie :

Tableau 15. Taux de fréquentation dans les écoles de langue française et dans les modules français des écoles mixtes

	Écoles élémentaires de langue française et mixtes	Écoles secondaires de langue française et mixtes
1978	5,6 %	3,40 %
1983	5,7 %	3,20 %
1988	5,77 %	3,95 %

Source : Ministère de l'Éducation de l'Ontario, compilation à partir des *Rapports de septembre 1988*.

On décèle une nouvelle tendance : les données pour 1988, avec un effectif dans les écoles de langue française représentant 3,95 % de l'ensemble des inscriptions au palier secondaire, indiquent **une augmentation relative de 23,4 % de la fréquentation des écoles de langue française en 1988** par rapport à 1985 (quand la fréquentation était de 3,2 %). Cela reflète peut-être la plus grande accessibilité aux cours secondaires en français suite à la législation de 1986 garantissant le financement des écoles séparées jusquà la 13e année.

Le tableau suivant décrit la répartition des élèves au palier secondaire inscrits dans les écoles de langue française et les modules français des écoles mixtes selon la structure scolaire.

Tableau 16. Inscriptions dans les écoles françaises au palier secondaire, septembre 1988

Dans les écoles unilingues			
françaises séparées	8 800		
		22 931 (90, 5 %)	
publiques	14 131		
			25 363
Dans les écoles mixtes			
séparées	271	2 432 (9, 5 %)	
publiques	2 161		

Source : Ministère de l'Éducation de l'Ontario, compilation à partir des *Rapports de septembre 1988*.

On voit que 9,5 % des élèves au palier secondaire se trouvent dans des écoles mixtes, alors que 90,5 % des élèves sont dans des écoles unilingues, où l'apport linguistique et culturel francophone est plus solidement ancré.

Les écoles secondaires *séparées* sont financées jusqu'à la fin de la 13e année depuis 1986 seulement, on l'a vu. Cet état de choses se reflète dans la répartition des élèves au secondaire, où l'on remarque deux fois plus d'inscriptions dans les écoles publiques par rapport aux écoles séparées en 1988. Et cela explique les proportions interverties entre les écoles publiques et séparées aux paliers élémentaire et secondaire [45].

Il faudrait noter que ces proportions changent de façon marquée avec la mutation d'un certain nombre d'écoles, surtout dans l'Est, qui sont affiliées depuis septembre 1989 aux conseils des écoles *séparées* de leurs

régions. Si on applique aux données de septembre *1988* les structures modifiées de septembre *1989* on découvre que **62,5 %** de la population inscrite dans des écoles de langue française au palier secondaire fréquente maintenant des écoles séparées.

Tableau 17. **Analyse comparative : inscriptions dans les écoles de langue française, séparées ou publiques, Ontario, septembre 1988 et 1989**

Inscriptions de septembre 1988				
Palier élémentaire	écoles séparées	**90, 5 %**	écoles publiques	**9, 4 %**
Palier secondaire	écoles séparées	**35, 8 %**	écoles publiques	**64, 2 %**
Inscriptions de septembre 1988 appliquées à la situation scolaire de septembre 1989				
Palier élémentaire	écoles séparées	**90, 5 %**	écoles publiques	**9, 4 %**
Palier secondaire	écoles séparées	**62, 5 %**	écoles publiques	**37, 5 %**

Source: Ministère de l'Éducation de l'Ontario, compilation à partir des *Rapports de septembre 1988.*

Répartition de la population scolaire par région

La répartition régionale des inscriptions dans des écoles ou modules de langue française est à l'image de la répartition de la population francophone de la province. Les régions à forte population francophone comptent de nombreuses écoles de langue française; l'inverse est également évident dans les tableaux suivants. Les régions représentées sont celles utilisées par le ministère de l'Éducation.

Tableau 18. Répartition régionale des inscriptions au palier secondaire, 1988-1989 écoles secondaires de langue française et modules français des écoles mixtes

Région	inscriptions 9e—13e	Pourcentage d'inscriptions par région 9e—13e
Centre	2 229	08, 7 %
Est	11 359	44, 7 %
Centre-Nord	4 625	18, 2 %
Nord-Est	5 643	22, 2 %
Nord-Ouest	213	00, 8 %
Ouest	1 294	05, 1 %
Total	25 363	99, 7 %

Source : Ministère de l'Éducation de l'Ontario compilation à partir des *Rapports de septembre 1988.*

On voit que les régions de l'Est, du Nord-Est et du Centre-Nord sont celles où l'on retrouve le plus d'inscriptions dans des modules de langue française. Et ce sont précisément les régions à plus forte population francophone.

Bilan

Les structures scolaires, le financement des écoles séparées jusqu'à la fin du palier secondaire, la création de conseils scolaires homogènes de langue française sont autant d'éléments qui continuent à influencer la répartition des élèves de langue française dans la province : il s'agit de pistes qu'il faudrait continuer de suivre. Les choix de programme, les intentions quant aux études postsecondaires et la question de l'abanon scolaire sont des questions importantes pour une étude ultérieure.

iii. Les activités scolaires au palier collégial

Les données sur les inscriptions collégiales en septembre 1988 indiquent un total de 3 350 étudiants et étudiantes franco-ontariens de tous les groupes d'âge et dans tous les programmes [46]. (On relève la langue maternelle sur les formulaires de demande d'admission au collège). Cela représente 3,8 % de la population inscrite au palier collégial.

La représentation de personnes qui se déclarent de langue maternelle française au palier collégial est d'envergure semblable à la population dans les écoles secondaires de langue française. Il s'agit d'une coïncidence mathématique intéressante : on sait qu'un nombre indéterminé d'élèves de langue française font leurs études secondaires dans des écoles de langue anglaise; et on sait que certains étudiants et étudiantes de langue maternelle française n'indiquent pas leur langue maternelle lors de leur demande d'admission au collège.

De ce groupe de 3 350 étudiants, environ 18 % (592) ont plus de 24 ans; pour le groupe des 18 à 24 ans, on dénombre donc **2 758** étudiants de langue française.

Domaines d'études

Les domaines d'études où l'on retrouve la population franco-ontarienne sont les mêmes (à 2 % près) que les domaines choisis par les anglophones.

Tableau 19. [47] **Domaines d'études choisis au palier collégial : francophones et anglophones, 18 ans et plus, 1988**

Langue maternelle	Technologie	Commerce	Arts appliqués	Santé
Français	604 (18, 0 %)	1 118 (33, 4 %)	1 090 (32, 7 %)	534 (15 %)
Anglais	15 263 (19, 8%)	26 985 (35, 0 %)	23 576 (30, 5 %)	11 362 (14, 7 %)

Source : Ministère des Collèges et Universités de l'Ontario, Banque de données des collèges de l'Ontario, septembre 1988.

La répartition des inscriptions par groupe d'âge est également semblable chez les deux groupes linguistiques, à l'exception du groupe des 18-19 ans.

Tableau 20. **Inscriptions par groupes d'âge dans les collèges : francophones et anglophones, 1988**

Langue maternelle	18-19	20-21	22-24	>24
français	1 403 (41, 9 %)	915 (27, 3 %)	440 (13, 1 %)	592 (17, 7 %)
anglais	26 418 (34, 2 %)	23 896 (31, 0 %)	12 908 (16, 7 %)	13 964 (18, 1 %)

Source : Ministère des Collèges et Universités de l'Ontario, Banque de données des collèges de l'Ontario, septembre 1988.

On constate que 82 % des effectifs des deux groupes linguistiques dans les collèges ont de 18 à 24 ans. Les données reflètent une plus forte tendance chez les francophones à se diriger directement vers des études collégiales après la 12e année, alors que les anglophones tendent à faire une 13e année avant d'entamer des études postsecondaires. Pour le groupe des 18-19 ans, on retrouve seulement 34,2 % de la population de langue maternelle *anglaise*, une baisse de 7,1 % par rapport aux Franco-Ontariens, hommes et femmes, du même âge.

On note aussi chez les anglophones une plus forte fréquentation parmi les 22 à 24 ans. Il s'agit peut-être d'une tendance à faire d'abord des études universitaires et à poursuivre par la suite des études collégiales, ou bien d'une plus forte tendance que parmi les francophones à se diriger d'abord vers le marché du travail pour choisir ensuite une formation collégiale.

Au carrefour de l'âge et des domaines d'études, la répartition des inscriptions est uniforme, bien qu'on note une plus forte proportion d'inscriptions chez les étudiants et étudiantes de plus de 24 ans dans les programmes de santé. (Ce phénomène se retrouve également chez les anglophones inscrits dans des programmes reliés à la santé.)

Tableau 21. **Domaines d'études, population franco-ontarienne des collèges de l'Ontario, 1988**

Groupe d'âge	Technologie	Commerce	Arts appliqués	Santé	Total : âge
18-19	41,9 % *	44,8 %	44,4 %	30,5 %	41,9 %
20-21	30,8 %	27,7 %	24,5 %	28,3 %	27,3 %
22-24	13,7 %	11,1 %	12,8 %	17,4 %	13,1 %
plus de 24	13,6 %	16,4 %	18,3 %	23,8 %	17,7 %
Total : domaine	18,0 %	33,4 %	32,7 %	15,9 %	100 %

Source : Ministère des Collèges et Universités de l'Ontario, Banque des données des collèges de l'Ontario, septembre 1988.

* Cette donnée signifie que de tous les étudiants et étudiantes inscrits dans les domaines reliés à la technologie, 41,9 % ont 18 ou 19 ans. De tout les éltudiants et étudiantes inscrits dans un collège, 18,0 % poursuivent des études en technologies.

Programmes et cours de langue française dans les collèges

Il n'est peut-être pas surprenant de noter que 85,5 % de la population franco-ontarienne inscrite au palier collégial fréquentent des collèges où on offre au moins quelques cours en français. Dans la province, on retrouve sept de ces collèges : Algonquin, Cambrian, Canadore, Northern, Saint-Laurent, Niagara, et Saint-Clair.

On s'attendrait à ce que les collèges qui offrent les plus vastes gammes de programmes en français attirent des proportions importantes d'étudiantes et d'étudiants franco-ontariens, et c'est bien le cas. Le collège Algonquin reçoit 38,1 % des inscriptions franco-ontariennes, et c'est dans ce collège qu'on offre plus de cinq programmes au complet en français, programmes répartis dans les quatre domaines suivants : arts appliqués, commerce, santé et technologie. (À partir de septembre 1990, ces cours et programmes seront transférés au nouveau collège homogène francophone : la Cité collégiale). Le Collège Cambrian à Sudbury regroupe 21,6 % des étudiantes et étudiants franco-ontariens au palier collégial, et on y retrouve plus de cinq programmes dans lesquels au moins la moitié des cours sont offerts en français; ces programmes sont également répartis dans les quatre grands domaines d'études.

Le tableau 22 indique les taux de fréquentation parmi la population franco-ontarienne aux collèges offrant des cours en français. Il s'agit de 85,5 % de toute la population franco-ontarienne au palier collégial; 14,5% des personnes qui se désignent de langue maternelle française fréquentent des établissements où aucun cours en français n'est disponible. Dans le tableau, on retrouve également un somaire de l'envergure des programmes disponibles dans ces collèges offrant une formation en français.

Tableau 22. **Répartition de l'effectif franco-ontarien dans les collèges offrant des cours ou des programmes en français**

Collège	% effectif franco-ontarien	Description des programmes ou des cours offerts entièrement en français
Algonquin (Ottawa)	38, 1 %*	Vaste gamme de programmes en français à 100 %, dont plus de cinq dans chacun des domaines suivants : arts appliqués,commerce, santé et technologie.
Cambrian (Sudbury)	21, 6 %	Vaste gamme de programmes dans lesquels au moins 50 % des cours sont offerts en français : plus de cinq dans chacun des domaines suivants : arts appliqués, commerce, santé et technologie.
Northern (Kapuskasing, Kirkland Lake, South Porcupine)	9, 8 %	Choix moyen de programmes bilingues dans tous les domaines : plus de cinq en commerce et en technologie; moins de cinq en arts appliqués et en santé
Canadore (North Bay)	8, 4 %	Choix moyen de programmes bilingues dans tous les programmes, sauf les arts appliqués où il n'y en a aucun : plus de cinq en commerce; moins de cinq en santé et en technologie.
Saint-Laurent (Brockville, Cornwall, Kingston)	5, 7 %	Choix restreint de programmes bilingues dans tous lesdomaines sauf la technologie où il n'y en a pas moins de cinq programmes bilingues dans chacun des domaines suivants : arts appliqués, commerce et santé.
Niagara (Welland)	1, 0 %	Choix restreint de programmes bilingues dans tous les domaines à l'exception de la technologie; moins de cinq programmes bilingues en arts appliqués, en commerce et en santé
Saint-Clair (Windsor)	moins de 1, 0 %	Choix restreint de cours en français : le seul domaine représenté est le commerce où 10 % des cours sont offerts en français

Sources : Ministère des Collèges et Universités de l'Ontario. *Tour d'horizon : Guide de l'éducation postsecondaire en Ontario*, 1990-1991; Banque de données des collèges de l'Ontario (Toronto, le ministère, 1988).

* Cette donnée signifie que 38, 1 % de toutes les inscriptions franco-ontariennes au palier collégial se font au Collège Algonquin.

Le Tableau 22 suggère que les étudiantes et les étudiants franco-ontariens tendent à choisir les collèges qui offrent un enseignement en français. Comme ces collèges sont pour la plupart dans des régions désignées, régions qui ont une population de langue française importante, les habitants et habitantes de ces régions ont souvent la possibilité de poursuivre leurs études sans quitter leur comté d'origine.

Mobilité de la population franco-ontarienne au palier collégial

La majorité des étudiants et des étudiantes, tant de langue française que de langue anglaise, choisissent des collèges dans leur comté d'origine. Ce phénomène se répète presque partout, sauf peut-être dans le Nord-Ouest où la population francophone est trop peu nombreuse pour nous permettre de parler de tendance.

Tableau 23. Répartition régionale des inscriptions au palier collégial, population franco-ontarienne, septembre 1988

	Comté d'origine de la population étudiante			
Région du collège	**même que le collège**	**comté contigu**	**autre**	**% par région (N)**
Centre	52, 1 %	14, 3 %	33, 6 %	12, 8 % (428)
Est	61, 3 %	22, 5 %	16, 2 %	43, 9 % (1 469)
Centre-Nord	68, 6 %	28, 0 %	3, 4 %	23, 6 % (790)
Nord-Est	80, 3 %	6, 3 %	13, 5 %	18, 1 % (608)
Nord-Ouest	46, 2 %	46, 2 %	7, 7 %	< 1 % (13)
Ouest	50, 0 %	7, 1 %	42, 9 %	1, 3 % (42)
Total% (inscriptions)	65, 1 % (2 180)	19, 7 % (660)	15, 2 % (510)	100 % (3 350)

Source : Ministère des Collèges et Universités de l'Ontario, Banque de données des collèges de l'Ontario, inscriptions 1988.

Le Tableau 23 indique qu'en moyenne 15 % des personnes inscrites se déplacent considérablement pour faire des études collégiales. (Il s'agit de ceux et de celles qui fréquentent un collège qui n'est situé ni dans leur comté d'origine ni dans un comté contigu). Dans les établissements du Centre, une forte proportion des effectifs franco-ontariens, 33,6 % provient de comtés relativement éloignés. Il s'agit de l'attrait de la métropole, du centre économique de la province. Il est difficile de parler de tendance quand on note la forte proportion de personnes «très mobiles» de l'Ouest : on relève une proportion de 42, 9 %, mais cela ne représente que 18 étudiants.

Le choix de cours en français paraît plus significatif pour les francophones que la situation géographique du collège. Le Collège Algonquin présente un cas intéressant en ce que le nombre de personnes franco-ontariennes représente une plus forte proportion de la population étudiante que dans les autres collèges. De tous les étudiantes et étudiants inscrits, 18,7 % (1 278) sont franco-ontariens.

C'est le collège où l'on retrouve le plus vaste choix de cours et de programmes entièrement en français. L'accessibilité aux cours en français dans le domaine d'études choisi semble être le facteur déterminant dans la mobilité de la population franco-ontarienne : un nombre important de francophones viennent d'autres comtés d'origine, surtout parmi ceux et celles qui sont inscrits en technologies. On en retrouve 47 en provenance de Cochrane et de Nipissing, ce qui représente 18,7 % de la population étudiante du Collège Algonquin dans ce domaine d'études.

Alors que 25 % des effectifs *franco-ontariens* des cours techniques au Collège Algonquin viennent d'un comté qui n'est même pas contigu au comté de leur collège choisi, c'est le cas de moins de 10 % des *autres* étudiants et étudiantes. Ce fait veut souligner le lien entre la plus grande mobilité des étudiantes et étudiants franco-ontariens et l'offre de cours techniques en français.

La Cité collégiale, premier collège de langue française en Ontario, ouvre ses portes en septembre 1990 à Ottawa, avec des pavillons à Hawkesbury et à Cornwall. Le Collège Algonquin deviendra à ce moment-là un établissement unilingue de langue anglaise. Des 1 700 étudiants et étudiantes francophones (franco-ontariens et autres) présentement inscrits au Collège Algonquin, environ 1 000 s'inscriront à la Cité collégiale en septembre 1990. Il sera intéressant de constater dans quelle mesure le nouveau collège attirera des étudiantes et étudiants en

provenance d'autres régions de la province et jusqu'à quel point sa création même encouragera des jeunes à faire des études postsecondaires. On constate déjà une demande accrue, par rapport aux prévisions, de sorte que tous les programmes prévus seront effectivement offerts [48].

iv. Les activités scolaires au palier universitaire

De tous les étudiants et étudiantes inscrits dans les universités ontariennes en automne 1988 — à temps plein ou à temps partiel, au premier cycle ou au niveau post gradué — 10,750 (3,5 %) sont Franco-Ontariens [49]. De ce nombre la grande majorité des étudiants, 74,6 %, font leurs études dans les quatre universités bilingues suivantes de la province: l'Université d'Ottawa; l'Université Laurentienne et son affilié le Collège universitaire de Hearst; le Collège Glendon qui fait partie de l'Université York; et le Collège dominicain de philosophie et de théologie, à Ottawa.

TABLEAU 24. **Proportion d'inscriptions franco-ontariennes dans les universités de l'ontario, septembre 1988**

Université	Pourcentage de toutes les inscriptions à cette université	Pourcentage des inscriptions franco-ontariennes
Université d'Ottawa	23, 9 %*	52, 6 %**
Université Laurentienne	22, 8 %	19, 5 %
Collège Glendon	09, 5 %	01, 5 %
Collège dominicain	43, 9 %	01, 0 %
Toutes les *autres* universités	01, 0 %	25, 4 %

Source : Ministère des Collèges et Universités de l'Ontario, Système d'information statistique sur la clientèle des universités, automne 1988.

* Cette donnée signifie que 23,9% de tous les étudiantes et étudiants ontariens inscrits à l'Université d'Ottawa indiquent le français comme langue maternelle.

** Cette donnée signifie que 52,6% de toute la population étudiante franco-ontarienne au niveau universitaire s'inscrivent à l'Université d'Ottawa.

Parmi les universités unilingues (de langue anglaise), l'Université de Toronto attire le plus grand nombre d'étudiantes et d'étudiants franco-ontariens (2,2 %), plus que certains établissements universitaires bilingues. L'attrait de la métropole et le vaste choix de programmes offerts par la plus grande université de la province expliquent vraisemblablement cet état de choses.

Répartition régionale des inscriptions universitaires

La répartition régionale de la population de langue française dans les universités de la province ressemble sensiblement à celle des écoles secondaires de langue française (tableau 18), mais on note quelques différences intéressantes. Dans le Centre (une région administrative, mais également un grand centre économique qui attire des jeunes de toute origine linguistique), on voit une hausse de 5 % par rapport à la répartition au secondaire. Et dans l'Est, où se trouve l'Université d'Ottawa et un grand nombre de programmes et de cours offerts en français, on note également une hausse d'environ 5 % par rapport à l'école secondaire.

Tableau 25. **Inscriptions à l'université, population ontarienne, langue maternelle française, 1986**
(étudiants et étudiantes qui s'inscrivent pour la première fois)

Région	Inscriptions par région	Pourcentage d'inscriptions par région
Centre	103	13, 1 %
Est	387	49, 2 %
Centre-Nord	140	17, 8 %
Nord-Est	128	16, 3 %
Nord-Ouest	3	00, 3 %
Ouest	24	03, 0 %
Total	785	99, 7%

Source : Denis Carrier. *Choix et performance des jeunes Franco-Ontariens à l'université*, mai 1989.

Domaines d'études

Les choix des disciplines dans lesquelles s'inscrivent les étudiantes et les étudiants franco-ontariens «sont influencés par une variété de facteurs, l'expérience de l'Université d'Ottawa suggérant que la langue d'enseignement influence fortement ces choix lorsque des programmes sont entièrement disponibles en français» [50].

Le Tableau 26 présente les domaines d'études choisis par la vaste majorité de la population franco-ontarienne (87 %) inscrite dans les universités de la province en septembre 1988. De toutes les inscriptions, 46,3 % se regroupent dans les domaines suivants : l'éducation, les sciences sociales, le commerce, la langue et la littérature françaises, et le génie. Environ un quart n'indique pas de domaine particulier ou choisit un programme général, que ce soit en arts ou en sciences. Il s'agit peut-être des étudiants et des étudiantes de première année qui n'ont pas encore choisi de domaine de spécialisation.

Tableau 26. Domaines d'études de la population franco-ontarienne des universités de l'Ontario, 1988

Domaine d'études	Pourcentage des effectifs franco-ontariens
Éducation et domaines reliés	15, 9 %*
Sciences sociales	13, 6 %
Commerce, administration	10, 4 %
Langue et littérature françaises	04, 1 %
Génie (tous genres)	03, 8 %
Sciences pures	02, 8 %
Religion, théologie	02, 2 %
Droit	02, 2 %
Sciences infirmières	01, 5 %
Linguistique et communication	01, 3 %
Musique et beaux-arts	01, 2 %
Médecine	01, 1 %
Mathématiques	01, 1 %
Aucun choix indiqué	15, 4 %
Programme général : arts et/ou sciences	10, 4 %
Total de tous les domaines traités ici :	87,0 %

Source: Ministère des Collèges et Universités de l'Ontario, Système d'information statistique sur la clientèle des universités, automne 1988.

* Sont compris dans ces chiffres les domaines reliés à l'éducation tels que l'administration scolaire, l'éducation physique, etc. Cette donnée indique que 15,9 % de la population franco-ontarienne inscrite à l'université poursuit des études en éducation.

Comme la population franco-ontarienne au palier universitaire représente 3,5 % de toutes les inscriptions, on pourrait s'attendre à retrouver environ 3,5 % de francophones dans tous les domaines d'études si les inscriptions se faisaient *proportionnellement* dans tous les domaines, or, ce n'est pas toujours le cas. Les effectifs franco-ontariens sont supérieurs à 3,5 % dans les domaines suivants : l'éducation, la langue et la littérature françaises, la religion, la linguistique et le droit. Le tableau 27 présente la proportion des étudiants et étudiantes franco-ontariens parmi la population universitaire ontarienne.

Tableau 27. **Représentation proportionnelle des inscriptions franco-ontariennes dans les domaines d'études, septembre 1988**

Domaine d'études	Pourcentage des effectifs franco-ontariens par rapport à *toutes les inscriptions dans ce domaine*
Langue et littérature françaises	12, 3 %*
Religion, théologie	07, 2 %
Éducation et domaines reliés	06, 7 %
Linguistique et communication	06, 2 %
Aucun choix indiqué	05, 2 %
Droit	04, 9 %
Commerce, administration	03, 8 %
Sciences infirmières	03, 7 %
Sciences sociales	02, 7 %
Programme général: arts et/ou sciences	02, 7 %
Génie (tous genres)	02, 4 %
Médecine	02, 3 %
Sciences pures	02, 2 %
Musique et beaux-arts	02, 1 %
Mathématiques	01, 9 %

Source : Ministère des Collèges et Universités de l'Ontario, Système d'information statistique sur la clientèle des universités, automne 1988.

* Cette donnée signifie que de tous ceux et celles qui se spécialisent en langue et littérature françaises à l'université, 12, 3 % mentionnent qu'ils sont de langue maternelle française.

Les domaines reliés aux sciences et technologies, domaines critiques pour le virement socio-économique, sont moins représentés que la langue, l'éducation et les sciences sociales. Il y aurait une préférence pour les disciplines disponibles en français. Or, le *Tour d'horizon* 1990-1991 (ministère des Collèges et Universités) n'indique aucune université où sont offerts des programmes dispensés entièrement en français dans les domaines des sciences et technologies, exception faite des cours de génie au Collège Militaire Royal (Kingston) qui s'offrent à une clientèle étudiante très restreinte.

Comme la disponibilité de cours en français semble influencer le choix des disciplines, la création éventuelle d'une université de langue française devrait changer le profil des domaines choisis présenté dans les tableaux 18 et 19 en ouvrant la porte aux options dans de nouveaux domaines.

On a vu la coïncidence entre la création de cours en français jusqu'à la fin du palier secondaire (suite à l'adoption des lois 140 et 141) et l'augmentation du niveau de scolarité auprès de la population franco-ontarienne (ableaux 9 à 12 ci-dessus). On pourrait s'attendre à retrouver un phénomène semblable avec la création d'établissements postsecondaires en français. Au palier collégial, le mouvement est déjà en branle avec la Cité collégiale qui ouvre ses portes en septembre 1990. Et le ministère des Collèges et Universités a mis sur pied des commissions d'étude pour faire l'analyse des besoins en matière collégiale dans le Nord et dans le Sud de la province [51]. Les tendances scolaires dans la communauté franco-ontarienne seront à redéfinir avec la *réalisation* d'une université de langue française, ce qui fermera la boucle des *droits*, octroyés par les lois 140 et 141, à l'éducation en français du jardin d'enfants à la fin des études universitaires.

POINTS SAILLANTS

- Les idées reçues concernant la scolarisation de la population franco-ontarienne sont à reformuler. L'analyse des données du recensement de 1986 pour la population âgée de 20 à 24 ans indique que les francophones poursuivent des études au postsecondaire dans les mêmes proportions que les anglophones.

- Le cercle vicieux du passé, dans lequel le faible taux de scolarité des parents francophones semblait garantir l'abandon scolaire précoce des enfants, a été rompu suite à la disponibilité de cours de langue française, tant au palier secondaire qu'au niveau collégial ou universitaire.

- Par rapport aux années antérieures, un nombre croissant d'élèves continuent leurs études secondaires en français après avoir terminé le cours primaire dans une école de langue française. Il y a lieu de croire que, suite au financement des écoles séparées jusqu'à la fin de la 13e année depuis 1986, l'offre de cours en français a augmenté. L'offre aurait déterminé l'accroissement du nombre d'élèves qui continuent en français jusqu'à la fin du palier secondaire.

- Le nombre de cours offerts en français continue d'augmenter. On assiste cette année à la création à Ottawa de la Cité collégiale, premier collège de langue française en Ontario. Il est question d'en créer d'autres dans le Nord et dans le Sud. On parle également de la création éventuelle d'une université de langue française.

- Si un cercle vicieux persiste, il est prééminent dans le jeu entre l'offre et la demande au postsecondaire. L'analyse des inscriptions dans les collèges et universités montre une tendance claire : les étudiants et les étudiantes francophones choisissent le plus souvent les domaines où sont offerts des cours en français. C'est ainsi que l'offre crée la demande, et que les cours offerts en français déterminent les domaines de choix de la population franco-ontarienne.

- On retrouve environ de 25 400 élèves dans les écoles secondaires de langue française. Il y a lieu de *poursuivre* les initiatives déjà prises pour rejoindre un nombre important de jeunes francophones par les séries scolaires. Pour se voir décerner un diplôme d'études secondaires, les élèves doivent accumuler un minimum de cinq crédits, à raison de 110 heures d'études par crédit, dans des cours de langue maternelle. Ce sont peut-être les cours de français langue maternelle qui permettraient un contact soutenu entre cette population et La Chaîne .

  Des émissions s'adressant à divers sujets d'intérêt social, culturel, personnel ou littéraire, mais se prêtant à une exploitation polyvalente (discussion; composition; simulation; révision grammaticale) seraient pertinentes. Leur but serait d'offrir un complément aux programmes scolaires tout en créant un soutien tant linguistique que socio-culturel à la population du palier secondaire.

- Avec la mise sur pied de la Cité collégiale, La Chaîne pourra faire une contribution importante au palier postsecondaire. Cela comprendrait la production d'émissions reliées à des cours précis, lesquels auraient été déterminés conjointement par La Chaîne et le collège. Les émissions se prêteraient également à une exploitation par d'autres établissements.

  De pair avec les téléconférences, ces émissions viendraient renforcer les notions abstraites et faciliteraient les discussions lors d'ateliers faisant partie d'un programme de formation à distance.

  La scolarisation de la jeune population franco-ontarienne est à la hausse, et les implications pour La Chaîne sont multiples et de taille.

VII.

LE TEMPS DES «MONTAGNES RUSSES»

«Le temps de l'adolescence est hachée de joies immenses et de peines aussi soudaines que passagères ... l'adolescent souffre et jouit au-dessus du niveau continu d'humeur : il connaît une humeur oscillant sans cesse entre la dépression et l'exaltation»
— Françoise Dolto

Lors de discussions avec différents groupes de jeunes, une même image est souvent réapparue : celle de l'avalanche. Les adolescentes et adolescents francophones indiquaient qu'un beau matin ils se sont réveillés et ont senti tout à coup que tous les problèmes du monde leur étaient tombés sur la tête. Ils se sentent assaillis de toutes parts, partout où ils vont : la drogue, l'alcool, les questions environnementales, la guerre, les catastrophes nucléaires, la peur de la mort. Quand ils pensent au fait que bientôt ils seront des adultes et qu'ils devront être responsables — ce qu'ils appellent «les difficultés de vieillir» — tout cela les inquiète. Ils trouvent que les adultes s'attendent à beaucoup trop d'eux.

Les pressions accrues qui s'exercent à l'adolescence proviennent de sources diverses (l'école, les examens, les parents, les amis, la recherche d'un emploi) et les amènent souvent à être déprimés parce qu'elles et ils ne savent pas comment faire face à ce torrent de problèmes. Les querelles entre «blonde» et «chum» peuvent également être une source importante de déception.

D'autres sources de préoccupations sont beaucoup plus terre-à-terre, comme l'apparence, la popularité à l'école, l'obtention du permis de conduire. Ainsi, une partie importante des jeunes travaillent à temps partiel. L'argent et les biens matériels obtenus jouent un rôle important au niveau du statut qu'une ou un jeune obtient au sein du groupe.

Cependant, il demeure que les jeunes ont un nombre important de décisions à prendre. Les jeunes vivent ces moments de décision d'une manière très intense, qui occasionne des hauts et des bas extrêmes au

niveau des émotions qu'elles et ils vivent. Selon les dirigeantes et dirigeants de la Fédération des élèves du secondaire franco-ontarien (FESFO), on assiste à une crise de valeurs qui se traduit par un sentiment d'incapacité de «trouver sa place» dans la vie. De plus, la recherche des sensations fortes, combinée au nombre accru de pressions, amène les jeunes à vivre constamment entre le désespoir et l'insouciance de la joie de vivre.

Cette section explore le quotidien des adolescentes et des adolescents, tous ces aspects de leur vie qui amènent les jeunes à connaître des moments d'exaltation intense et des périodes d'anxiété profonde : l'amitié, les loisirs, les études, les problèmes de toxicomanie, le suicide, la sexualité et l'aventure amoureuse.

i. La centralité de l'amitié

L'importance de l'amitié chez les adolescentes et les adolescents ne devrait pas être sous-estimée. L'interprétation de leurs expériences personnelles et les valeurs qu'ils adoptent proviennent souvent de discussions entre amis et amies. C'est au sein du groupe que les adolescentes et les adolescents développent un sens d'appartenance, qu'ils se sentent valorisés. En fait, cette importance qui est donnée à l'amitié reflète le besoin de s'identifier à un groupe. Elle reflète également une recherche d'autonomie vis-à-vis des parents, le désir d'être écouté, compris et apprécié à l'extérieur de la famille. De plus, l'appartenance à un groupe fournit une certaine philosophie existentielle et non pas seulement des habitudes vestimentaires et une prédilection pour certains genres de musique [52]. Le besoin de se conformer au groupe est plus intense chez les jeunes adolescentes et adolescents et tend à diminuer à mesure qu'ils vieillissent. On retrouve deux types de groupe : la «clique», caractérisée par la conversation et la communication, et la «bande», qui s'intéresse davantage aux activités sociales organisées. Ce qui distingue surtout la bande, c'est qu'elle offre aux adolescentes et adolescents la possibilité d'une transition entre des activités sociales entre camarades du même sexe et des activités sociales avec des personnes du sexe opposé [53].

Pour les jeunes Canadiennes et Canadiens de 15 à 24 ans, l'amitié et la musique sont en tête de liste comme sources de plaisir. *Les jeunes préfèrent passer une soirée avec leurs amis et amies que de rester seuls. Elles et ils préfèrent passer leur temps à écouter de la musique qu'à*

participer à un groupe structuré dirigé par des adultes. Les institutions dirigées par des adultes, notamment l'école, les regroupements de jeunes et les organisations religieuses, sont tout à fait au bas de leur liste de préférences.

Tableau 28. Pourcentage des jeunes de 15 à 24 ans ayant indiqué «énormément» ou «passablement» aux sources de plaisir suivantes, CANADA, 1988

	%		%
Amitié	93	Travail	42
Musique	88	S'asseoir et réfléchir	42
Votre mère	68	Rester seul	39
Votre amie/ami	65	Votre (vos) frère(s)	39
Stéréo	61	Votre (vos) grand-parent(s)	38
Votre père	59	Votre (vos) sœur(s)	37
Sortir avec quelqu'un	57	Ville/Collectivité de résidence	37
Télévision	55	École	35
Sports	53	Votre voiture	28
Lecture	43	Groupe(s) de jeunes	28
Animaux de maison	42	Groupe(s) religieux	15

Source : La Fondation canadienne de la jeunesse. *La Jeunesse du Canada «tout à fait contemporaine» : un sondage exhaustif des 15 à 24 ans.* (Ottawa, ministère d'État à la jeunesse, 1988).

Tableau 29. Nombre d'heures par semaine passées avec leurs amis par les élèves du secondaire, ONTARIO, 1986

Heures par semaine	0	1-2	3-4	5-9	10-14	15-19	20-24	25-34	35+
	%	%	%	%	%	%	%	%	%
Filles	5,3	8,9	10,2	26,4	20,3	8,1	9,0	5,3	6,6
Garçons	5,3	9,7	9,4	24,0	21,2	8,3	9,3	5,9	7,0

Source : A.J.C. King. *The Adolescent Experience* (Toronto, The Research Committee of the Ontario Secondary School Teachers' Federation,1986) p. 93.

Pour les filles, les liens d'amitié ont une place privilégiée et les amies sont plus souvent leurs confidentes que les membres de leur famille. Cette tendance est moins marquée chez les garçons, quoiqu'elle augmente à mesure que ces derniers vieillissent.

Tableau 30. Pourcentage des élèves du secondaire qui sont d'accord avec les énoncés suivants portant sur la centralité de l'amitié, ONTARIO, 1986

	Filles %	Garçons %
Quand j'ai une décision importante à prendre, j'en parle avec mes amis.	68	48
Ce que mes amis pensent de moi est très important.	82	75
Je parle de mes problèmes avec mes amis.	79	57
Mes amis me consultent souvent pour que je les aide à résoudre leurs problèmes.	85	59
J'ai beaucoup d'amis.	88	86
Quand j'ai un problème, je le garde pour moi.	52	36

Source : A.J.C. King *The Adolescent Experience* (Toronto, The Research Committee of the Ontario Secondary School Teachers' Federation,1986) p. 93.

ii. Les loisirs des jeunes

Les activités de loisir qui intéressent les jeunes sont celles qui leur apportent une certaine fierté personnelle, un sens des responsabilités, un sens de liberté (conduire une voiture, chanter, faire des sports). Comme on s'en doute, rencontrer des amies et amis est également très important. Ce sont à eux que les jeunes peuvent parler de leurs problèmes sans crainte d'être jugés selon les normes du monde des adultes. S'amuser en groupe est donc une source importante de plaisir recherchée par les jeunes durant leur temps libre. *La participation des jeunes aux activités extra-scolaires offertes dans l'enceinte de l'école est également importante.* En fait, 60 % des filles et 65 % des garçons participent à au moins une activité.

Tableau 31. Participation des élèves du secondaire aux activités extra-scolaires dans l'enceinte de l'école, ONTARIO, 1986

	% des filles qui participent	% des garçons qui participent
Activités sportives à l'école	37	47
Compétitions sportives entre écoles	47	46
Clubs	35	29
Conseil étudiant	8	5
Au moins une de ces activités	60	65

Source : A.J.C. King. *The Adolescent Experience* (Toronto, The Research Committee of the Ontario Secondary School Teachers' Federation, 1986) p. 73.

Une des sources importantes de différences entre les taux de participation des élèves aux activités offertes à l'école se situe au niveau de leur année d'études. Ainsi, les élèves de 13e sont plus souvent impliqués dans les clubs et le conseil étudiant, tandis que les élèves de 9e apprécient davantage les activités sportives. Il y a un déclin important de l'intérêt pour les sports entre la 9e et la 12e année. Également à noter, ce déclin ne s'accompagne pas d'un intérêt croissant pour des activités semblables à l'extérieur de l'école. En fait, *à mesure que les jeunes vieillissent, leur participation à des activités structurées diminue* [54].

Une étude de besoins des jeunes de 11 à 18 ans durant leur temps libre à été réalisée par Jeunesse en Mouvement pour la région de Prescott-Russell [55]. Il est à noter que 98 % des jeunes qui ont participé au sondage étudiaient à temps plein et 46 % travaillaient à temps partiel. Ceci explique la distribution de leur temps libre : elles et ils sont surtout disponibles le samedi soir et le dimanche durant la journée et la soirée. Lorsqu'on leur a demandé comment elles et ils occupaient leur temps libre, les résultats suivants ont été obtenus : sortir entre amis (78 %), écouter de la musique (78 %), regarder la télévision (75 %), pratiquer des activités sportives (60 %), lire des magazines (40 %) et faire du ménage (25 %). Pour ce qui est des nouveaux passe-temps que les jeunes aimeraient entreprendre, la photographie et l'informatique sont de loin les plus convoités par l'ensemble des jeunes. Les jeunes filles (53 % d'entre elles) apprécieraient participer à des sessions d'esthétique.

Jeunesse en Mouvement s'est également informé de l'intérêt des jeunes pour certaines activités pouvant être offertes dans un centre ou une maison des jeunes. Les adolescentes et les adolescents indiquent les intérêts suivants : ils aiment surtout les activités de groupe (93 %) telles qu'un concours de «lipsinc» (36 %), des leçons d'arts martiaux (36 %), des présentations de films (34 %), une course au trésor (34 %), des sessions de poids et haltères (32 %), la danse aérobique (31 %), une ligue d'improvisation (30 %). Chez les 13 à 15 ans, leur premier choix (pour 41 % des jeunes) est de monter une pièce de théâtre et de la présenter. Chez les 16 à 18 ans, la danse aérobique prime avec 44 %. Au plan des sorties à l'extérieur, ce qui les intéresse, c'est d'aller faire du ski alpin 80 %), d'aller à la Ronde à Montréal (78 %), d'aller aux glissades d'eau (74 %), de participer à un camp de plein air (59 %). Seulement 32 % des jeunes aimeraient aller voir un spectacle (théâtre, monologue, spectacle de chansonnier). À noter, 78 % des jeunes aimeraient participer à des échanges avec d'autres regroupements de jeunes. Près de 70 % des jeunes aimerait assister à des soirées de discussion sur des sujets d'actualité. Cependant, on remarque que plus les jeunes vieillissent,

moins elles et ils aiment participer à ce genre de soirées. Ce sont surtout les jeunes de 11 à 12 ans (84 %) et ceux de 13 à 15 ans (76 %) qui recherchent cette forme d'échange d'information.

Pour toutes les activités, l'âge est un facteur clé. Les plus jeunes, 11 et 12 ans, préfèrent participer à des activités qui n'incluent pas les plus de 15 ans. Un jeune sur trois des 13 à 15 ans préfère participer au sein d'un groupe qui réunit les 13 à 18 ans, tandis que 25 % souhaitent être avec les 11 à 15 ans. La majorité des 16 à 18 ans (74 % d'entre eux) ne veulent aucun jeune de moins de 13 ans dans leurs activités. L'animosité entre certains groupes d'âge est très marquée.

iii. Les attitudes face à l'école

La conviction que de bonnes études sont l'une des nécessités de l'existence est fermement ancrée dans l'esprit des jeunes. Les jeunes aspirent à dépasser le niveau de scolarité de leurs parents. Cependant, les attitudes des élèves à l'égard de l'expérience scolaire sont loin d'être enthousiastes. Plusieurs études ont d'ailleurs indiqué que les peurs des adolescentes et des adolescents tendent à se concentrer sur des préoccupations scolaires [56].

Tableau 32. Attitudes des 15 à 24 ans à l'égard de la fréquentation scolaire selon le niveau de scolarité, CANADA — % qui ont indiqué «passablement» ou «énormément»

	Palier secondaire %	Palier collégial %	Palier universitaire %
Aimez-vous aller en classe ?	23	36	43
Vos cours sont-ils intéressants ?	23	39	43
Votre travail scolaire est-il significatif et important ?	32	59	54
Ce que vous apprenez va-t-il vous aider plus tard dans la vie ?	41	56	48

Source : La Fondation canadienne de la jeunesse. *La Jeunesse du Canada «tout à fait contemporaine» : un sondage exhaustif des 15 à 24 ans* (Ottawa, ministère d'État à la jeunesse, 1988).

L'école semble être une grande préoccupation, surtout pour celles et ceux en 11e, 12e et 13e année. On parle des difficultés à organiser son temps et à savoir ce à quoi les enseignantes et les enseignants s'attendent

lorsqu'ils donnent des travaux scolaires à faire. Les projets restent vagues, pas vraiment intéressants. Les jeunes veulent avoir une relation plus amicale et plus ouverte avec leurs enseignantes et leurs enseignants. En général, les membres du personnel enseignant qui participent à plusieurs activités extra-scolaires avec les jeunes sont très bien vus. Il semble que le "generation gap" se fasse sentir à l'école. Les jeunes laissent entendre que le personnel enseignant est peu sensibilisé aux problèmes et réalités de la jeunesse contemporaine et que ses membres ne réussissent pas toujours à se ressourcer de manière telle que les cours qu'elles et ils offrent intéressent les jeunes. Il est vrai que les enseignantes et les enseignants se sentent un peu dépassés face à cette situation : comme le soulignait une enseignante de l'Est ontarien, elles et ils sont en concurrence avec la télévision [57].

Les jeunes disent qu'on leur explique très rarement pourquoi ils doivent étudier certaines matières. Tout ce qu'on leur dit, c'est que c'est obligatoire pour obtenir un diplôme. Le lien entre ce qui est étudié et les choix de carrière n'est pas très clair. La relation élève-enseignante/enseignant y est pour beaucoup dans le fait que les jeunes décrochent. Au niveau des matières étudiées au secondaire, les jeunes trouvent que les sujets ne sont pas assez divers et que l'approche adoptée par le personnel enseignant n'est pas assez dynamique. Elles et ils envisagent leurs études universitaires avec plus d'enthousiasme car le domaine d'études qu'ils choisiront correspondra beaucoup plus à leurs aspirations personnelles. À ce niveau, leurs motivations sont plus prononcées [58].

Pour beaucoup de jeunes, l'école paraît isolée du reste de la société. En fait, les jeunes trouvent que l'école considère tout d'un point de vue théorique mais très peu d'un point de vue pratique (par exemple, la drogue). À l'extérieur de l'école, elles et ils se font solliciter de toutes parts et font face à des situations auxquelles ils sont mal préparés. Les jeunes trouvent également qu'ils ne sont pas amenés à développer un sens d'autonomie assez profond [59].

Avoir confiance en soi et en ses possibilités personnelles a été identifié par plusieurs expertes et experts comme étant un élément important du développement sain des jeunes. Selon l'étude de King (1986), les élèves qui ont une faible estime de soi et peu de confiance en elles-mêmes et eux-mêmes ont plus tendance a être victimes de l'influence des groupes. Plusieurs facteurs ont un impact sur l'estime de soi. Dans le contexte scolaire, l'estime de soi semble être relié, non pas aux résultats scolaires, mais plutôt aux attentes de la et du jeune et à sa perception du niveau de

difficulté auquel elle et il fait face comparativement à ce qu'elle et il croit pouvoir faire. La majorité des élèves semblent vouloir acquérir des compétences et assumer des rôles de leadership dans leur école. Elles et ils aspirent à amener les autres élèves à adopter les idées qu'elles et ils proposent [60].

iv. La toxicomanie chez les jeunes

Plusieurs spécialistes suggèrent que l'usage des drogues et de l'alcool chez les jeunes est un problème de plus en plus sérieux. Un tel usage n'est pas un phénomène nouveau, mais la nature de cet usage aurait changé :

> Aujourd'hui, on est en état d'ébriété tous les samedis soir. Il faudrait comprendre de quoi est symbolique l'avidité de boisson, l'envie de drogue. Tous les moyens artificiels de la jouissance sont venus du fait que la satisfaction matérielle des besoins s'est trouvée facilitée par la civilisation et la technologie. Les gens ne savent plus quoi faire de leur désir, alors ils le transforment en besoin de quelque chose de répétitif qui les occupe à ne rien faire, qui les occupe avec des représentations mentales [61].

Cependant, une enquête menée récemment par la Fondation de la recherche sur la toxicomanie a noté une importante diminution annuelle des taux de consommation chez les élèves ontariens : entre 1977 et 1987, l'usage de l'alcool est passé de 76 % à 68 %; l'usage du tabac, de 30 % à 24 %; et l'usage du cannabis, de 25 % à 16 % [62]. Les différences dans les taux d'usage de la drogue entre les élèves franco-ontariens et les élèves non francophones n'ont cependant pas fait l'objet d'études approfondies. L'étude la plus récente a été réalisée par Anglin, Canale et Adalf (1989) et se sert de données de 1983 parmi les élèves ontariens de 7e, 9e , 11e et 13e année. L'âge moyen était de 15 ans.

L'étude menée a indiqué les résultats suivants :

- Certains facteurs démographiques, tels que l'âge et le sexe, se sont révélés significatifs quant au taux de consommation de certaines drogues. Ainsi, les élèves plus âgés font un plus grand usage de l'alcool et du tabac, tandis que les élèves du sexe masculin font un plus grand usage du cannabis et des autres drogues illicites. Ces facteurs se sont révélés plus significatifs que les facteurs culturels (ascendance française et la langue le plus souvent parlée à la maison) quant à l'utilisation de toutes les drogues sauf le cannabis.

- L'ascendance française augmente de façon significative la probabilité de l'usage du cannabis, indépendamment du sexe et de la langue des répondantes ou répondants [63].

La recherche menée par King indique que l'usage de la drogue et de l'alcool est souvent relié à l'appartenance des jeunes à un groupe particulier au sein de l'école. Celles et ceux qui en font une utilisation démesurée appartiennent à une «sous-culture» dont les normes diffèrent de la culture de la majorité des élèves.

Tableau 33. Pourcentage d'élèves du secondaire qui sont d' accord avec les énoncés suivants, ONTARIO, 1986

	Filles	Garçons
	%	%
Fumer du « pot » fait partie d'une vie sociale normale.	8	15
La plupart de mes amis ont essayé de la drogue.	43	49
La plupart de mes amis boivent de l'alcool.	60	66
Ceux qui prennent de la drogue ne peuvent pas être mes amis.	21	26
Je vais à beaucoup de «parties».	47	50

Source : A.J.C. King. *The Adolescent Experience* (Toronto, The Research Committee of the Ontario Secondary School Teachers' Federation, 1986) p. 24.

L'efficacité de mesures cherchant à éduquer les jeunes sur les effets néfastes des drogues, de l'alcool et du tabagisme, et d'en prévenir l'usage fait l'objet de nombreuses polémiques. La Fondation de la recherche sur la toxicomanie hésite à expliquer la baisse des taux d'usage chez les jeunes Ontariennes et Ontariens par les succès de l'éducation préventive dans les écoles.

Selon Françoise Dolto,

> L'adolescence offre un terrain particulièrement exposé : l'anxiété, l'inconfort physique qui caractérisent cet âge, le côté rituel et magique de l'utilisation des drogues, la pression sociale des groupes d'adolescent(e)s, la recherche d'une identité... autant de facteurs qui contribuent à inciter l'adolescent(e) à expérimenter la drogue. Il faut cependant distinguer les adolescent(e) qui se droguent par «curiosité» et dont la pratique n'est qu'épisodique, et ceux qui utilisent les drogues d'une manière quotidienne sans pouvoir s'en passer. Pour ceux-ci l'utilisation de la drogue peut les amener — pour des raisons financières la plupart du temps — à la violence, l'abandon scolaire, la prostitution et la vente de drogue [64].

En Ontario francophone, la gravité des problèmes de l'usage des drogues et de l'alcool semble reliée à la situation géographique des jeunes. Dans

les villes éloignées des grands centres urbains, il y a moins de loisirs disponibles et les jeunes sont en peine de trouver quelque chose à faire. De plus, il y a très peu de centres de désintoxication qui peuvent accepter des jeunes francophones et les traiter dans leur langue maternelle. Les centres pour les soins de santé mentale et les centres de crises sont mal vus par les jeunes : les fréquenter signifie qu'on a un problème sérieux, qu'on est «débile» [65].

Selon Pierre Girouard, psychiatre franco-ontarien, les francophones se trompent quand elles et ils disent pouvoir obtenir en anglais les soins de santé mentale qui leur conviennent, même si elles et ils croient bien maîtriser cette langue. Dans les modèles scientifiques, la langue n'est qu'un seul facteur parmi les nombreuses composantes culturelles qui forment la personnalité d'un individu. De nombreux autres facteurs, tels que la manière de percevoir le temps et l'espace, la vision de l'autorité et le système de valeurs, distinguent le francophone de l'anglophone. Le langage de l'émotivité, voire les symboles fondamentaux dont toute la langue est issue, diffèrent également. Dans ces conditions, la communication profonde nécessaire au processus thérapeutique est impossible. Cette situation est d'autant plus alarmante que, selon M. Girouard, «les conditions de vie faites aux francophones en Ontario les rendent encore plus susceptibles de développer des problèmes d'ordre psychologique. [...] Un test utilisé pour identifier les facteurs de stress émotif, appliqué aux francophones sudburois, a donné un indice plus élevé encore que celui des ghettos noirs de Chicago» [66].

v. Le suicide

Quels que soient les pays, on note une forte progression du taux de suicide chez les jeunes. Le taux de suicide chez les 15 à 24 ans au Canada a connu une hausse de plus de 300 % depuis 1986, totalisant en moyenne 700 cas de suicide par année au cours des trois dernières années. Encore plus inquiétant, pour chaque cas de suicide rapporté, on compte 100 tentatives. Dans la ville de Dundas, en Ontario, 550 questionnaires furent distribués à des élèves du palier secondaire pour évaluer leurs besoins dans le domaine de la santé. Un total de 139 élèves ont exprimé le désir de consulter une conseillère ou un conseiller au sujet du suicide [67].

Au Canada, comme ailleurs, la proportion des suicides chez les garçons est plus forte que chez les filles. Pour l'année 1985, le taux de suicide était de 2,0 personnes par 100 000 chez les filles de 15 à 19 ans et de 5,3 personnes par 100 000 chez les filles de 20 à 24 ans. Pour les garçons, le taux de suicide chez les 15 à 19 ans était de 14,7 personnes par 100 000 et de 24,7 personnes par 100 000 chez les 20 à 24 ans [68]. De tous les décès chez les filles, 5,5 % étaient des cas de suicide chez les 15 à 19 ans, et 11,2 % chez les 20 à 24 ans. De tous les décès chez les garçons, 10,6 % étaient des cas de suicide chez les 15 à 19 ans et 13,5 % chez les 20 à 24 ans [69]. En fait, le suicide est la deuxième cause de décès chez les jeunes de 15 à 24 ans, dépassé seulement par les décès causés par des accidents.

Les causes de l'augmentation du taux de suicide chez les jeunes ne sont pas claires. Une partie de cette hausse s'explique par le fait que les cas de suicide sont de plus en plus signalés et présentés aux autorités comme tels. D'autres suggèrent que cette augmentation est due à une accélération dans la séquence et la synchronisation des événements de la vie, laissant les adolescentes et adolescents confus et désemparés. Avec le déclin des valeurs religieuses et la menace d'une guerre nucléaire, l'attrait des valeurs existentialistes et la remise en question de la signification de la vie deviennent plus présents. Les jeunes vivent «ici et maintenant» et trouvent difficile de concevoir qu'une crise ne soit que temporaire [70].

Les causes de suicide chez les jeunes peuvent être regroupées en cinq catégories :

1. **Une perte**

   - La perte d'un être aimé à la suite d'un décès, d'une séparation ou d'un divorce.
   - La fin d'une relation amoureuse.
   - Une défaite personnelle, par exemple, à l'école, dans une activité sportive, au travail.
   - Une maladie ou un handicap.
   - L'absence d'appui de la part des autres.
   - Une faible estime de soi.
   - Une perte matérielle à la suite d'un accident ou d'un vol.

2. **L'anxiété face :**

— aux changements de valeurs de la société et à ses contradictions;
— à la sexualité, telle l'homosexualité, une grossesse;
— aux pressions des groupes d'amis d'expérimenter les drogues et l'alcool;
— à la menace nucléaire;
— au chômage.

3. **Les problèmes familiaux**

— La violence familiale.
— L'absence de tout dialogue.
— Le temps de plus en plus limité passé en famille.
— La rivalité entre les enfants.
— Les attentes des parents.
— Les difficultés financières.
— Le démantèlement du noyau familial.

4. **L'abus de drogues et d'alcool**

— Sans pour autant dire que l'usage de la drogue ou de l'alcool soit une cause de suicide, 85 % de celles et ceux qui mènent à terme un projet de suicide utilise la drogue ou l'alcool conjointement avec la méthode principale de suicide.

5. **La dépression**

— La dépression est le facteur contributeur le plus commun à tous .

Les recommandations du rapport sur le suicide au Canada, publié par Santé et Bien-Être Canada, place en tête de liste le besoin d'une vaste campagne d'éducation au sujet du suicide.

vi. La sexualité et l'aventure amoureuse

Normand Robichaud (École des sciences de l'éducation de l'Université Laurentienne) a mené un des rares sondages portant sur les connaissances et les attitudes sexuelles des jeunes franco-ontariennes et franco-ontariens auprès d'élèves de trois écoles secondaires publiques du Nord-Est ontarien. Ce sondage ne traite pas des pratiques et comportements sexuels puisque les autorités scolaires ne permettent pas d'obtenir ce genre d'information. Ce sondage, mené en 1982, a permis d'établir les données suivantes :

- La principale source d'information reliée aux connaissances sur la sexualité est les amis (pour 36 % des jeunes, dont 22 % pour qui les amis sont leur source unique d'information). Les amis sont également ceux avec qui on parle le plus ouvertement de sexualité (pour 87 % des jeunes).

- La deuxième source d'information est la mère. Ce sont particulièrement les filles qui obtiennent leurs renseignements auprès de leur mère (39 % contre 7 % chez les garçons). Le père est pratiquement absent. Près de la moitié des jeunes parlent de sexualité avec leurs parents, et seulement quelques fois. À la maison, les sujets dont on discute ont rapport aux comportements sociaux qui entourent la sexualité humaine (mariage et vie familiale, fréquentations, nudité, pornographie).

- Une autre source importante d'information est les revues pour 15 % des jeunes. Le pourcentage est plus élevé chez les filles (33 % contre 19 % pour les garçons). Les revues sont la source unique d'information pour 27 % des filles. La télévision représente une source d'information négligeable.

- Les sujets dont on parle le plus souvent à l'école touchent surtout les phénomènes physiologiques (cycle menstruel, éjaculation, fécondation, maladies vénériennes, grossesse, masturbation, avortement). À l'école comme à la maison, on parle également de la naissance et de l'homosexualité. Près de 70 % des jeunes souhaiteraient avoir des cours qui traitent exclusivement de la sexualité. Dans bien des cas, on parle de ces sujets surtout dans les cours d'éducation physique et d'hygiène.

- L'acné est une source d'inquiétude et de préoccupation chez les filles (80 %) plus que chez les garçons (29 %).

- Être l'objet de rejet par les personnes du sexe opposé est une préoccupation plus prononcée chez les filles (66 %) que chez les garçons (29 %). Les garçons (83 %) sont également plus satisfaits de leur apparence que le sont les filles (66 %).

- On trouve que la sexualité est une chose normale (90 %), mais peu d'élèves la définissent comme une bonne chose (8 % dont 11 % pour les garçons et seulement 6 % pour les filles).

- Dans l'ensemble, les jeunes adolescentes et adolescents semblent assez bien renseignés. Cependant, en ce qui concerne les méthodes contraceptives les plus efficaces, les garçons sont mal renseigné [71].

Ces données semblent indiquer que les jeunes sont relativement bien informés en ce qui a trait à la sexualité, en particulier sur les sujets qui touchent les phénomènes physiologiques (cycle menstruel, éjaculation, fécondation, maladies vénériennes, grossesse, masturbation, avortement). Les lacunes existent surtout au plan des attitudes face à la sexualité. Les jeunes voient la sexualité comme une chose normale mais peu la jugent comme une bonne chose, c'est-à-dire comme un aspect important de toute relation intime affective qu'elles et ils développeront plus tard vers la fin de l'adolescence (de 16 à 18 ans).

Ce fait n'est peut-être pas surprenant. L'éducation sexuelle enseigne aux jeunes les «dangers» qu'entraîne une vie sexuelle active (les maladies vénériennes, le SIDA, une grossesse non désirée) et non pas la beauté d'une relation physique intime, «faire l'amour», ce qui demanderait une considération non seulement de la question du «désir» mais également celle du respect de l'autre. Ces sujets ne font pas l'objet de discussions, ou très rarement, dans les cours de sexualité dans les écoles secondaires.

Cependant, les relations interpersonnelles «blonde» — «chum» sont extrêmement importantes dans la vie des adolescentes et des adolescents. Elles répondent à un besoin très marqué d'identification, de valorisation et d'appartenance. De plus, les jeunes recherchent une intensité de la vie de couple qui s'apparente aux couples plus âgés qu'elles et ils voient au cinéma ou à la télévision. Les choses vont beaucoup plus vite qu'auparavant (par exemple, la sexualité), et elles et ils investissent énormément dans leurs relations [72].

Les fréquentations aident les adolescentes et les adolescents à développer des aptitudes sociales et interpersonnelles avec le sexe opposé et à développer un sentiment d'identité et une conscience sexuelle. De plus, l'intérêt manifesté au sexe opposé augmente avec la maturité et passe d'un besoin purement social d'interaction au plaisir d'être en présence d'une personne en particulier et d'explorer l'intimité sexuelle. Ici encore, il y a une progression : les adolescentes et adolescents plus jeunes s'intéressent davantage à se créer une «image» qui pourra intéresser les personnes du sexe opposé, tandis que les plus âgés cherchent à développer et à approfondir leurs relations [73].

RECOMMANDATIONS

La plupart des adolescentes et adolescents sont heureux et connaissent de nombreuses joies qui leur viennent de l'amitié, des activités sportives et récréatives auxquelles elles et ils participent, de la réussite scolaire pour certains, de la satisfaction à l'égard d'un emploi qui leur permet de s'acheter ce qu'elles et ils désirent, et du bonheur qu'apporte une relation amoureuse.

Quoique l'on puisse affirmer que chez la plupart des adolescentes et adolescents les moments de bonheur l'emportent sur les moments de tristesse, on doit reconnaître que les pressions accrues et l'anxiété caractérisent également la période de l'adolescence. Il semble que l'alternance périodique d'épisodes d'agitation et de relative tranquillité soit une caractéristique originale de l'adolescence. Ces épisodes sont intermittents et varient selon l'individu [74]. Les changements qui marquent le développement de la faculté cognitive contribuent à accroître le potentiel d'anxiété et d'inquiétude au début de l'adolescence. Maintenant capable d'intégrer dans ses réflexions des opérations formelles, l'adolescente ou l'adolescent cesse d'être enfermé dans les réalités perçues et commence à formuler des hypothèses susceptibles de stimuler son imagination. La nouvelle aptitude à exagérer, à «s'inventer des soucis» compte pour une part de l'accroissement de l'anxiété [75].

Cette anxiété provient également du fait que l'une des principales tâches de l'adolescence est la réévaluation et la redéfinition de l'image de soi. En procédant à son auto-évaluation, l'adolescente ou l'adolescent met surtout l'accent sur son *moi réel* et son *moi idéal*. Lorsque le *moi réel* ne correspond pas aux attentes du *moi idéal*, l'image de soi est source de dépression et d'inquiétude.

Les éléments qui prédisposent à cette fragilité affective proviennent des faiblesses que l'adolescente ou l'adolescent perçoit en elle-même ou lui-même face :

- à l'adaptation à de nouveaux milieux;
- à la pression des attentes sociales;
- à l'adaptation à l'autre sexe;
- aux problèmes scolaires;
- aux restrictions familiales et financières des relations avec les amis;

— à l'absence de conseils utiles de la part des adultes et particulièrement des parents [76].

Les crises auxquelles les adolescentes et adolescents font face servent à stabiliser l'individu plutôt qu'à menacer le développement d'une personnalité équilibrée : ces expériences de vécu leur permettent d'acquérir une confiance en soi et en leurs moyens d'adaptation sociale.

La maturité affective durant l'adolescence se manifeste lorsque l'adolescente ou l'adolescent se rend compte que la répression d'une émotion n'élimine pas cette dernière. Il s'agit pour elle ou lui de développer sa faculté d'apprécier de façon réaliste les gens et les événements de sa vie, ses relations interpersonnelles avec ses parents, ses amis, ses professeurs, son employeure ou employeur. À mesure qu'elle ou il vieillit, l'adolescente ou l'adolescent adopte certaines attitudes caractéristiques face à elle-même ou lui-même et aux autres :

— elle ou il considère ses capacités personnelles de façon réaliste;
— elle ou il se voit d'un œil objectif, et avec un sens de l'humour;
— elle ou il est à l'aise avec les autres et s'amuse en leur compagnie;
— elle ou il ne se sent pas injustement isolé si elle ou il est seul;
— elle ou il accepte les critiques objectivement et sans ressentiment [77].

- La programmation doit tenter d'aider les jeunes à faire face aux sources d'anxiété suivantes :

— l'adaptation scolaire;
— les relations psychosociales;
— les relations humaines;
— les programmes scolaires et les approches pédagogiques;
— les finances, les conditions d'hébergement et l'emploi;
— le foyer et la famille;
— les activités sociales et récréatives;
— l'avenir;
— la morale et la religion;
— les fréquentations, la sexualité et le mariage [78].

- L'adolescente ou l'adolescent sera vraiment plus anxieux si elle ou il se sent incapable de répondre aux attentes de son milieu culturel [79]. Ici, la situation des adolescentes et adolescents franco-ontariens est très spécifique : la situation de minorité qu'elles et ils connaissent complique la relation entre le *moi réel* et le *moi idéal* parce qu'une partie importante des jeunes francophones se sentent inférieurs aux anglophones. Cette question est explorée plus à fond dans la section IX.

- L'amitié est d'une très grande importance pour les jeunes. Le groupe est le noyau principal des activités des jeunes. Les regroupements de jeunes structurés et animés par des adultes n'exercent qu'une attraction négligeable. Il serait utile d'offrir aux adolescentes et adolescents de l'information sur les associations qui pourraient les intéresser, surtout celles et ceux qui se plaisent au sein de groupes structurés (les 13 à 15 ans). Toutefois, il serait également utile de leur offrir les outils nécessaires à la planification d'activités de groupe qu'elles et ils peuvent eux-mêmes organiser telles qu'un voyage, des camps de plein air ou une pièce de théâtre.

- L'éducation sexuelle enseigne aux jeunes les «dangers» qu'entraîne une vie sexuelle active et non pas la beauté qui naît d'une relation intime. Ces sujets ne font pas l'objet de discussion, ou très rarement, dans les cours de sexualité dans les écoles secondaires. Cependant, arriver à une relation d'intimité enrichissante avec l'autre est une des tâches de développement psychosocial principales de l'adolescente et de l'adolescent de 16 à 18 ans.

- Il faut distinguer les adolescentes et adolescents qui se droguent par «curiosité» et dont la pratique n'est qu'épisodique, et celles et ceux qui utilisent les drogues d'une manière quotidienne sans pouvoir s'en passer. Pour ceux-ci l'utilisation de la drogue peut les amener — pour des raisons financières la plupart du temps — à la violence, l'abandon scolaire, la prostitution et la vente de drogue. Pour les jeunes francophones, le besoin d'information est grand car elles et ils n'ont que très peu de ressources disponibles en français.

VIII.

PREMIERS PAS DANS LE MONDE DES ADULTES : LE MONDE DU TRAVAIL

La vie des jeunes durant l'adolescence est remplie de conflits internes : les jeunes veulent vivre le présent d'une manière insouciante tout en s'assurant de préparer leur avenir professionnel et d'atteindre une certaine sécurité matérielle. Elles et ils expriment face au présent et à l'avenir des désirs contradictoires qui compliquent les choix qu'elles et ils ont à faire tant dans le quotidien qu'à long terme.

Une des grandes sources de satisfaction chez les adolescentes et les adolescents est leur habileté à combiner études, travail et loisirs. L'argent que donne un emploi à temps partiel est extrêmement important : il leur permet d'assumer leur indépendance face à la famille et de d'adopter une apparence extérieure, une image qui leur plaise, pour les autres.

i. Les attitudes face au monde du travail

Un très fort pourcentage des jeunes (83 %) s'attendent à ce que le travail soit une partie centrale de leur vie adulte. Les deux tiers estiment que le travail est beaucoup plus qu'un moyen de gagner sa vie. Leurs aspirations sont grandes : les jeunes veulent un travail qui soit intéressant (81 %), qui leur donne un sens d'avoir accompli quelque chose (75 %), où l'atmosphère soit amicale et où il y ait un esprit de collaboration (71 %), un travail qui leur offre des possibilités d'avancement et une certaine sécurité d'emploi (70 %). En fait, seulement 57 % des jeunes indiquent qu'un «bon emploi» est nécessairement synonyme d'un emploi bien rémunéré [80].

Il est important de noter que la vie après les études est une grande source de préoccupation chez les jeunes. Au palier secondaire, King a relevé les attentes et perceptions suivantes :

Tableau 34. Pourcentage des élèves qui sont d'accord avec les énoncés suivants, ONTARIO, 1986

	Filles	Garçons
	%	%
J'ai une bonne idée de ce que je ferai après avoir fini le secondaire.	62	62
C'est si difficile de trouver un emploi, que je serai probablement au chômage à ma sortie du secondaire.	16	17
Je ne pense pas que j'aimerai être sur le marché du travail.	15	20
C'est difficile pour moi d'imaginer ce que je ferai d'ici 10 ans.	57	57
Il y a peu d'emplois, pour quelqu'un comme moi.	15	19
J'ai bon espoir de trouver un emploi intéressant lorsque j'aurai terminé mes études.	70	73
J'ai une idée assez claire de ma future carrière.	62	61

Source : A.J.C. King. *The Adolescent Experience* (Toronto, The Research Committee of the Ontario Secondary School Teacher's Federation, 1986) p. 31.

Les élèves qui ont une attitude négative face à leurs possibilités d'emploi et choix de carrière sont dans la majorité des cas des élèves qui n'ont pas de bons résultats scolaires [81].

ii. Les habitudes de travail des jeunes

Parmi les 15 à 24 ans en Ontario, 28 % travaillent à temps plein, 33 % travaillent à temps partiel, 2 % ont un emploi à temps plein et travaillent également à temps partiel, 28 % sont aux études et sans emploi et 9 % sont chômeurs [82].

Une analyse de la *population estudiantine de 15 à 24 ans* au Canada révèle que 42 % des jeunes aux études à temps plein travaillent à temps partiel. De ces jeunes, 40 % travaillent moins de 10 heures par semaine, tandis que 55 % travaillent de 11 à 30 heures par semaine [83]. Statistique Canada révèle que 37 % des *élèves du secondaire* travaillent à temps partiel, et pas toujours par nécessité. La culture populaire des jeunes les encourage à maintenir une image très coûteuse, puisque cette image détermine en grande partie leur statut au sein du groupe [84].

Certains ajoutent que le travail à temps partiel chez les jeunes serait un facteur qui contribuerait à l'abandon scolaire [85]. Cependant, l'étude de King a indiqué qu'il n'existe pas de différence réelle entre les jeunes qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas à temps partiel au niveau des résultats scolaires. Une différence apparaît quand la ou le jeune travaille plus de 15 heures par semaine. En fait, les jeunes tirent une très grande fierté personnelle lorsqu'elles et ils réussissent à combiner travail et études [86].

Si le travail et gagner de l'argent sont la clé de l'indépendance pour les jeunes, alors le mouvement vers l'autonomie commence entre 15 et 19 ans lorsque 41 % des jeunes de cette catégorie travaillent à temps partiel [87].

La majorité des jeunes (55 %) trouvent un emploi grâce à leurs réseaux de relations sociales. Un autre tiers des emplois sont trouvés principalement par l'initiative personnelle de l'individu qui entre directement en contact avec un employeur, que ce soit suite ou non à une petite annonce. Les centres de placement ou les agences privées aident à peine 7 % des jeunes à trouver un emploi [88].

iii. La répartition des jeunes francophones de l'Ontario selon la profession

Présentement, les jeunes francophones de 15 à 24 ans qui sont déjà sur le marché du travail se trouvent dans les mêmes professions traditionnelles que leurs aînés de la population franco-ontarienne.

Tableau 35. Professions chez les femmes de langue maternelle française, ONTARIO, 1986

	15-19		20-24	
	#	%	#	%
Direction, gérance, administration	50	0, 36	715	**3, 69**
Sciences naturelles, génie, mathématiques	10	0, 07	280	1, 44
Sciences sociales	110	0, 82	480	2, 47
Clergé	0	0, 00	15	0, 08
Enseignement	75	0, 56	645	**3, 32**
Médecine et santé	105	0, 78	895	**4, 61**
Domaine artistique et littéraire	40	0, 30	230	1, 19
Sports et loisirs	65	0, 49	40	0, 21
Travail de bureau	1 925	**14, 38**	6 335	**32, 65**
Secteur de la vente	960	7, 17	1 425	**7, 35**
Secteur des services	1 940	**14, 49**	3 140	**16, 19**
Agriculture, horticulture, élevage	120	0, 9	170	0, 88
Pêche et chasse	0	0, 00	0	0, 00
Industries forestières	10	0, 07	35	0, 18
Mines et ressources naturelles	0	0, 00	10	0, 05
Secteur de la transformation	45	0, 34	195	1, 01
Usinage	15	0, 11	35	0, 18
Fabrication, montage et réparation	85	0, 64	445	2, 29
Construction	15	0,1 1	60	0, 31
Exploitation des transports	20	0, 15	60	0, 31
Manutention	15	0, 11	90	0, 46
Professions diverses (ouvrier qualifié, etc.)	20	0, 15	100	0, 52
Travail non classé	50	0, 37	135	0, 70
Autres professions, sans objet	7 725	57, 71	3 860	19, 90
Toutes professions	**13 385**	**100, 0**	**19 400**	**100, 0**

Source : Ministère des Affaires civiques. *Données sur la population 1986, n^{0} 21*, (Toronto, ministère des Affaires civiques, 1986).

Les femmes de langue maternelle française de 20 à 24 ans se retrouvent majoritairement dans des emplois reliés au travail de bureau (32,6 %) et dans le secteur des services (16,2 %). Suivent le secteur de la vente (7,35 %), le domaine de la santé (4,61 %) et l'enseignement (3,32 %). Il est à noter qu'elles occupent 5,4 % de tous les emplois disponibles dans le secteur des services en Ontario quoiqu'elles ne représentent que 4,7 % de la main-d'œuvre féminine totale de 20 à 24 ans. Le bilinguisme des jeunes francophones est sûrement un des facteurs qui explique cette surreprésentation.

Tableau 36. Professions chez les hommes de langue maternelle française, ONTARIO, 1986

	15-19		20-24	
Direction, gérance, administration	50	0, 36	820	4, 53
Sciences naturelles, génie, mathématiques	45	0, 32	770	4, 26
Sciences sociales	20	0, 14	155	0, 86
Clergé	0	0, 00	0	0, 00
Enseignement	115	0, 83	410	2, 27
Médecine et santé	10	0, 07	170	0, 94
Domaine artistique et littéraire	40	0, 29	150	0, 83
Sports et loisirs	35	0, 25	40	0, 22
Travail de bureau	730	**5, 27**	1 580	**8, 74**
Secteur de la vente	965	**9, 96**	1 170	**6, 47**
Secteur des services	1 150	**10, 90**	2 410	**13, 33**
Agriculture, horticulture, élevage	480	3, 46	630	3, 48
Pêche et chasse	0	0, 00	0	0, 00
Industries forestières	90	0, 65	405	2, 24
Mines et ressources naturelles	45	0, 32	230	1, 27
Industries de la transformation	260	1, 88	1 020	**5, 64**
Usinage	55	0, 40	560	3, 10
Fabrication, montage et réparation	415	**3, 00**	1 660	**9, 18**
Construction	660	**4, 76**	2 210	**12, 22**
Exploitation des transports	205	1, 48	915	5, 06
Manutention	365	**2, 63**	425	2, 35
Professions diverses (ouvrier qualifié, etc.)	15	0, 11	220	1, 22
Travail non classé	250	1, 80	485	2, 68
Autres professions, sans objet	7 490	54, 06	1 640	9, 07
Toutes professions	**13 855**	**100, 00**	**18 085**	**100, 00**

Source : Ministère des Affaires civiques. *Données sur la population 1986, n° 21,* (Toronto, ministère des Affaires civiques, 1986).

Comme pour leurs aînés, c'est dans les industries des mines et de la forêt que l'on retrouve la plus forte concentration de la main-d'œuvre francophone masculine de 20 à 24 ans. Les hommes de langue maternelle française de 20 à 24 ans constituent 15,3 % et 17,9 % de la main d'œuvre des mines et forêt respectivement, alors qu'ils ne représentent que 4,5 % de la main-d'œuvre masculine totale des 20 à 24 ans. Ils sont également surreprésentés dans les emplois reliés au domaine de la construction (5,5 %), dans les industries de la transformation (5,6 %) et dans le secteur des services (5,32 %).

Étant donné cette distribution des emplois chez les jeunes francophones, les conclusions du document *«Les Franco-Ontariens et le monde du travail : Tendances et besoins»* [89], s'appliquent également ici :

- Les métiers de l'avenir se trouvent dans les secteurs reliés à l'informatique, les sciences et la technologie, mais pour un nombre restreint de personnes seulement, constituant 34 % de tous les emplois qui seront créés au cours des prochaines années. À ceux dont les compétences et la scolarité restent limitées, le marché du travail offre 54 % de tous les emplois qui seront créés, principalement dans le secteur des services à rémunération relativement basse [90].

- Le niveau de compétences requis pour trouver un premier emploi sur le marché du travail a augmenté. Obtenir un emploi stable et bien rémunéré demande une formation beaucoup plus avancée que par le passé. La sous-scolarisation historique, le mauvais choix de cours au secondaire et l'abandon scolaire ont contribué à la présente distribution des emplois chez les Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens. Pour la nouvelle génération, le dossier du postsecondaire sera prioritaire. Il s'agirait de favoriser le choix des «bonnes» matières au cycle intermédiaire en continuant d'informer les jeunes sur les métiers de l'avenir et les compétences requises et de favoriser la transition du secondaire à l'université.

- L'environnement socio-culturel peut aussi jouer un rôle important, notamment les modèles de rôles accessibles aux jeunes, la profession des parents, la culture scolaire, l'orientation scolaire. Il s'agirait de sensibiliser les intervenants les plus près des jeunes et de changer les modèles transmis aux adolescentes et adolescents.

- Pour les jeunes Franco-Ontariens, de nombreux facteurs font obstacle à la poursuite des études : les difficultés géographiques et financières d'accès aux études, les lacunes au niveau de l'éducation postsecondaire en français, la difficulté à quitter le foyer familial et les amis, la résistance des parents au départ pour la grande ville.

La situation des jeunes qui travaillent dans les industries en déclin est cependant plus critique que pour leurs aînés du fait que les jeunes sont souvent les premiers à perdre leur emploi lorsqu'il y a fermeture d'usine ou de mine et/ou des compressions de personnel.

iv. Le chômage chez les jeunes

Les jeunes qui ne trouvent pas de travail sont confrontés à un problème des plus sérieux. De plus, quelque 20 % des travailleuses et travailleurs à temps partiel qui ne sont pas aux études cherchent des postes à temps plein [91].

Une enquête réalisée en 1988 auprès de 1 440 jeunes Ontariennes et Ontariens âgés de 17 à 28 ans indique qu'un des facteurs fortement liés au chômage est le fait d'avoir obtenu ou non le diplôme d'études secondaires. Celles et ceux qui ne l'ont pas obtenu ont invariablement plus de chances d'avoir connu le chômage par rapport aux diplômés (52 % contre 32 %); d'avoir connu le chômage plus souvent en moyenne (2,7 contre 2 fois); d'avoir connu une période de chômage plus longue en moyenne (9,5 contre 6,9 mois) [92]. En 1986, 44,4 % des emplois demandaient une 13e année. En l'an 2000, cette proportion sera d'au moins 64 %. La plupart des nouveaux emplois demanderont des compétences accrues en mathématiques et en langue ainsi que des compétences scientifiques et techniques — et ce même pour les secteurs de l'emploi qui traditionnellement ne demandaient aucune compétence formelle, telles certaines industries manufacturières. Présentement, moins de 2 % des emplois ne demandent aucune compétence de base (écrit et lecture). Il y a donc une corrélation directe entre le niveau d'études et les possibilités d'emploi [93].

Les jeunes chômeuses et chômeurs canadiens demeurent optimistes de trouver du travail. En ce qui concerne ce qu'elles et ils sont prêts à faire, les jeunes sans emploi indiquent :

Tableau 37. Mesures que les jeunes de 15 à 24 ans au chômage sont prêts à prendre pour trouver du travail, CANADA, 1988.

Accepter du travail à temps partiel.	82 %
Accepter du travail dans un autre domaine.	78 %
Aller chercher une formation spéciale à l'école.	76 %
Accepter un emploi pour lequel on est surqualifié.	69 %
Suivre une formation d'une période de plus de 2 ans.	66 %
Faire du travail bénévole pour acquérir de l'expérience.	59 %

Source : La Fondation canadienne de la jeunesse. *La Jeunesse du Canada «tout à fait contemporaine» : un sondage exhaustif des 15 à 24 ans* (Ottawa, ministère d'État à la jeunesse, 1988).

En 1986, on dénotait un taux de chômage de 10,7 % chez les filles et de 12,3 % chez les garçons de 15 à 24 ans en Ontario [94]. La jeunesse franco-ontarienne connaît des taux de chômage plus élevés que la moyenne provinciale.

Tableau 38. Population francophone selon l'âge, le sexe et l'activité, ONTARIO, 1986

Sexe Âge	Total	Personnes occupées	Personnes en chômage	Population active totale	Taux d'activité	Taux de chaumage
Total						
15-19 ans	37 085	14 025	3 455	17 475	47, 1	19,8
20-24 ans	47 390	35 625	5 135	40 750	86, 0	12,6
Femmes						
15-19 ans	18 915	7 060	1 565	8 635	45, 7	18,1
20-24 ans	24 560	17 335	2 445	19 795	80, 6	12,4
Hommes						
15-19 ans	18 170	6 960	1 870	8 840	48, 7	21,2
20-24 ans	22 820	18 285	2 675	20 955	91, 8	12,8

Source : Base de données ethnoculturelles, ministère des Affaires civiques, compilation à partir du recensement de 1986, Statistique Canada.

On dénote également d'importantes disparités régionales. Le Nord-Est et le Nord-Ouest connaissent des taux de chômage plus élevés que les autres régions de l'Ontario, particulièrement pour ce qui est de la main-d'œuvre masculine.

Tableau 39. Taux de chômage de la population de langue maternelle française selon l'âge, le sexe, diverses régions de l'ONTARIO, 1986

	Est %	Centre %	Sud-Ouest %	Nord-Est %	Nord-Ouest %
Total					
15-19 ans	16, 7	16, 2	17, 3	23, 9	28, 0
20-24 ans	10, 4	8, 9	10, 5	18, 3	11, 3
Femmes					
15-19 ans	16, 1	12, 4	9, 2	22, 1	19, 4
20-24 ans	10, 2	7, 9	10, 5	18, 2	15,4
Hommes					
15-19 ans	16, 7	17, 4	25, 3	25, 1	32, 0
20-24 ans	10, 7	9, 0	9, 2	18, 4	7, 0

Source : Base de données ethnoculturelles, ministère des Affaires civiques, compilation à partir du recensement de 1986, Statistique Canada.

v. La formation et le recyclage

L'obtention d'un «bon» emploi est suffisamment importante pour que les jeunes soient disposés à apporter des ajustements majeurs à leur formation par le recyclage et l'éducation permanente. Un peu plus de la moitié (53 %) des jeunes Ontariennes et Ontariens âgés de 17 à 28 ans, qui n'ont pas suivi immédiatement d'enseignement ou de formation complémentaire au sortir de l'école secondaire, disent avoir suivi ultérieurement une formation ou un enseignement complémentaire. En fait, 54 % de celles et ceux qui participent activement au marché du travail reconnaissent qu'elles et ils devront se recycler plusieurs fois au cours de leur vie professionnelle [95]. C'est cette réalité qui devrait être communiquée aux élèves du secondaire.

Il est essentiel pour les jeunes d'être bien informés et de savoir comment planifier et atteindre leurs objectifs professionnels. Il semblerait que le manque d'information sur les possibilités de formation, dû à l'absence d'orientation professionnelle (plus de 87 % des individus sondés en 1988 par le ministère de la Formation professionnelle affirment n'en avoir reçu aucune), constitue un obstacle à la poursuite des études [96]. De plus, l'orientation scolaire que les jeunes reçoivent dans les écoles secondaires ne semble pas complètement les satisfaire. Ainsi, 70 % des jeunes ont répondu que l'orientation en ce qui concerne la sélection des cours avait été utile et quelque 60 % ont répondu de même en ce qui concerne les plans d'études. Cependant, en matière de problèmes personnels, l'image «aidante» des conseillères et conseillers tombe à 25 % de satisfaction seulement [97].

Selon les dirigeants de la Fédération des élèves du secondaire franco-ontarien (FESFO), les services d'orientation scolaire offerts aux élèves francophones du secondaire présentent de sérieuses lacunes. En général, ils présentent des options aux élèves, des possibilités de domaines professionnels, mais souvent en fonction des demandes officielles des gouvernements qui cherchent à répondre à certaines pénuries de professionnels sur le marché du travail.

En général, les jeunes sont plus ou moins bien préparés à leur entrée sur le marché du travail. Ce qu'on attend d'eux leur est communiqué surtout au niveau collégial. Avant cette étape, il leur manque beaucoup d'information : comment chercher un emploi, comment se présenter à l'employeur, l'éthique du travail. Les jeunes Franco-Ontariennes et

Franco-Ontariens sont de plus en plus conscients qu'elles et ils doivent obtenir un diplôme universitaire pour réussir à trouver un bon emploi à un salaire satisfaisant. C'est une de leurs préoccupations et une de leurs aspirations au palier secondaire, mais il n'en demeure pas moins qu'elles et ils ont peur des longues années d'études que l'université représente [98].

Il faut ici souligner l'importance des programmes alternatifs et coopératifs qui leur sont offerts afin de leur faciliter la transition de l'école au monde du travail. Ces programmes ne leur offrent pas seulement la possibilité d'acquérir de nouvelles compétences et de bonnes habitudes de travail et d'explorer la nature d'une profession, mais il arrive aussi souvent que la ou le jeune se rende compte des limites de sa formation et décide de retourner aux études [99].

vi. Le bilinguisme

En Ontario, le taux de bilinguisme chez les jeunes de moins de 25 ans a progressé entre 1981 et 1986, surtout chez les jeunes de 15 à 19 ans.

Tableau 40. Pourcentage de jeunes qui sont bilingues selon le groupe d'âge, ONTARIO, 1981 et 1986

	1981	1986
	%	%
15-19 ans	15,2	18,0
20-24 ans	13,5	14,5

Source : Statistique Canada. *Le Canada à l'étude : Les Jeunes au Canada* (Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1989) p. 25.

On sait que les personnes de langue maternelle française sont beaucoup plus susceptibles d'être bilingues que les anglophones.

Tableau 41. **Taux de bilinguisme en pourcentage selon le groupe d'âge, ONTARIO, 1981 et 1986**

	1981			1986		
	Moins de 25 ans	25 ans et plus	Total	Moins de 25 ans	25 ans et plus	Total
Anglophones	7,0	6,3	6,6	9,2	6,8	7,8
Francophones	77,4	87,7	83,9	77,9	88,0	84,7
Autre	8,8	5,7	6,5	10,9	6,1	7,2
Total	10,7	10,9	10,8	12,8	11,3	11,8

Source : Statistique Canada. *Le Canada à l'étude : Le Canada, un profil linguistique,* à partir du recensement de 1986, p. 31.

La jeunesse franco-ontarienne est consciente des avantages d'être *francophone* bilingue quant aux possibilités qui existent sur le marché du travail. On sait par exemple que le revenu des individus bilingues est supérieur en moyenne au revenu des personnes qui ne possèdent qu'une seule des langues officielles du Canada. Le tableau suivant compare les données sur le revenu moyen de la population de langue maternelle française et celles du revenu moyen des francophiles, c'est-à-dire la population de langue maternelle autre que le français ayant déclaré le français comme langue officielle.

Tableau 42. **Population francophone et francophile selon l'âge, le sexe et le revenu moyen, ONTARIO, 1986**

	Francophones			Francophiles		
	Total	Femmes	Hommes	Total	Femmes	Hommes
15-19 ans	2 026 $	1 984 $	2 098 $	1 720 $	1 677 $	1 813 $
20-24 ans	10 238 $	9 420 $	11 167 $	8 536 $	7 807 $	9 737 $
Population totale	17 151 $	12 383 $	22 607 $	20 321 $	12 832 $	28 880 $

Source : Base de données ethnoculturelles, ministère des Affaires civiques, compilation à partir du recensement de 1986, Statistique Canada.

Cependant, connaître les avantages du bilinguisme peut parfois jouer contre eux car elles et ils pensent que trouver un emploi sera chose simple : bien que le fait d'être bilingue puisse ouvrir certaines portes et

constitue une compétence importante depuis l'entrée en vigueur de la *Loi de 1986 sur les services en français*, le bilinguisme n'est pas la seule compétence nécessaire à l'obtention d'un bon emploi [100].

vii. Le revenu

Bien que la proportion des jeunes du sexe masculin touchant un revenu ne soit que légèrement supérieure à celle des jeunes du sexe féminin, leur revenu (8 719 $) est de 26,3 % supérieur à celui des jeunes du sexe féminin (6 901 $).

Tableau 43. Pourcentage des jeunes ayant un revenu, et revenu moyen de ces jeunes selon le groupe d'âge et le sexe, CANADA, 1985

	Avec revenu (%)			Revenu moyen ($)		
	Femmes	Hommes	Total	Femmes	Hommes	Total
15-19 ans	51,3	54,5	52,9	3 050	3 595	3 337
20-24 ans	89,6	94,4	92,0	8 744	11 299	10 057
Total	72,2	75,8	74,0	6 901	8 719	7 843

Source : Statistique Canada. *Le Canada à l'étude : Les Jeunes au Canada* (Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1989) p. 18.

RECOMMANDATIONS

- Une des grandes sources de satisfaction chez les adolescentes et les adolescents est leur habileté à combiner études, travail et loisirs. L'argent que donne un emploi à temps partiel est extrêmement important : il leur permet de développer leur indépendance face à la famille et d'acquérir des biens matériels convoités au sein du groupe. Cependant, ce n'est pas tous les jeunes qui réussissent à jongler avec toutes ces activités. Elles et ils ont besoin d'apprendre à gérer leur temps et leur argent.

- Le mouvement vers l'autonomie découle souvent du premier emploi et est source d'une grande satisfaction personnelle et d'une plus grande confiance en soi. Les techniques de recherche d'emploi s'avéreraient extrêmement utiles surtout dans les régions où le taux de chômage est élevé chez les jeunes.

- La jeunesse franco-ontarienne connaît un taux de chômage plus élevé que la moyenne provinciale. Les sondages indiquent que les jeunes chômeurs sont disposés à recevoir une formation supplémentaire pour satisfaire leurs aspirations professionnelles. Celles et ceux qui participent activement au marché du travail reconnaissent qu'elles et ils devront se recycler plusieurs fois au cours de leur vie professionnelle. Il s'agirait de les informer des ressources disponibles (financières et institutionnelles) pour parfaire leur formation.

- Les jeunes Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens sont de plus en plus conscients qu'elles et ils doivent obtenir un diplôme universitaire pour réussir à trouver un bon emploi à un salaire satisfaisant. C'est une de leurs préoccupations et une de leurs aspirations au palier secondaire mais il n'en demeure pas moins qu'elles et ils ont peur des longues années d'études que l'université représente. Il s'agirait de continuer le présent effort : leur présenter des options concrètes pour la poursuite des études, des modèles de jeunes étudiantes et étudiants au palier universitaire et de leurs succès, les défis quotidiens des études postsecondaires, la vie communautaire au collège et à l'université.

IX.

PREMIERS PAS DANS LE MONDE DES ADULTES : L'ENGAGEMENT POLITIQUE ET COMMUNAUTAIRE DES JEUNES

La conscience franco-ontarienne se construirait sur différents paradoxes : adulation et crainte de l'anglais, dépréciation et estime de soi comme groupe politique et linguistique, antipathie et respect pour les autres francophones, fatalisme et espoir en l'avenir, méfiance et considération à l'égard de la religion.
—Simon Laflamme

i. L'engagement politique

La majorité des jeunes, à l'échelle du Canada, ne s'intéresse pas activement à la politique. Parmi les 15 à 19 ans, 67 % disent ne s'y intéresser que très peu ou pas du tout. Parmi ceux que la politique intéresse, seulement 6 % y participent activement, tandis que 28 % n'y participent pas [101]. Les activités politiques dans lesquelles les jeunes s'engagent sont variées et la participation augmente à mesure que les jeunes vieillissent.

Tableau 44. **Pourcentage des jeunes de 15 à 24 ans qui ont indiqué participer à des activités politiques, CANADA, 1987**

	15-19 ans	20-24 ans
	%	%
Ont signé une pétition.	45	57
Ont voté aux élections.	12	70
Ont participé à une manifestation.	18	17
Ont écrit à un(e) officiel(le).	13	13
Ont boycotté des produits.	8	18
Ont travaillé pour un parti politique.	6	11
Ont donné de l'argent pour une campagne politique.	3	6

Source : La Fondation canadienne de la jeunesse. *La Jeunesse du Canada «tout à fait contemporaine» : un sondage exhaustif des 15 à 24 ans* (Ottawa, ministère d'État à la jeunesse, 1988).

Alors que seulement 18 % des jeunes accordent leur confiance aux partis politiques, elles et ils croient tout de même que les efforts collectifs pour influencer les dirigeants politiques peuvent donner des résultats. Quelque 71 % sont d'accord que «les gens qui se regroupent dans des comités de citoyens» peuvent influencer le processus de prise de décisions politiques.

Cependant, lorsqu'on leur a demandé de considérer leur avenir, 6 % seulement ont dit que pour elles et eux «être un chef dans sa communauté» était une de leurs aspirations. Un total de 13 % affirment qu' «œuvrer pour corriger les inégalités sociales et économiques» est une grande priorité. Par comparaison, «avoir beaucoup de temps pour les loisirs et les violons d'Ingres» est considéré comme très important par 32 %, «avoir du succès dans son métier» est très significatif pour 74 %, alors qu' «un bon mariage et une bonne vie de famille» est une priorité absolue pour 82 % des jeunes de 15 à 24 ans au Canada [102].

La tendance qui domine est celle du scepticisme politique : *les jeunes s'orientent plus vers leurs buts personnels que vers les préoccupations collectives*. Les grandes causes ne sont plus des foyers de ralliement. Les grandes questions de l'heure demeurent cependant des sujets de préoccupation.

Tableau 45. Pourcentage des élèves du secondaire qui sont d'accord avec les enoncés suivants, ONTARIO, 1987

	Filles	Garçons
	%	%
Je pense souvent à la guerre nucléaire.	47	50
Je crois qu'il y aura une guerre nucléaire au cours de ma vie.	27	30
La société s'attend à trop de la part des jeunes.	33	36
Je pense qu'on pourrait éviter une guerre nucléaire si on essayait.	72	72
Les ordinateurs nous volent trop de jobs.	62	59
Parfois, je n'arrive pas à m'endormir le soir car je suis. trop préoccupé(e) par les problèmes du monde.	26	21

Source : A.J.C. King. *The Adolescent Experience* (Toronto, The Research Committee of the Ontario Secondary School Teachers' Federation, 1986) p. 30.

L'environnement est très d'actualité de ces temps-ci mais ce n'est pas nécessairement une préoccupation qui durera à ce même niveau à long terme. Pour le reste, les adolescentes et adolescents «philosophent» en groupe sur la guerre, le monde, les valeurs, l'avortement, le

vieillissement de la population, bref, les sujets d'actualité [103]. Ce scepticisme politique et leur faible participation directe à divers mouvements sociaux ne sont peut-être pas surprenants : selon la Fédération canadienne de la jeunesse, 71 % des jeunes estiment que les adultes ne leur font pas confiance, 50 % ne croient pas que les adultes respectent les opinions des jeunes et 63 % disent que les adultes ne les comprennent pas [104]. Comme nous l'avons déjà mentionné, les jeunes n'apprécient guère les groupes structurés dirigés par des adultes. Il faut d'abord qu'elles et ils sentent qu'on leur donne «leur place» pour les amener à s'engager davantage, ce qui n'arrive que rarement.

Il n'y a pas de différence réelle entre les jeunes francophones et les jeunes anglophones au niveau de leurs positions politiques. Simon Laflamme et Jacques Berger ont fait une analyse du contenu de tests de compétence linguistique administrés à l'Université Laurentienne en 1985 et 1986 à des étudiantes et étudiants francophones et anglophones qui entraient en première année du premier cycle. Ils ont noté que «de toutes parts se dégageait, derrière les personnalités, les originalités, une espèce d'ensemble d'idées d'où ne pouvaient qu'exceptionnellement se dégager quelques propos qui ne soient pas utiles à la perpétuation de l'ordre établi, qui ne soient pas attachés aux éléments idéologiques qui garantissent la reproduction du système social» [105]. Laflamme et Berger suggèrent qu'il est possible de comprendre cette similitude en replaçant «les deux groupes linguistiques dans le contexte général de leur vie quotidienne ontarienne. Les deux [...] ont, dans l'ensemble, les mêmes soucis, les mêmes objectifs, les mêmes valeurs qu'ils semblent exprimer en des termes comparables, dans la plupart des cas : peu de chose, en fait, les distinguent. Le milieu dans lequel ils évoluent, en plus de conditionner uniformément, n'exige pas, ne provoque pas de réalisation (au sens fort) particulière de l'idéologie» [106].

ii. L'engagement communautaire

Il est difficile d'évaluer l'engagement communautaire des jeunes. On ne trouve aucune compilation de leur implication à ce niveau. Pour ce qui est des jeunes Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens, une enquête sur la jeunesse franco-wellandaise, menée par Linda Cardinal, Jean Lapointe et Jean-Yves Thériault de l'Université d'Ottawa, éclaire quelque peu le sujet.

En étudiant les résultats de cette enquête, il faut retenir que le fait français à Welland est fortement influencé par la situation de cette communauté dans le sud de l'Ontario et que les francophones y vivent en plus grande situation de minorité que dans l'est ou le nord-est : «Le fait français, à Welland, donne l'impression d'une clandestinité centrée sur la vie privée et associative sans marque visible d'existence.» Cependant, on retrouve plus de 25 associations francophones plus ou moins associées à la vie paroissiale de cette communauté. L'élément associatif y est donc relativement développé [107].

En ce qui a trait à la présence des jeunes au sein de ces associations, on remarque qu'elles et ils sont absents de la direction des institutions communautaires. Les jeunes de 11e, 12e et 13e année de l'École secondaire La Confédération ont affirmé n'être que marginalement impliqués au sein de leur communauté ou tout simplement dans la vie associative, à l'extérieur comme à l'école. Le club d'art dramatique de l'école et le conseil étudiant étaient les seuls regroupements auxquels plus d'un jeune participait (la Fédération des élèves du secondaire franco-ontarien, une troupe de danse folklorique et le groupe «Jeunes leaders de demain» n'étaient fréquentés que par une ou un seul jeune) [108].

Un sondage mené par Direction Jeunesse auprès des jeunes filles francophones (15-30 ans) en Ontario indique que les associations de jeunes francophones sont mal connues de leur clientèle. Par exemple, 53,1 % des jeunes filles interrogées ne connaissaient pas l'existence de Direction Jeunesse. Les jeunes filles francophones ont indiqué que les associations suivantes répondaient à leurs attentes dans les proportions suivantes : les Guides (52 %), la Fédération des élèves du secondaire franco-ontarien (49 %), l'Aide à l'enfance (40 %), Direction Jeunesse (31,4 %), la Fédération des étudiants de l'Ontario (26 %) et la Fédération des jeunes canadiens-français (15 %). En fait, la majorité ne pouvait dire si ces associations répondaient ou non à ses besoins parce qu'elle ne les connaissait pas [109].

iii. L'identité culturelle

En général, la nature de l'engagement communautaire des jeunes francophones de l'Ontario ne diffère pas vraiment de celui des autres jeunes Canadiennes et Canadiens. Dans un organisme comme la Fédération des élèves du secondaire franco-ontarien (FESFO), la clientèle qui est rejointe est celle des élèves déjà impliqués dans leur milieu, les «leaders» au moins 1 000 élèves sur une base régulière. La première motivation de leur participation à un organisme comme la FESFO est celle d'améliorer la qualité de vie de leur milieu scolaire. C'est d'abord en tant qu'élèves du secondaire qu'elles et ils s'impliquent dans la fédération. L'aspect franco-ontarien vient au second plan des motivations des jeunes quant à leur implication sociale et communautaire et apparaît momentanément en périodes de crise linguistique. Il y a cependant un aspect de sensibilisation aux questions de la langue et de l'identité franco-ontarienne. Par leur participation aux activités de la FESFO, elles et ils découvrent qu'on peut avoir du plaisir en français, que les francophones de leur âge sont «tripants» et qu'elles et ils font des choses innovatrices et intéressantes, en tant que francophones aux quatre coins de la province. Mais ces jeunes ne représentent qu'une petite minorité active et sensibilisée à la culture franco-ontarienne.

Pour leur part, les jeunes de l'école secondaire La Confédération lisent surtout en anglais, à l'exception des livres en français qu'elles et ils doivent lire dans leurs cours de français, et parfois les journaux. Elles et ils regardent surtout la télévision en anglais et n'écoutent presque jamais la musique française. Les activités des jeunes sont surtout centrées autour du cinéma, ce qui les différencie des autres groupes d'âge. Dans l'ensemble, elles et ils s'adonnent surtout à des activités culturelles anglaises et à des activités sportives [110]. L'un des facteurs qui influencent les comportements culturels identifiés dans cette enquête est sûrement le faible nombre d'activités culturelles offertes en français à Welland. Mais *les jeunes de Welland ressemblent à une proportion importante d'adolescentes et d'adolescents franco-ontariens*. Commes les auteurs notent : «Les répercussions de cette situation de pauvreté culturelle sur la conscience ethnique des jeunes semble inévitable et inquiétante» [111].

L'une de ces répercussions est le fait que les jeunes ont «déclaré se sentir en conflit avec la culture française.» En fait, c'est surtout leur bilinguisme qu'elles et ils revendiquent et valorisent; un double

héritage qui leur servira surtout à obtenir un meilleur emploi. En fait, les jeunes n'arrivent pas facilement à identifier des différences majeures rattachées au fait d'être francophone ou anglophone. Elles et ils se considèrent avant tout comme des «êtres humains». Par contre, quand on insiste, elles et ils déclarent se sentir inférieurs aux anglophones [112]. Sans vraiment pouvoir en expliquer le pourquoi, elles et ils ont «un sentiment d'étrangeté perpétuel de vivre dans un milieu qui ne sera jamais complètement le leur et qui les invitent continuellement à s'assimiler» [113].

René Guindon a cherché à expliquer le pourquoi et le comment du comportement des Franco-Ontariens face à leur langue et à leur communauté linguistique. L'*explication culturaliste* suggère que «l'usage du français, langue héritée des ancêtres, transmise par la famille, liée à des traditions auxquelles on tient, se maintiendrait d'une manière irréfléchie et sentimentale. Le français ferait l'objet d'une préférence spontanée et naturelle» [114] et résulterait également du besoin de s'identifier à un groupe d'appartenance. Ces attitudes serviraient à fonder en principe l'existence d'une communauté ethnique solidaire. Cependant, René Guindon suggère que les attitudes qui sont prêtées aux Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens n'existent qu'en tant qu'inférences. Roger Bernard explique qu' «être francophone, dans la vie quotidienne minoritaire de l'Ontario, impose presque toujours le bilinguisme individuel qui favorise le passage du français à l'anglais dans les situations qui le commandent. Les expériences antérieures, les circonstances immédiates de l'échange, ainsi que la langue de l'interlocuteur (très souvent unilingue anglophone), prescrivent le comportement linguistique» [115]. Au niveau de la conscience ethnique franco-ontarienne, «la langue anglaise, c'est la langue de la réalité, celle de la science, du pouvoir, de la politique, du travail : celle du monde. Le français, c'est la langue de la maison. À peine davantage : une petite langue pas si mal, amusante, mais accessoire; c'est bien beau, mais ce n'est pas ce qui apporte à dîner» [116].

Roger Bernard reconnaît aisément que «l'ensemble de ces comportements linguistiques rationnels provoque un effet pervers collectif : l'anglicisation de la communauté franco-ontarienne et une segmentation des expériences langagières : l'usage du français est restreint à la sphère privée et l'usage de l'anglais prédomine dans la sphère publique» [117]. La propension à l'assimilation linguistique et culturelle de certaines Franco-Ontariennes et certains Franco-Ontariens, ainsi que la volonté de résistance des autres s'expliquent par les relations sociales où elles et ils évoluent. Si l'on accepte que «*la pratique sociale*

engendre l'ethnicité», on ne peut pas simplement affirmer aux jeunes que le français et la culture franco-ontarienne sont des valeurs intrinsèques à leur identité individuelle et espérer que leurs comportements culturels changent [118].

La présente «crise» au sein de la communauté franco-ontarienne est introduite par le fait que les individus s'adaptent aux exigences économiques, sociales et communautaires de leur milieu sans chercher à s'aider de leur appartenance culturelle. Comme l'explique Donald Dennis, «cette mise à l'écart pragmatique de leur identité culturelle n'est pas sentie comme un appauvrissement de leur identité individuelle. En revanche, elle menace l'identité collective, c'est-à-dire les institutions francophones et leurs dirigeants. La crise actuelle est celle des institutions et non des individus» [119]. Il semblerait donc que *la tendance à l'assimilation n'est pas la marque d'une génération qui consciemment veuille abandonner son identité culturelle, mais seulement l'indication que cette génération ne voit pas d'avantages à utiliser sa culture comme outil de promotion individuelle.* Le défi qui est posé aux promoteuses et promoteurs de l'identité culturelle francophone en Ontario est de présenter les institutions de la communauté comme des outils de promotion sociale qui soient activement utilisés par tous les individus.

RECOMMANDATIONS

- Les jeunes sont conscients que les regroupements qui cherchent à influencer les dirigeants politiques obtiennent parfois une réponse favorable à leurs revendications. Pour la jeunesse franco-ontarienne, l'histoire de sa communauté en est un symbole. Cependant, la tendance qui domine est celle du scepticisme politique : *les jeunes s'orientent plus vers leurs buts personnels que vers les préoccupations collectives.* Comme nous l'avons mentionné, les jeunes n'apprécient guère les groupes structurés dirigés par des adultes. Il faut d'abord qu'elles et ils sentent qu'on leur donne «leur place» pour les amener à s'engager davantage, ce qui n'arrive que rarement. La présentation de causes politiques et communautaires au sein de la programmation doit pouvoir concrétiser les objectifs de ces mouvements sociaux et démontrer leur pertinence dans le contexte de l'expérience des jeunes. La programmation devrait également donner une place importante aux opinions des jeunes sur les questions de l'heure.

- Si l'on accepte que «*la pratique sociale engendre l'ethnicité*», on ne peut pas simplement affirmer aux jeunes que le français et la culture franco-ontarienne sont des valeurs intrinsèques à leur identité individuelle et espérer que leurs comportements culturels changent. L'aspect franco-ontarien vient au second plan des motivations des jeunes francophones quant à leur implication sociale et communautaire. Cependant, lorsqu'elles et ils participent à des activités organisées en français, une découverte personnelle se fait chez elles et chez eux : il est possible d'avoir du plaisir en français, les francophones de leur âge sont «tripants» et font des choses innovatrices et intéressantes, en tant que francophones, aux quatre coins de la province. Ceci est l'approche que le secteur Programmation Jeunesse devrait adopter pour la programmation à objectifs culturels : le défi qui est posé est d'offrir aux jeunes une programmation qui les intéresse d'abord et avant tout en tant que jeunes et qui les amène à se reconnaître comme appartenant à une identité culturelle distincte d'une façon indirecte.

X.

CONCLUSION

Les adolescentes et adolescents constituent un des auditoires les plus difficiles à rejoindre. Ceci explique en grande partie pourquoi la majorité des télédiffuseurs n'offre pas d'émissions spécifiquement ciblées pour ce groupe de téléspectateurs.

Cependant, plusieurs tendances de la société en Ontario francophone indiquent que la présence d'une relève francophone jeune et dynamique est loin d'être assurée. En effet, l'assimilation linguistique et culturelle des jeunes prend de l'ampleur. Quoiqu'un nombre important d'institutions éducatives, sociales et culturelles franco-ontariennes ait été mis en place au cours des dernières années, la nouvelle génération de jeunes Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens ne les utilisent pas suffisamment comme outils de promotion sociale afin d'évoluer à part entière au sein de cette communauté et de s'y identifier.

La Chaîne a reconnu, par la création de son secteur Programmation Jeunesse, la nécessité pressante de rejoindre ces jeunes et de les sensibiliser, en tant que francophones, aux défis de cette nouvelle décennie.

La présente étude a tenté de cerner, dans toute sa complexité, l'ensemble des préoccupations, des intérêts, des défis et des joies qui meublent le quotidien de la jeunesse contemporaine en Ontario. Elle a cherché à voir les jeunes évoluer dans leurs milieux, que se soit au sein de leur famille, à l'école, avec leurs amis, au travail ou dans leur communauté. Nous n'avons pas eu la chance de rencontrer un nombre important d'adolescentes et d'adolescents francophones. Tel n'était pas le mandat de ce projet. Un sondage exhaustif de la jeunesse franco-ontarienne reste à faire afin d'apprendre à mieux la connaître. Cependant, cette étude procure une information précieuse et rassemblée en un document sur la réalité des jeunes francophone et sur les tâches et problématiques de développement psychosocial auxquelles elles et ils doivent faire face à l'adolescence.

XI.

NOTES

IV. Le concept de l'adolescence

1 Lionel Desjarlais, *L'Adolescence : croissance et développement* (Toronto, ministère de l'Éducation, 1985), 4.
2 Sharan B. Merriam, "Developmental Issues and Tasks of Young Adulthood", *New Directions for Continuing Education* 21 (mars 1984): 3-13.
3 T.L. Good, J. E. Brophy. *Educational Psychology: A Realist Approach* (New York, Holt, Rinehart and Winston, 1977), 289.
4 *Ibid.*, 291-291.
5 *Ibid.*
6 Lionel Desjarlais, *Op.cit.*, 4-5.
7 T.L. Good, J. E. Brophy, *Op.cit.*, 289.
8 Françoise Dolto, *La Cause des adolescents* (Paris, Éditions Robert Laffont, 1989), 20.
9 *Ibid.*, 21.
10 *Ibid.*
11 *Ibid.*, 22-23.
12 Cole et Hall (1970) cité dans Lionel Desjarlais, *Op.cit.*, 15.
13 Maria Protz, *Supplement to: Health Concerns of Ontarians — The Health Status of Ontario's Children and Youth* (Toronto, Planning and Development Research, TVOntario, mai 1990).
14 Dolto, *Op.cit.*, 24.
15 Gordon C. Darkenwald, "Participation in Education by Young Adults", *New Directions for Continuing Education* 21 (mars1984), 19, 24.
16 Alessandra M. Capodilupo, *Substance Abuse Series: Critique* (Toronto, Planning and Development Research, TVOntario, décembre 1989).

V. Le contexte familial

17 Statistique Canada, *Le Canada à l'étude : Les Jeunes au Canada* (Ottawa, ministère des Approvisionnement et Services Canada, 1989), 17.
18 *Ibid.*, 20.
19 La Fondation canadienne de la jeunesse, *La Jeunesse du Canada «tout à fait contemporaine» : un sondage exhaustif des 15 à 24 ans* (Ottawa, ministère d'État à la jeunesse, 1988), 20.
20 A.J.C. King, *The Adolescent Experience* (Toronto, The Research Committee of the Ontario Secondary School Teachers' Federation, 1986), 18.
21 Élaine Legault, *Tendances de la société en Ontario francophone* (Toronto, Planification et recherche en développement, TVOntario, décembre 1989), 3-5.

22 Robert Parenteau, «Profil du jeune franco-ontarien» (présenté au colloque : «Regards sur le jeune franco-ontarien», organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989, Ottawa), 6.
23 Élaine Legault, *Op.cit.*, 3-5.
24 *Ibid.*
25 A.J.C. King, *Op.cit.*, 14.
26 *Ibid.*, 15.
27 *Le Journal de Cornwall*, le 30 mars 1989.
28 Robert Parenteau, *Op.cit.*, 6.
29 *Pour l'avenir du Canada : Priorité aux enfants*, publication produite par l'Association canadienne de l'enfance en difficulté, le Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse, le Conseil canadien de Développement social, le Child Poverty Action Group, les Services à la famille Canada, L'institut canadien de la santé infantile et l'Institut Vanier de la famille.
30 A.J. C. King, *Op.cit.*, 39.
31 Ministère des Affaires civiques, *Cartes et Statistiques démographiques pour certains groupes de langue maternelle, Données sur la population*, séries II (Toronto, Queen's Park,1989); Statistique Canada, *Op.cit.*, 20.
32 Statistique Canada, *Op.cit*, 15.
33 Fondation canadienne de la jeunesse, *Op.cit.*, 20.
34 Lionel Desjarlais, *Op.cit.*, 161-162.
35 *Ibid.*, 164-165.

VI. Les activités scolaires de la jeunesse franco-ontarienne

36 Daniel Savas, *Profile of the Franco-Ontarian Community* (Toronto, Office des affaires francophones, 1988); René Guindon, *Étude sur les services collégiaux en français dans les régions du Centre et du Sud-Ouest de l'Ontario* (Toronto, ministère de l'Éducation, 1989); Stacy Churchill, Normand Frenette, Saeed Quazi, *Éducation et besoins des Franco-Ontariens : Le diagnostic d'un système d'éducation* (Toronto, Conseil de l'éducation franco-ontarienne, 1985).
37 René Guindon, *Op. cit.*, 31.
38 Louis-Gabriel Bordeleau, Pierre Calvé, Lionel Desjarlais, Jean Séguin, *L'Éducation française en Ontario à l'heure de l'immersion* (Toronto, Conseil de l'éducation franco-ontarienne, 1988).
39 *Ibid.*, 25.
40 George Radwanski, *Ontario Study of the Relevance of Education and the Issue of Dropouts* (Toronto, ministère de l'Éducation, 1987).
41 Denis Carrier, *Choix et performance des jeunes Franco-Ontariens à l'université* (présenté au colloque «Regards sur le jeune Franco-Ontarien», organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai, 1989, Ottawa) 1.
42 Pierre Quirouette, *Décrocheurs francophones: Une étude du dépistage des décrocheurs probables au sein des écoles secondaires françaises de l'Ontario* (Toronto, ministère de l'Éducation, 1988) 15.
43 Entrevue téléphonique avec Richard Gauthier, service de l'Éducation en langue française, ministère de l'Éducation, avril 1990.
44 Louis-Gabriel Bordeleau, Pierre Calvé, Lionel Desjarlais, Jean Séguin, *Op. cit.*, 27.

45 Janet Stern, *La Typologie des écoles de langue française* (Toronto, TVOntario, Planification et recherche en développement, à paraître).
46 Ministère des Collèges et Universités, Ontario College Information System, automne 1988.
47 Les tableaux 19 à 27 ont été compilés par Cathy Boyd-Withers.
48 *Le Droit* (Ottawa, le 11 avril 1990).
49 Ministère des Collèges et Universités, USIS / UAR survey, automne 1988.
50 Denis Carrier, *Op. cit.*, 1.
51 *Ontario 30*, jeudi 5 avril 1990.

VII. Le temps des «montagnes russes»

52 Entrevue avec Louise Michaud et Félix St-Denis, Fédération des élèves du secondaire franco-ontarien, tenu à Ottawa, le 8 mars 1990.
53 Lionel Desjarlais, *Op.cit.*, 175.
54 A.J.C. King, *Op.cit.*, 74.
55 Lise T. Denis, *Étude sur les besoins des jeunes de 11 à 18 ans durant leur temps libre dans la région de Hawkesbury et ses environs* (Hawkesbury, Jeunesse en Mouvement, mai 1989).
56 Lionel Desjarlais, *Op.cit.*, 136.
57 Entrevue avec Madeleine Leclerc, enseignante et animatrice culturelle, école seccondaire Charlebois, et quelques élèves de 11^{e}, 12^{e} et 13^{e} année, tenue à Ottawa, le 7 mars 1990.
58 *Ibid.*
59 *Ibid.*
60 A.J.C. King, *Op.cit.*, 27.
61 Françoise Dolto, *Op.cit.*, 130.
62 Lise Anglin, Margaret D. Canale et Edward M. Adalf, «L'usage de la drogue parmi les étudiants francophones et non-francophones de l'Ontario : l'effet des facteurs culturels et démographiques» (présenté au colloque : «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989, Ottawa), 2.
63 *Ibid.*, 8.
64 Françoise Dolto, *Op.cit.*, 124.
65 Entrevue avec Dr. Pauline Lavoix, professeure au département de psychologie, Collège universitaire de Hearst, tenue à Hearst le 26 janvier 1990.
66 Pierre Girouard, «La langue se perd et la culture demeure», in dir. Normand Renaud, *Visages et façades du Franco-Ontarien : Comptes rendus des communications présentées aux rencontres de l'Institut franco-ontarien 1986-1987* (Sudbury, Institut franco-ontarien, 1987), 4.
67 Judith Fris, "Preventing Teen Suicide: How Schools Can Help" in *The Canadian School Executive* (décembre 1989), 27-29.
68 Report of the National Task Force on Suicide in Canada, *Suicide in Canada* (Ottawa, Santé et Bien-Être Canada, 1986).
69 *Ibid.*, 21.
70 *Ibid.*

71 Normand Robichaud, «Connaissances et attitudes sexuelles des jeunes franco-ontariens» (présenté au colloque : «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989, Ottawa).
72 Entrevue avec Louise Michaud et Félix St-Denis, Fédération des élèves du secondaire franco-ontarien, tenu à Ottawa, le 8 mars 1990.
73 Lionel Desjarlais, *Op.cit.*, 175.
74 *Ibid.*, 127.
75 *Ibid.*, 141.
76 *Ibid.*, 127.
77 *Ibid.*, 124.
78 *Ibid.*, 138.

VIII. Premiers pas dans le mondes des adultes : le monde du travail

79 *Ibid., 140*
80 Fondation canadienne de la jeunesse, *Op.cit.*, 32.
81 A.J.C. King, *Op.cit.*, 31-32.
82 Fondation canadienne de la jeunesse, *Op.cit.*, 28.
83 *Ibid.*, 29.
84 Helmut Manzl, "Buying into the System," in *Education Forum* 15 (2) (printemps 1989).
85 Ray Saitz, "Moonlighting: How After-school Jobs Prevent our Students from Making the Grade" in *Education Forum* 15 (3) (été 1989).
86 A.J.C. King, *Op.cit.*, 67-68.
87 Fondation canadienne de la jeunesse, *Op.cit.*, 30.
88 *Ibid.*, 28.
89 Annexe 4 du *Projet d'adaptation au marché du travail : Besoins d'apprentissage, groupes cibles et rôle possible de TVOntario* (Planification et recherche en développement, TVOntario, mars 1990)
90 James Dealh, *The Figure Eigth Economy: Future Labour Market Trends* (Toronto, Workers' Educational Association of Canada, 1985).
91 Fondation canadienne de la jeunesse, *Op.cit.*, 30.
92 Ministère de la Formation professionnelle, *Itinéraires* (Toronto, ministère de la Formation professionnelle, 1989).
93 Conseil consultatif sur l'adaptation, *S'adapter pour gagner* (Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1989).
94 Fondation canadienne de la jeunesse, *Politique jeunesse d'aujourd'hui*, 3 (4) (hiver 1989), 30.
95 *Ibid.*, 44, 104.
96 Ministère de la Formation professionnelle, *Itinéraires* (Toronto, ministère de la Formation professionnelle, 1989).
97 Fondation canadienne de la jeunesse, *Op.cit.*, 24.
98 Entrevue avec Louise Michaud et Félix St-Denis, Fédération des élèves du secondaire franco-ontarien, tenu à Ottawa, le 8 mars 1990.
99 *Ibid.*
100 *Ibid.*

IX. Premiers pas dans le monde des adultes : l'engagement politique et communautaire des jeunes

101 Fondation canadienne de la jeunesse, *Op.cit.*, 36.
102 *Ibid.*, 37-38.
103 Entrevue avec Louise Michaud et Félix St-Denis, Fédération des étudiants du secondaire franco-ontarien, tenu à Ottawa, le 8 mars 1990.
104 Fondation canadienne de la jeunesse, *Op.cit.*, 44.
105 Simon Laflamme et Jacques Berger, «Compétence linguistique et environnement social» in *La Revue canadienne des langues vivantes* 44 (4) (mai 1988), 630.
106 *Ibid.*, 634.
107 Linda Cardinal, Jean Lapointe et Jean-Yves Thériault, «La Jeunesse ontaroise, une jeunesse moderne ? : le cas des jeunes franco-wellandais-e-s» (présenté au colloque : «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989, Ottawa), 5.
108 *Ibid.*, 7.
109 Collette Godin, *Étude sur les besoins des jeunes femmes francophones en Ontario* (Ottawa, Direction Jeunesse, 1990), 20.
110 Linda Cardinal, Jean Lapointe, Jean-Yves Thériault, *Op.cit.*, 8-9.
111 *Ibid.*, 10.
112 Entrevue avec Madeleine Leclerc, enseignante et animatrice culturelle, École sec. Charlebois, et quelques élèves de 11e, 12e et 13e année, tenu à Ottawa, le 7 mars 1990.
113 Linda Cardinal, Jean Lapointe, Jean-Yves Thériault, *Op.cit.*, 12.
114 René Guindon, « Comment prouver notre existence ? » in dir. Normand Renaud, *Visages et façades du Franco-Ontarien : Comptes rendus des communications présentées aux Rencontres de l'Institut franco-ontarien 1986-1987* (Sudbury, Institut franco-ontarien, 1987), 9.
115 Roger Bernard, *De Québécois à Ontarois : La Communauté franco-ontarienne* (Hearst, Les Éditions du Nordir, 1987), 11.
116 Simon Laflamme, «Idéologie franco-ontarienne : la logique du paradoxe» in dir. Normand Renaud, *Visages et façades du Franco-Ontarien : Comptes rendus des communications présentées aux rencontres de l'Institut franco-ontarien 1986-1987* (Sudbury, Institut franco-ontarien, 1987), 6.
117 Roger Bernard, *Op.cit.*, 11.
118 Roger Bernard, *Op.cit.*, 15-16.
119 Donald Dennis, «Une manière de vouloir notre bien-être» in ed. Normand Renaud, *Visages et façades du Franco-Ontarien : Comptes rendus des communications présentées aux rencontres de l'Institut franco-ontarien 1986-1987* (Sudbury, Institut franco-ontarien, 1987), 22-23.

XII.

BIBLIOGRAPHIE

Anglin, Lise, Margaret D. Canale et Edward M. Adalf. «L'Usage de la drogue parmi les étudiants francophones et non-francophones de l'Ontario : l'effet des facteurs culturels et démographiques» (présenté au colloque : «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989, Ottawa).

Bernard, Roger. *De Québécois à Ontarois : La Communauté franco-ontarienne*. Hearst, Les Éditions du Nordir, 1987.

Bordeleau, Louis-Gabriel, Pierre Calvé, Lionel Desjarlais, Jean Séguin. *L'Éducation française en Ontario à l'heure de l'immersion*. Toronto, Conseil de l'éducation franco-ontarienne, 1988.

Capodilupo, Alessandra M. *Substance Abuse Series: Critique*. Toronto, Planification et recherche en développement, TVOntario, décembre 1989.

Cardinal, Linda, Jean Lapointe et Jean-Yves Thériault. «La Jeunesse ontaroise, une jeunesse moderne? : le cas des jeunes franco-wellandais-e-s» (présenté au colloque : «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989, Ottawa).

Carrier, Denis. «Choix et performance des jeunes franco-ontariens à l'université» (présenté au colloque : «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989, Ottawa).

Churchill, Stacy, S. Quazi et N. Frenette. *Éducation et besoins des Franco-Ontariens : Le diagnostic d'un système d'éducation, vol. 2 : Le postsecondaire*. Toronto, Le Conseil, décembre 1985.

Conseil consultatif sur l'adaptation. *S'adapter pour gagner*. Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1989.

Darkenwald, Gordon C. "Participation in Education by Young Adults" *New Directions for Continuing Education*. 21 mars 1984.

Dealh, James. *The Figure Eigth Economy: Future Labour Market Trends*. Toronto, Workers' Educational Association of Canada, 1985.

Denis, Lise T. *Étude sur les besoins des jeunes de 11 à 18 ans durant leur temps libre dans la région de Hawkesbury et ses environs*. Hawkesbury, Jeunesse en Mouvement, mai 1989.

Dennis, Donald. «Une manière de vouloir notre bien-être» in dir. Normand Renaud, *Visages et façades du Franco-Ontarien : Comptes rendus des communications présentées aux rencontres de l'Institut franco-ontarien 1986-1987*. Sudbury, Institut franco-ontarien, 1987.

Desjarlais, Lionel. *L'Adolescence : croissance et développement*. Toronto, ministère de l'Éducation, 1985.

Dolto, Françoise. *La Cause des adolescents*. Paris, Éditions Robert Laffont, 1989.

Fondation canadienne de la jeunesse. *La Jeunesse du Canada «tout à fait contemporaine» : un sondage exhaustif des 15 à 24 ans*. Ottawa, ministère d'État à la jeunesse, 1988.

Fondation canadienne de la jeunesse, *Politique jeunesse d'aujourd'hui*. hiver 1989.

Fris, Judith. "Preventing Teen Suicide: How Schools Can Help" in *The Canadian School Executive*. décembre 1989.

Girouard, Pierre. «La langue se perd et la culture demeure» in dir. Normand Renaud, *Visages et façades du Franco-Ontarien : Comptes rendus des communications présentées aux rencontres de l'Institut franco-ontarien 1986-1987*. Sudbury, Institut franco-ontarien, 1987.

Godin, Collette. *Étude sur les besoins des jeunes femmes francophones en Ontario*. Ottawa, Direction Jeunesse, 1990.

Good, T.L., and J. E. Brophy. *Educational Psychology: A Realist Approach*. New York, Holt, Rinehart and Winston, 1977.

Guindon, René. «Comment prouver notre existence? » in dir. Normand Renaud, *Visages et façades du Franco-Ontarien: Comptes rendus des communications présentées aux Rencontres de l'Institut franco-ontarien 1986-1987*. Sudbury, Institut franco-ontarien, 1987.

-----. *Étude sur les services collégiaux en français dans les régions du Centre et du Sud-Ouest de l'Ontario*. Toronto, ministère de l'Éducation, 1989.

Karp, Ellen. *Le Phénomène des décrocheurs dans les écoles secondaires de l'Ontario*. Toronto, ministère de l'Éducation, 1988.

King, A.J.C. *The Adolescent Experience*. Toronto, The Research Committee of the Ontario Secondary School Teachers' Federation, 1986.

Laflamme, Simon et Jacques Berger. «Compétence linguistique et environnement social» in *La Revue canadienne des langues vivantes* 44 (4), mai 1988.

Laflamme, Simon. «Idéologie franco-ontarienne : la logique du paradoxe» in dir. Normand Renaud, *Visages et façades du Franco-Ontarien: Comptes rendus des communications présentées aux rencontres de l'Institut franco-ontarien 1986-1987*. Sudbury, Institut franco-ontarien, 1987.

Legault, Élaine. *Tendances de la société en Ontario francophone* Toronto, Planification et recherche en développement, TVOntario, décembre 1989.

Manzl, Helmut. "Buying into the System" in *Education Forum*. 15 (2) printemps 1989."

Merriam, Sharan B. "Developmental Issues and Tasks of Young Adulthood" in *New Directions for Continuing Education*. 21 mars 1984.

Ministère des Affaires civiques. *Cartes et Statistiques démographiques pour certains groupes de langue maternelle, Données sur la population*, séries II. Toronto, Queen's Park, 1989.

Ministère des Collèges et Universités. *Rapports sur les inscriptions dans les collèges, session d'automne 1988.* Toronto, ministère des Collèges et Universités, février 1990.

-----. *Rapports sur les inscriptions dans les universités, session d'automne 1988.* Toronto, ministère des Collèges et Universités, février 1990.

-----. *Tour d'horizon : Guide de l'éducation postsecondaire en Ontario.* Toronto, ministère des Collèges et Universités, 1990.

Ministère de l'Éducation. *Rapports de septembre 1988.* Toronto, 1989.

Ministère de la Formation professionnelle. *Itinéraires.* Toronto, ministère de la Formation professionnelle, 1989.

Parenteau, Robert. «Profil du jeune Franco-Ontarien» (présenté au colloque : «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989, Ottawa).

Poirier, Pierre E., Evelyn Gagné et Maurice Lapointe. *Le Profil de l'étudiant franco-ontarien quant à son intentionalité de poursuivre des études post-secondaires.* Ottawa, Université d'Ottawa, [1986?].

Pour l'avenir du Canada : Priorité aux enfants, publication produite par l'Association canadienne de l'enfance en difficulté, le Conseil canadien de l'enfance et de la jeunesse, le Conseil canadien de Développement social, le Child Poverty Action Group, les Services à la famille Canada, l'Institut canadien de la santé infantile et l'Institut Vanier de la famille.

Protz, Maria. *Supplement to: Health Concerns of Ontarians — The Health Status of Ontario's Children and Youth.* Toronto, Planning and Development Research, TVOntario, mai 1990.

Quirouette, Pierre. *Décrocheurs francophones : une étude du dépistage des décrocheurs probables au sein des écoles secondaires françaises de l'Ontario.* Toronto, ministère de l'Éducation, 1988.

Radwanski, George. *Étude sur les systèmes d'éducation et les abandons scolaires en Ontario.* Toronto, ministère de l'Éducation, 1987.

Rancourt, Richard et Léo Deschênes. «Une Étude comparative de l'orientation épistémique d'adolescents francophones en mathématiques, en sciences et dans les beaux-arts» (présenté au colloque : «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989, Ottawa).

Report of the national task Force on Suicide in Canada. *Suicide in Canada*. Ottawa, Health and Welfare Canada, 1986.

Robichaud, Normand. «Connaissances et attitudes sexuelles des jeunes franco-ontariens» (présenté au colloque : «Regards sur le jeune franco-ontarien» organisé par la Faculté d'éducation de l'université d'Ottawa, les 5 et 6 mai 1989, Ottawa).

Saitz, Ray. "Moonlighting: How After-school Jobs Prevent our Students from Making the Grade" in *Education Forum* 15 (3) été 1989.

Savas, Daniel. *Profile of the Franco-Ontarian Community*. Toronto, Office des affaires francophones, 1988.

Statistique Canada. *Le Canada à l'étude : Les Jeunes au Canada*. Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1989.

-----. *Collèges communautaires et établissements analogues : Effectifs et diplômés postsecondaires*. Ottawa, Statistique Canada, février 1988.

-----. *Profil des étudiants du niveau postsecondiare au Canada*. Ottawa, Statistique Canada, avril 1987.

Stern, Janet. *La Typologie des écoles de langue française*. Toronto, Planification et Recherche en développement, TVOntario, à paraître.

Sullivan, Michael. *Analyse comparative des décrocheurs et des non-décrocheurs dans les écoles secondaires de l'Ontario*. Toronto, ministère de l'Éducation, 1988.